philosophie magazine

philosophie magazine

HORS-SÉRIE



PHILOSOPHES RÉSISTANTS

Simone Weil • Jean Cavaillès • Albert Camus • Georges Canguilhem • Jorge Semprún • Vladimir Jankélévitch • Frantz Fanon • Jan Patočka • Václav Havel

Résister aujourd'hui: Miguel Benasayag face à Salomé Saqué

Sartre et Beauvoir étaient-ils des « salauds »?

Le terrorisme peut-il être une forme de résistance?



CAHIER CULTURE
MARC BLOCH AU PANTHÉON
SERVIR SANS S'ASSERVIR

EXPO
ERNEST PIGNON-ERNEST
RENDRE LE TEMPS VISIBLE

L 17892 - 69 H - F: 9,90 € - RD

France: 9,90 € / Belux: 10,90 € / Suisse: 16,90 FS / Allemagne: 11,50 € / Espagne-Italie-Grèce-Portugal cont.: 10,90 € / DOM: 10,90 € / TOM: 1320 XPF / MAR: 112 Mad / TUN: 23 Tnd / Canada: 16,50 $Cad

ICP
UNIVERSITAS
CATHOLICA
PARISIENSIS

Expert en droit international et économie, François s'enrichit par la réflexion philosophique.
Il prend du recul sur les enjeux techniques et éthiques et donne à son projet de thèse en bioéconomie une dimension nouvelle.

OSEZ LA PHILOSOPHIE

Suivez le seul cursus universitaire de Philosophie en cours du soir

EN PRÉSENTIEL OU EN DISTANCIEL

Réunion d'information
lundi 8 juin à 19h
sur le campus parisien de l'ICP et en ligne
Flashez pour vous inscrire

ICP - photo : ICP / F. Albert - 04/2026

RÉSISTER À LA PEUR

ÉDITO ANNE-SOPHIE MOREAU



PAR **ANNE-SOPHIE MOREAU**
RÉDACTRICE EN CHEF

« ***Aurais-je été résistant ou bourreau?*** » s'interroge l'écrivain Pierre Bayard dans son essai du même nom (Éditions de Minuit, 2013). Cette question, je me la suis posée, comme beaucoup. En la reformulant ainsi, car je m'imagine mal être capable de cruauté: lorsque je songe à l'Occupation, je me demande si j'aurais été résistante… ou froussarde, tout simplement. Je pense à ma fille. Et aussitôt me vient un frisson à l'idée d'être privée de la voir grandir. Est-ce là une faiblesse?

Le courage, si j'en crois le philosophe et résistant Vladimir Jankélévitch, n'est pas une qualité comme les autres. Il est la vertu première, « *la condition de réalisation des autres vertus* », qui les rend « *efficaces et opérantes* » (*Traité des vertus,* Bordas, 1949). Sans lui, pas de sincérité, de justice, de modestie… Autrement dit, si vous êtes un lâche, vous n'avez aucune chance de vivre selon l'éthique. Et pourtant: « *C'est paradoxalement la peur qui fait le courage, car le courage est avant tout une résistance aux tentations de la fuite et à la panique des organes* », écrit le philosophe. Il est naturel d'avoir peur. Reste à savoir si je serais capable de la surmonter. D'où la question abyssale que pose le fait de la Résistance: quelle aurait été ma réaction face à l'inimaginable? Qui l'aurait emporté, le courage ou mon instinct de survie? Pour penser cette perspective vertigineuse, Pierre Bayard fait appel au concept de « *personnalité potentielle* »: je ne suis pas seulement ce que je suis, mais ce que j'aurais pu être si les circonstances avaient été différentes, « *en particulier dans une situation de crise violente* ».

Cette situation extrême, je ne l'ai encore jamais connue. D'autres l'ont vécue – comme le sociologue et philosophe Edgar Nahoum, qui a rejoint la Résistance sous le nom de Morin. Une époque unique dont les témoins s'éteignent un à un, d'où peut-être le sentiment d'urgence que j'ai ressenti en préparant ce hors-série: qui, une fois les derniers résistants disparus, pourra nous guider si l'impensable – le retour de la tyrannie, par exemple – se produit? Lorsque j'ai demandé à Edgar Morin ce que signifiait « résister » hier et aujourd'hui, il m'a répondu ceci: « *Résister signifiait s'engager dans l'action clandestine contre Vichy et l'occupant. Aujourd'hui, il faut résister au déferlement de barbarie externe et interne qui menace notre civilisation. Celle de la haine et du mépris, et celle d'une technologie aveugle.* » Et vous, contre quoi résistez-vous?

© Serge Picard pour PM



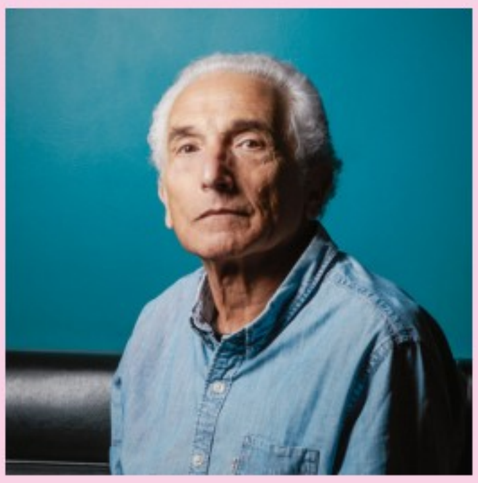
Alya Aglan

Historienne, spécialiste du XX^e siècle, notamment de la Seconde Guerre mondiale, elle a publié *Mémoires résistantes. Le réseau Jade-Fitzroy* (Cerf, 1990), *Le Temps de la Résistance* (Actes Sud, 2008) ou encore *Le rire ou la vie. Anthologie de l'humour résistant 1940-1945* (Gallimard, 2023). Elle décrypte ce qui pousse à franchir le pas de l'engagement sous l'Occupation, pp. 34-37.



Norman Ajari

Philosophe franco-américain spécialisé dans les études décoloniales, on lui doit notamment *La Dignité ou la mort* (La Découverte, 2019), *Le Manifeste afro-décolonial* (Seuil, 2024) ou encore *Technofascisme: le nouveau rêve de la suprématie blanche* (Météores, 2026). Il analyse le recours à la violence dans les mouvements de résistance, pp. 100-103.



Miguel Benasayag

Philosophe et psychanalyste argentin, il a été emprisonné et torturé pour s'être engagé dans la guérilla guévariste. Auteur des *Nouvelles Figures de l'agir* (avec Bastien Cany, La Découverte, 2021) ou de *Contre-offensive. Agir et résister dans la complexité* (avec Bastien Cany, Le Pommier, 2024), il explore, en dialogue avec Salomé Saqué, les manières de résister en 2026, pp. 8-13.



Hourya Benis Sinaceur

Philosophe franco-marocaine et historienne des mathématiques et de la logique, elle a publié *Jean Cavaillès. Philosophie mathématique* (PUF, 1994) et *Cavaillès* (Les Belles Lettres, 2013). Elle s'efforce de comprendre ce qui a poussé un penseur des mathématiques à prendre les armes pour combattre l'occupant, pp. 56-59.



Patrick Boucheron

Historien, spécialiste du Moyen Âge et de l'histoire urbaine, titulaire d'une chaire au Collège de France, il a publié *L'Entretemps: Conversations sur l'histoire* (Verdier, 2012), *Ce que peut l'histoire* (Fayard, 2016), *Comment se révolter?* (Bayard, 2016) et, il y a peu, *Peste noire* (Seuil, 2026). Il questionne la signification de la panthéonisation de Marc Bloch, pp. 120-123.



Gérard Rabinovitch

Philosophe et sociologue, chercheur au CNRS, directeur de l'Institut européen Emmanuel Levinas, il a écrit *Terrorisme/Résistance. D'une confusion lexicale à l'époque des sociétés de masse* (Le Bord de l'eau, 2014) ou *D'une permanence païenne. Sur quelques invariants anti-judaïques* (Le Bord de l'eau, 2025). Il distingue résistance et terrorisme, pp. 104-107.



Salomé Saqué

Journaliste, directrice du pôle économie du média en ligne *Blast*, elle a notamment publié, en 2024, *Résister* (Payot), vendu à plus de 400 000 exemplaires. Elle s'interroge, en dialogue avec Miguel Benasayag, sur le sens de la résistance aujourd'hui, pp. 8-13.



Frédéric Worms

Philosophe, professeur de philosophie contemporaine à l'ENS, qu'il dirige depuis 2022, il s'intéresse notamment à la question du vivant. Auteur de *La vie qui unit et qui sépare* (Payot, 2013), *Pour un humanisme vital* (Odile Jacob, 2019) ou *La Vie* (Labor et Fides, 2024), il éclaire sur l'engagement de Georges Canguilhem dans la Résistance, pp. 62-65.

© Francesca Mantovani/Gallimard/opale.photo © Serge Picard pour PM © CP © CP © Pascal Amoyel/ collection particulière © François Palluau/Bridgeman Images © Sébastien Calvet / Mediapart © Serge Picard pour PM © CP © CP © Pascal Amoyel/ collection particulière © François Palluau/Bridgeman Images

Complétez votre collection !

Tous les hors-séries sont disponibles à la livraison depuis notre boutique. Pour vous, ou pour vos proches.

Les grands thèmes ›









Découvrez les autres hors-séries thématiques sur boutique.philomag.com

Les grands auteurs ›









Découvrez les autres hors-séries "auteurs" sur boutique.philomag.com

Dialogue entre
Salomé Saqué et Miguel Benasayag
Pourquoi résister aujourd'hui?
pp. 8-13

—

Chronologie
pp. 14-27

—

ESSAI
Opposition, résistance, dissidence: quelle forme donner à nos luttes?
Par **Anne-Sophie Moreau**
pp. 28-31





QU'AURAIS-JE FAIT?

Entretien
avec **Alya Aglan**
« Nul n'est prédestiné à résister »
pp. 34-37

—

Albert Camus,
l'indécis
Par **Octave Larmagnac-Matheron**
pp. 38-39

CINÉMA
Les Rayons et les Ombres,
ombres portées
Par **Ariane Nicolas**
pp. 40-41

—

Entretien avec
Jorge Semprún
« Face au mal absolu, la fraternité »
pp. 42-47

FAUT-IL AVOIR UNE PENSÉE POLITIQUE POUR RÉSISTER?

BIOPIC
Jean Cavaillès,
l'agrégé du sabotage
Par **Anne-Sophie Moreau**
pp. 50-55

—

Entretien avec **Hourya Benis Sinaceur**
« On ne peut pas dissocier l'engagement de Cavaillès de sa pensée philosophique »
pp. 56-59

CINÉMA
L'Armée des ombres,
humanité clandestine
Par **Ariane Nicolas**
pp. 60-61

—

Georges Canguilhem,
la résistance du vivant
Par **Frédéric Worms**
pp. 62-65

—

ENQUÊTE
Sartre et Beauvoir étaient-ils des salauds?
Par **Clara Degiovanni**
pp. 66-71

© Eric Franceschi/Divergence © Sandra Calligaro/Collectf item/Sa
© Collection particulière © Sébastien Calvet / Mediapart

© Getty Images © Roman Pilipey / Getty Images via AFP © Daniel Cole/Reuters

philosophie magazine **MENSUEL, 10 NUMÉROS PAR AN / Rédaction:** 10, rue Ballu 75009 Paris **/ E-mail:** redaction@philomag.com **/ Information lecteurs:** 01 43 80 46 10 **/** www.philomag.com **/ Directeur de la rédaction:** Alexandre Lacroix **/ Service abonnés:** Philosophie magazine, 10, rue Ballu, 75009 Paris, abo@philomag.com **/ Offres d'abonnement:** abo.philomag.com **/ Diffusion:** MLP **/ Contact pour les réassorts diffuseurs:** OPPER, Julien Tessier (04 88 15 12 42 – j.tessier@opper.io)

Origine du papier: **Allemagne** • Taux de fibres recyclées: **100 %** • **Certifié PEFC** • Eutrophisation: **Ptot 0,004 kg/t**

LE TRI + FACILE BAC DE TRI

PEFC 10-31-2168 Certifié PEFC

+ CAHIER culture



Marc Bloch, servir sans s'asservir
Par **Victorine de Oliveira**
pp. 112-119

—

Entretien avec **Patrick Boucheron**
« Quand on panthéonise, c'est qu'on a quelque chose à se reprocher »
pp. 120-123

—



Ernest Pignon-Ernest, l'homme des ombres
Par **Cédric Enjalbert**
pp. 124-130





PEUT-ON RÉSISTER SEUL ?

BIOPIC
Simone Weil,
le « *facteur moral* »
Par **Octave Larmagnac-Matheron**
pp. 74-79

—

SÉRIE
Andor,
construire l'espoir
Par **Octave Larmagnac-Matheron**
pp. 80-81

ESSAI
Jan Patočka,
la solidarité des ébranlés
Par **Alexandre Jadin**
pp. 82-85

—

ESSAI
Václav Havel,
refuser de vivre dans le mensonge
Par **Alexandre Jadin**
pp. 86-89

PEUT-ON RÉSISTER SANS VIOLENCE ?

BIOPIC
Frantz Fanon,
le psychiatre anticolonial
Par **Octave Larmagnac-Matheron**
pp. 92-97

—

SÉRIE
Le Maître du Haut Château,
dans la spirale de la violence
Par **Octave Larmagnac-Matheron**
pp. 98-99

POUR/CONTRE
La résistance peut-elle avoir recours à la violence terroriste ?
Les réponses de **Norman Ajari et Gérard Rabinovitch**
pp. 100-107

—

Dix conseils pour résister
Par **Octave Larmagnac-Matheron** et **Anne-Sophie Moreau**
pp. 108-110

HORS-SÉRIE "PHILOSOPHES RÉSISTANTS" Printemps 2026 / Rédactrice en chef : Anne-Sophie Moreau **/ Rédacteur :** Octave Larmagnac-Matheron **/ Secrétaire de rédaction :** Rebecca Benedittini **/ Direction artistique :** Jean-Patrice Wattinne / L'Éclaireur **/ Iconographie :** Stéphane Ternon, Camille Pillias **/ Couverture :** © Astrid Nippoldt / Studio Nippoldt _HD OK © archives familiales **/ Directeur de la publication :** Fabrice Gerschel **/ Éditeur - stratégie et développement :** Lucas Laugel **/ Responsable administrative :** Sophie Gamot-Darmon **/ Impression :** Roto France Impression, Lognes (77) **/ Commission paritaire :** 0628 D 88041 **/ ISSN :** 2104-9246 **/ Dépôt légal :** à parution **/ Philosophie magazine** est édité par Philo Éditions SAS au capital de 425 200 euros, RCS Paris B 483 580 015 **/ Relations presse :** Canetti Conseil (01 42 04 21 00), francoise.canetti@canetti.com **/ Publicité culturelle, partenariats :** Audrey Pilaire (01 71 18 16 08), apilaire@philomag.com **/ Publicité commerciale :** Ketil Media : Catherine Laplanche (direction commerciale presse), claplanche@ketilmedia.com, 01 78 90 15 37 **/** Imprimé en France, *Printed in France* **/** *La rédaction n'est pas responsable des textes et documents qui lui sont envoyés. Ils ne seront pas rendus à leurs propriétaires.* **/**

L'une a réveillé sa génération avec son essai *Résister*, qui dénonce les menaces pesant sur notre démocratie. L'autre a résisté contre la dictature en Argentine, où il a survécu à la torture. Nous avons proposé à Salomé Saqué et Miguel Benasayag d'échanger sur le sens et les mutations de l'engagement. À quoi résister aujourd'hui, et comment?

Propos recueillis par Anne-Sophie Moreau

SALOMÉ SAQUÉ

MIGUEL BENASAYAG

POURQUOI RÉSISTER AUJOURD'HUI ?*

DIALOGUE

SALOMÉ SAQUÉ ET MIGUEL BENASAYAG

Salomé Saqué — Je ne me considère pas comme résistante, et je suis d'ailleurs un peu gênée quand on me qualifie de cette manière. En français tout particulièrement, le mot convoque l'imaginaire de la Seconde Guerre mondiale. Je ne peux pas me réclamer de ça: c'est trop grand! En revanche, j'ai pris conscience que mon métier me place dans des positions de résistance. En tant que journaliste, je suis directement confrontée à un mouvement inquiétant dans notre société: atteintes à la liberté de la presse, désinformation... Ce n'était pas ma vocation, mais je me retrouve à rappeler certains principes qui semblaient autrefois élémentaires.

Miguel Benasayag — Il n'y a pas de résistants, il y a des actes de résistance... et des situations qui vous y mènent. Au départ, je n'avais aucun goût pour la politique. Je voulais simplement étudier la philosophie et la médecine. C'est parce qu'a surgi la dictature des militaires en Argentine – et qu'elle a rendu la vie impossible – que je me suis engagé dans la guérilla pendant dix ans, dont quatre en prison. Arrivé en France dans les années 1980, j'ai trouvé que le monde devenait sombre. J'ai fondé le collectif Malgré tout pour soutenir les sans-papiers contre des politiques de plus en plus répressives. C'est *malgré tout* que je fais les choses! Puis j'ai vu arriver les machines, d'abord avec un enthousiasme général. J'ai ensuite pris conscience de leurs effets délétères, notamment par délégation de fonctions, sur nos capacités de pensée et d'action – j'ai surtout pu étudier ce phénomène dans le domaine de la neurophysiologie de la perception. C'est pourquoi j'alerte depuis vingt-cinq ans sur la colonisation algorithmique. Résistant, ça ne peut pas être un métier: c'est là où l'on se trouve que l'on résiste.

S. S. — Il ne faut pas oublier la dimension active dont nous sommes capables en tant que citoyens. Le plus grand danger, c'est le sentiment d'impuissance, qui est souvent politiquement organisé pour mettre au pas la société. On insinue dans l'esprit des gens le sentiment qu'ils ne peuvent rien faire. On le voit aujourd'hui avec l'extrême droite: sa victoire serait le « sens de l'histoire », car nous serions dans un moment fasciste, autoritaire. Sa doctrine serait vouée à s'imposer irrésistiblement, tôt ou tard. Je m'inscris en faux contre cela. Le pire, c'est l'indifférence,

disait Stéphane Hessel. Son essai *Indignez-vous* a marqué mon adolescence. C'était une libération de lire quelqu'un qui disait, à la jeunesse notamment: « Vous avez le droit d'être en colère, de refuser, de vous opposer. » Dire non n'est sans doute pas suffisant. Mais c'est un début!

M. B. — Tout régime a besoin d'une majorité passive. Avant leur prise de pouvoir, les militaires argentins déclenchaient de faux coups d'État qu'ils faisaient mine de réprimer. C'était comme un thermomètre pour tester le niveau de réaction. Il n'y a jamais eu de coup d'État sans l'accord d'une majorité silencieuse.

S. S. — Comment vivez-vous la situation en Argentine depuis l'arrivée au pouvoir de Javier Milei?

M. B. — C'est terrible. Les gens sont pauvres, on coupe les subventions pour les hôpitaux, les universités sont attaquées, les manifestations sont réprimées. Le président a une majorité, et il en profite pour tout détruire, notamment avec son ministère de la Dérégulation. C'est la première fois que la réaction la plus dure n'a pas besoin d'un coup d'État pour arriver au pouvoir.

S. S. — Je cherche à documenter les bascules, lorsque des dirigeants antidémocratiques parviennent à prendre le pouvoir par les voies légales tout en retournant le discours de ceux qui défendent la démocratie. Pendant sa campagne, Kamala Harris avait parlé de Trump comme d'un péril fasciste. Ce dernier a retourné l'attaque, invitant à l'élire pour sauver la démocratie. Même chose au Brésil: Bolsonaro, qui a tenté un coup d'État, a essayé de se placer du côté des persécutés. Ces gens convoquent l'imaginaire de la Seconde Guerre mondiale alors qu'ils promeuvent l'oppression, la hiérarchisation des vies humaines – ce contre quoi les résistants se sont battus. Une fois élus, ils détruisent les contre-pouvoirs, attaquent la presse et la justice... Ce faisant, ils retirent aux citoyens des moyens d'agir démocratiquement. Cette méthode a été théorisée par Steve Bannon, l'ex-conseiller de Trump qui préconisait de « *flood the zone with shit* » – « *inonder la zone avec de la merde* ». Peu importe la véracité des propos: l'essentiel, c'est ⟶



© Serge Picard pour PM

« J'ai été emprisonné et torturé pendant plus de quatre ans. Mais s'engager contre la dictature était simple. Pas facile, mais simple. Aujourd'hui, la complexité est telle qu'il est difficile d'essayer d'être libre. »

Miguel Benasayag

→ de saturer l'attention. « *Quand tout le monde vous ment en permanence, le résultat n'est pas que vous croyez ces mensonges mais que plus personne ne croit plus rien* », disait Hannah Arendt. Or nous retirer la capacité de nous retrouver autour de faits compromet notre capacité d'action collective. Les grandes bascules autoritaires n'arrivent pas d'un coup; elles sont le résultat d'une succession de petits renoncements, de « petites » choses qu'on laisse passer. L'extrême droite réussit à imposer des concepts dans l'espace public, comme l'adjectif « droit-de-l'hommiste »: il est devenu ridicule de désirer l'égalité des droits! Le terme de « grand remplacement » est définitivement popularisé. Face à ces victoires à bas bruit, la résistance exige de sortir de la léthargie, de faire un effort pour garder à l'esprit la situation d'ensemble.

M. B. — Il y a eu un changement historique fondamental dans les luttes. Dans l'ancien monde, où j'ai vécu, l'avenir était une promesse. Aujourd'hui, nous sommes face à une menace réelle de destruction généralisée, en premier lieu du vivant (biodiversité, réchauffement climatique, pollution...). J'ai par ailleurs connu les deux formes de l'oppression. D'un côté, l'oppression « traditionnelle » – les fascistes en uniforme – et, de l'autre, une forme dispersée, disséminée: celle que nous vivons aujourd'hui et qui est, en un sens, beaucoup plus perverse. On n'obéit plus aux commissaires politiques. En revanche, on obéit sans broncher à son conseiller bancaire, qui nous dit comment mener notre vie. L'oppression actuelle réside dans un pur fonctionnalisme: « Sois un bon petit travailleur, consomme et ne te pose pas de questions. » Nous sommes collés au quotidien, qui avale tout: le lien, le tragique, les angoisses, le sérieux. Tout questionnement sur le sens du système est ridiculisé ou pathologisé.

S. S. — Les choses ont changé, en effet. Une des grandes victoires des forces réactionnaires est d'avoir jeté un discrédit sur le terme « militant », un mot qu'on m'accole parfois pour m'attaquer. Je ne me considère pas comme une militante, mais ce n'est pas une insulte! C'est grâce aux militants que nous avons pu obtenir des avancées fondamentales – je pense en particulier aux féministes. Aujourd'hui, on exalte l'idée que les jeunes s'engagent. Mais quand ils s'engagent, ce n'est jamais de la « bonne manière ». Leurs tentatives sont décrédibilisées ou tournées en ridicule. Souvent, les médias et les responsables politiques s'appesantissent sur les modes d'action sans s'attarder sur les motifs légitimes – ce qui valide la répression de plus en plus forte des autorités.

M. B. — Le dissident qui remet en cause la manière dont va le monde passe pour un illuminé ou un barjot. Pourquoi s'interroger sur ce qui a de la valeur, sur ce qui compte? Le sens est déjà donné! Chacun sait à l'aune de quoi il est censé évaluer sa vie: l'argent, les likes, le pouvoir. Je le constate en tant que psychanalyste auprès de mes patients. Ce triomphe du fonctionnement est un mode d'oppression très différent de la dictature, car il n'y a personne en face. En Argentine, l'ennemi était bien identifiable. Vous aviez face à vous des militaires, de grands propriétaires terriens, des massacreurs d'Indiens et des conseillers nazis. Il était alors évident qu'il fallait s'engager dans la lutte. C'est pourquoi il y a eu un élan général de liberté, de contre-culture féministe, indigéniste... C'était ça, le guévarisme. Je suis entré dans un groupe de résistance armée, où j'ai occupé des responsabilités. Ma compagne ne voulait pas prendre les armes, mais elle y participait comme médecin. Dans les courtes périodes démocratiques, nous baissions les armes, puis nous les reprenions. Nous risquions nos vies. J'ai perdu ma femme et mon frère, qui ont été assassinés. J'ai été emprisonné et torturé pendant plus de quatre ans. Mais encore une fois: s'engager contre la dictature était simple. Pas facile, mais simple. Aujourd'hui, la complexité est telle qu'il est difficile d'essayer d'être libre. Ce contre quoi il s'agit de lutter glisse entre les doigts.

S. S. — Certes, mais la complexité ne doit pas devenir un alibi confortable de l'inaction: « C'est trop compliqué, je n'y peux rien. » Oui, nous sommes imbriqués dans le système, mais cela ne doit pas nous empêcher d'agir. J'ai des contradictions, comme nous tous: je possède un smartphone, par exemple. Cela m'a été reproché. Mais il me semble que le devoir de moralité et de cohérence absolue est une impasse.

M. B. — Le narcissisme de la pureté est une capture répressive de la lutte. Se flageller en disant « Comment



MIGUEL BENASAYAG*
Philosophe et psychanalyste franco-argentin, il est aussi un ancien résistant guévariste qui fut emprisonné et torturé par la dictature militaire argentine des années 1970. Spécialiste de Spinoza, il a publié, entre autres, *Fonctionner ou Exister ?* (Le Pommier, 2018) et *Contre-offensive. Agir et résister dans la complexité* (avec Bastien Cany, Le Pommier, 2024).

puis-je résister alors que j'aime le Coca ? » c'est se condamner à l'impuissance. Plus on se vit comme un individu, plus on renforce le système. Je ne crois pas au militant sacrificiel qui commencerait par se « purifier » et se donnerait entièrement à une lutte pour un idéal lointain. Nous nous engageons tels que nous sommes, ici et maintenant. Platon disait que les hommes étaient des anges ayant perdu leurs ailes, et que certains ressentaient la démangeaison de ces ailes perdues. Certains la ressentent face à l'injustice, à la destruction du vivant… Mais ils tombent trop souvent dans cette question piège : « Et moi, suis-je à la hauteur ? » Il n'y a rien à atteindre ! Il faut simplement y aller : s'engager dans des pratiques concrètes qui enjambent le mur de l'individualisme. Le « circulez, il n'y a rien à voir » laisse alors place au « ça me regarde ».

S. S. — Il y a toute une stratégie d'individualisation de la lutte pour la décrédibiliser. Les attaques que j'ai subies se focalisaient non sur mon livre, mais sur moi-même : elles me reprochaient mes contradictions ou une prétendue idéologie. De même, il y a une stratégie qui consiste à exalter les « petits gestes individuels » pour mieux occulter la nécessité de l'action collective. Or, si l'on s'en tient au niveau individuel, on se condamne à ne pas pouvoir faire grand-chose. Être isolé rend par ailleurs l'engagement très triste.

M. B. — À chaque fois que le pouvoir individualise, il gagne. En Argentine, je n'ai pas parlé sous la torture. Mais c'était par hasard : il n'y a pas lieu d'en tirer une fierté narcissique. J'ai en horreur ceux qui s'enorgueillissent de ne pas avoir cédé. Je me suis opposé à la tendance terrible qui consistait à condamner ceux qui avaient parlé, et j'ai réussi à imposer la démoralisation de ce sujet. Quand vous condamnez quelqu'un qui a parlé, vous tombez dans l'idéologie de l'ennemi : vous jugez les individus comme individus, et non comme des éléments dans une lutte faite de rapports de force. Or, quand quelqu'un est coincé dans son individualité, on a déjà perdu. La joie résistante passe par le fait d'enjamber le narcissisme individualiste. Ce n'est pas en tant qu'individu que je veux plus de solidarité : en tant qu'individu, j'ai ma carrière, mon compte en banque, ma maison… Ce qui pousse à agir, c'est une joie qui nous dépasse. En résistant, j'ai d'abord suivi mon désir. Et celui qui suit son désir risque toujours un peu sa vie. C'est assez spinoziste !

S. S. — La joie me semble en effet fondamentale dans les résistances. La prise de conscience politique va souvent avec l'idée d'un sacrifice absolu, ce qui donne une image trop triste de l'engagement. Pendant longtemps, je trouvais indécent de m'accorder des moments de plaisir, d'amour, de repos, face à la gravité de ce que je documentais dans mon travail de journaliste. Mais ce n'est pas tenable. Si l'on veut changer le monde, on doit profiter de la vie, ne serait-ce que pour se rappeler pourquoi l'on se bat. Par ailleurs, le fait de s'inscrire dans une action de rupture apporte en soi une forme de bonheur. J'ai été marquée par un ouvrage récent, *Résistances affectives* de l'anthropologue Chowra Makaremi, qui montre notamment que la joie est consubstantielle à la mise en ⟶

© Serge Picard pour PM

⟶ action de mouvements révolutionnaires. Si les gens ne pensaient pas qu'autre chose était possible, ils ne pourraient pas se mettre en mouvement. On résiste parce que l'on désire quelque chose de mieux. C'est pour cela que, dans mon travail, je m'efforce aussi de mettre en lumière les alternatives. La résistance ne peut pas être seulement du côté du refus: elle doit aussi permettre d'affirmer, d'initier. Une résistance essentielle, de ce point de vue, est la résistance au désespoir qui est en train de dévorer nos sociétés. Le pessimisme des jeunes aujourd'hui en France est terrible. Quand on est convaincu que le pire est certain, il est très difficile de trouver l'envie, l'élan, l'énergie. Les extrêmes droites nous enferment dans un « *no alternative* », pour reprendre le mot de Margaret Tchatcher: nous ou le chaos. Elles tournent en ridicule les initiatives qui essaient de réinventer, modestement, le monde, en les réduisant à une forme d'idéalisme pour mieux les neutraliser. Pourtant, une myriade de tentatives existent.

M. B. — Le pessimisme est un luxe que nous ne pouvons pas nous permettre. Il y a une jouissance malsaine derrière la contemplation de la fin annoncée, mais il faut être tout aussi vigilant à l'égard de la promesse messianique. Je n'ai jamais cru à une société de justice qui nous attendrait au loin et qu'il s'agirait simplement de rejoindre. Il est essentiel de se libérer de l'idée transitive de la révolution, très occidentale et héritée de la pensée coloniale téléologique, selon laquelle il faudrait réaliser un monde parfait par tous les moyens possibles. Il faut faire les choses pour elles-mêmes, c'est-à-dire agir, et pas seulement faire. J'ai en horreur les militants tristes, les staliniens, les donneurs de leçons qui ne sont jamais satisfaits parce que leur idéal n'est pas encore réalisé – et qui exigent de se sacrifier entièrement à cet idéal. J'aime le militant chercheur, qui puise des possibles ici même. Plutôt que de tirer des plans sur la comète, il faut développer le désir d'un engagement sans promesse. Ce qui n'empêche pas de se donner des objectifs concrets! Évitera-t-on, ainsi, le désastre? Je ne sais pas. Nous faisons ce que nous pouvons, là où nous sommes.

S. S. — Dans mon cas, la priorité est sans doute de préserver les conditions de possibilité d'une information libre. Je ne dirais pas pour autant que c'est « la bonne lutte », qui l'emporterait sur les autres. Il ne faut pas hiérarchiser les combats, car tout est interconnecté: on ne peut pas décorréler la montée de l'extrême droite, la crise politique, les discriminations et les inégalités. Mais chacun doit s'engager là où il peut. J'aime beaucoup cette phrase d'Édouard Glissant: « *Agis en ton lieu et pense avec le monde.* » Il y a mille manières de lutter: en milieu scolaire, dans les conseils de parents d'élèves... Je pense à ceux qui manifestent contre l'ICE aux États-Unis: des gens qui ne sont pas forcément très politisés se retrouvent confrontés à un fait inacceptable et font corps pour protéger. Certains inventent des manières originales de lutter. Je pense aux manifestations No Kings qui passent par l'humour, avec la fameuse grenouille de Portland. C'est une manière de tourner en ridicule le fait de qualifier ces manifestants de terroristes, comme le fait Trump, et de désamorcer



SALOMÉ SAQUÉ*
Journaliste, chroniqueuse et essayiste, elle aborde principalement le réchauffement climatique, la jeunesse, les discriminations de genre et les inégalités économiques. Cofondatrice du site Blast avec, entre autres, Denis Robert, elle a publié chez Payot *Sois jeune et tais-toi : réponse à ceux qui critiquent la jeunesse* (2023) et *Résister* (2024).

« Aujourd'hui, le terme de "terrorisme" est instrumentalisé pour discréditer des mouvements légitimes de résistance qui n'ont rien de terroriste – les mouvements écologistes par exemple. »

Salomé Saqué

l'escalade répressive. Une manière de dire: regardez, nous ne sommes pas dangereux.

M. B. — La résistance met en jeu la création de modes de vie multiples, infinis, sans ligne centrale. En revanche, ce n'est jamais une création *in abstracto*. Parfois, l'oppression est trop violente: elle ne laisse pas d'autre possibilité que la rébellion armée. Lorsqu'il s'agit de pas se laisser massacrer, la violence est légitime. Les pouvoirs de destruction sont multiformes, mais ils partagent une volonté de dominer le vivant. On ne peut pas leur laisser le monopole de la violence ! Mais celle-ci ne peut pas être, à elle seule, la voie du changement. La forme de la résistance est décidée par le mode de domination auquel on fait face. Or nous ne sommes pas libres de décider contre quoi nous résistons: le fascisme, l'extractivisme, les génocides, le formatage algorithmique... Cela étant, il faut bien distinguer la violence légitime du terrorisme, qui n'a rien à voir. Après le 7 octobre, j'ai écrit un texte pour dire que le terrorisme était toujours réactionnaire. Quand on assume un certain niveau de violence, il faut être très clair sur ce qui est légitime et ce qui ne l'est pas. J'ai passé dix ans dans un groupe armé sans que nous ne commettions jamais d'actes terroristes. J'ai vu des copains mourir parce que nous avions renoncé à attaquer une garnison lors d'une fête organisée par les militaires, après avoir constaté qu'ils étaient accompagnés de leur famille. Le terrorisme consiste à frapper aveuglément des innocents, à instrumentaliser des vies humaines pour faire passer un message. En ce sens, chaque acte de terrorisme est une trahison du combat de libération. C'est pourquoi j'ai écrit que le Hamas trahissait la cause palestinienne, au risque de me faire des ennemis.

S. S. — Cela dit, aujourd'hui, le terme de « terrorisme » est de plus en plus instrumentalisé pour discréditer des mouvements légitimes de résistance qui n'ont rien de terroriste. En France, le terme est parfois utilisé pour parler de mouvements écologistes par exemple. Je pense notamment aux actions de militants des Soulèvements de la Terre, qualifiés par le ministère de l'Intérieur d'*« écoterroristes »*, alors que ces militants sont en général non violents. Ils n'ont rien à voir avec l'horreur du terrorisme, qui frappe aveuglément des civils pour faire passer un message. Ensuite, le mot même de « violence » est politiquement utilisé à géométrie variable: pour désigner des destructions de biens matériels et des attaques contre les personnes, qui sont pourtant deux choses distinctes et, surtout, pour disqualifier certains groupes de population et pas d'autres. Les responsables politiques vont aisément parler de violence des jeunes de banlieue par exemple, et beaucoup plus rarement voire jamais parler de violences policières. En parallèle de cette rhétorique, les discours publics abordent rarement le problème des violences structurelles: casse sociale, politiques d'austérité, discriminations... On ne parle pas souvent de violence à propos de ces sujets, alors que certaines décisions politiques tuent. Bref, l'usage du mot « violence » me semble très partial en France.

M. B. — C'est un vrai problème, en effet. Toutes les dictatures – qui recourent d'ailleurs au terrorisme d'État – parlent de leurs opposants comme de terroristes. L'utilisation de cette rhétorique conduit à l'invalidation de toutes les luttes où le recours à la violence s'impose. C'est pour moi un triomphe absolu de la réaction.

S. S. — Je crois pourtant qu'un des combats importants aujourd'hui, c'est d'essayer, tant bien que mal, de parler avec les personnes avec lesquelles on n'est pas d'accord, d'essayer d'échapper à la polarisation qui s'impose. Mais comment parler quand on vit dans des mondes parallèles ? C'est une vraie question. D'où mon combat pour l'information vérifiée, pour rester dans une réalité commune. Il est essentiel d'entamer des conversations constructives, où l'on s'efforce d'écouter l'autre malgré des désaccords profonds, de lui laisser la parole plutôt que de le prendre de haut, pour réussir *in fine* à se mettre d'accord sur des faits. Cela ne veut pas dire faire des concessions inacceptables: il s'agit simplement d'éviter d'entrer dans un rapport ultra-conflictuel, et que la personne en face ne se sente méprisée. Je parle bien sûr d'un cadre intime, pas d'un cadre médiatico-politique. Si l'on se replie sur soi-même avec ses proches, on court à la catastrophe.

M. B. — Pour ma part, je pense que l'essentiel est de créer: montrer comment d'autres modes de vie, d'autres formes de rapport à autrui et à la nature sont possibles. Comme le disait en substance Deleuze: *« Résister, c'est créer. »*

© Serge Picard pour PM

Bien avant la Seconde Guerre mondiale, certains philosophes ont incarné l'opposition, la dissidence, la révolte.

Par Octave Larmagnac-Matheron

Chronologie *Les précurseurs*



SOCRATE

Père fondateur de la philosophie, Socrate est également considéré par de nombreux auteurs comme un modèle de résistance. « *Je me montre pareil au rocher isolé dans les bas-fonds de la mer et que les flots battent continuellement en tous sens sans pouvoir pourtant l'ébranler ou l'user dans leurs assauts séculaires; bondissez, assaillez, je vous vaincrai en vous supportant* », lance-t-il sous la plume de Sénèque. Lors de son procès, en 399 av. J.-C., le vieux sage est accusé de ne pas reconnaître les dieux de la cité d'Athènes, d'introduire des divinités nouvelles et de corrompre les jeunes gens. Dans un contexte troublé, il est condamné à mort. Emprisonné avant son exécution, Socrate refuse que ses amis l'aident à s'enfuir pour ne pas ajouter de l'injustice (bafouer les lois de la cité) à l'injustice (sa condamnation).

JEAN DE SALISBURY

« Le tyran qui est à l'image de la malignité doit, d'une façon générale, même être tué. »

Jean de Salisbury, *Policraticus* (vers 1159)



THOMAS MORE

Si on le connaît mieux comme auteur de *L'Utopie* et penseur humaniste, Thomas More aura fait preuve, à la fin de sa vie, d'un réel courage politique pour rester fidèle à ses convictions. Ambassadeur puis chancelier de Henri VIII, il désapprouve les velléités du roi de faire annuler son mariage pour épouser son amante et démissionne quand il se proclame chef suprême de l'Église d'Angleterre pour y parvenir. More n'assiste pas au couronnement de la nouvelle reine et défend ses positions en 1533 dans un texte polémique. Refusant de prêter le serment que lui demande le roi, il est arrêté en avril 1534 et emprisonné à la tour de Londres. Le 6 juillet 1535, il est décapité. Il se proclame « *bon serviteur du Roi, et de Dieu en premier* ».

© Domaine public x 4 © Library of Congress

73 av. J.-C. – 71 av. J.-C.

☆ **La troisième guerre servile**, révolte des esclaves romains, est dirigée par le gladiateur Spartacus.

Ier siècle

☆ **Nouveau Testament :** « *Je vous dis de ne pas résister au méchant. Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui l'autre aussi.* »

1215

☆ **Rébellion des barons** contre Jean sans Terre. L'article 61 de la Magna Carta permet aux barons d'élire 25 d'entre eux pour servir de « *conservateurs des libertés* ».

1222

☆ **Hongrie :** la Bulle d'or d'André II affirme la « *libre faculté de résister* » (art. 31).

1266-1273

☆ **Thomas d'Aquin, *Somme théologique :*** « *Si les chefs ont une autorité usurpée, donc injuste, ou si leurs préceptes sont injustes, leurs sujets ne sont pas tenus de leur obéir.* »

1378

☆ **Wyclif, *De officio regis :*** l'homme sert l'humanité « *non seulement en résistant au tyran, mais aussi en le tuant* ».

1414-1418

☆ **Concile de Constance** qui proscrit la proposition « *Tout tyran doit licitement et méritoirement être occis…* »

1524-1525

☆ **Guerre des Paysans allemands** dans le Saint-Empire romain germanique.



BENJAMIN CONSTANT

Engagé pour la République depuis 1795, Constant soutient les coups d'État du 18 fructidor et du 18 brumaire. Il devient cependant critique de Napoléon et chef de l'opposition libérale dès 1800: « *Un devoir positif, général, sans restriction, toutes les fois qu'une loi paraît injuste, c'est de ne pas s'en rendre l'exécuteur.* »



HENRY DAVID THOREAU

En 1846, Thoreau se voit réclamer six ans d'arriérés d'impôt. Il résiste, refusant de soutenir un État esclavagiste et en guerre contre le Mexique. Arrêté, il est rapidement libéré par sa tante qui paie sa caution – et ses arriérés, contre son gré. Ça sera le point de départ de son texte *La Désobéissance civile*, où il écrit: « *Il existe des lois injustes: consentirons-nous à leur obéir?* »

GANDHI

« La non-violence est un principe universel qui doit triompher même dans l'adversité. [Elle est] nécessaire pour vivre en société, car elle assure le respect de la dignité humaine et permet de faire avancer la cause de la paix. »

Gandhi (1869-1948), *Tous les hommes sont frères* (posthume)



W. E. B. DU BOIS

PROFIL: sociologue afro-américain abolitionniste, précurseur du mouvement des droits civiques, auteur des *Âmes du peuple noir* (1903).
GROUPES: membre du Niagara Movement, cofondateur de la National Association for the Advancement of Colored People.
ACTIVITÉS: directeur de *The Crisis* (l'organe de la NAACP), organisateur des congrès panafricains et de la Silent Parade après les émeutes d'East Saint Louis en 1917 (9000 Afro-Américains défilent à New York).

« Le problème du XXe siècle est le problème de la ligne de partage des couleurs. »

Les Âmes du peuple noir (1903)

NGUYEN AN NINH

PROFIL: penseur influencé par les Lumières et Nietzsche, traducteur du *Contrat social* de Rousseau en vietnamien.
GROUPE: fondateur du Parti des aspirations de la jeunesse.
ACTIVITÉS: tournées de propagande, presse anticoloniale (fondateur de *La Cloche fêlée*, vite interdit, contributeur du *Journal du peuple*, de *Trung Lâp Bâo* et de *La Lutte*).
REMARQUE: arrêté en 1936 pour « trouble à l'ordre public », il entame une grève de la faim en signe de protestation. Libéré, il est à nouveau arrêté et finit sa vie au bagne de Poulo Condor, où il meurt en 1943.

« L'oppression nous vient de France mais l'esprit de libération aussi. »

Lettre à Léon Werth

JOSÉ MARTÍ

PROFIL: homme politique, diplomate, philosophe, écrivain, journaliste.
ACTIVITÉS: père de la lutte d'indépendance cubaine, il rédige le *Manifeste de Montecristi*, appel à l'insurrection pour construire un pays libre et démocratique. Il participe au débarquement à Cuba en 1895.
REMARQUE: tué à la bataille de Dos Rios.

1572
☆ **Révolte de Túpac Amaru** au Pérou contre l'empire espagnol.

1600
☆ **Barclay** qualifie certains auteurs qui défendent la légitimité de la mise à mort de rois de *« monarchomaques »*.

1625
☆ **Grotius, *De Jure belli:*** *« La cité peut donc interdire ce droit indistinct de résistance, pour la cause de la paix et de l'ordre publics… »*

1642-1653
☆ **Première révolution anglaise.**

1690
☆ **Locke, second *Traité du gouvernement civil:*** *« Si une longue suite d'abus, de prévarications et de fraudes révèle une unité de dessein qui ne saurait échapper au peuple,* […] *on ne doit pas s'étonner, alors, qu'il se soulève. »*

1713
☆ **Dans *De l'obéissance passive,*** George Berkeley juge *« l'idée que les sujets peuvent légitimement résister à l'autorité suprême »* comme *« pernicieuse »*.

1774-1783
☆ **Révolution américaine.** Jefferson écrit: *« Si une loi est injuste, un homme a non seulement le droit d'y désobéir, mais il a le devoir de le faire. »*

1789
☆ **Révolution française.**

Alors que Mussolini triomphe en Italie et que Hitler arrive au pouvoir en Allemagne, certains philosophes s'engagent contre le fascisme et le totalitarisme.

Chronologie En Italie, en Espagne, en Allemagne *avant la guerre*



ANTONIO GRAMSCI

Membre fondateur du Parti communiste italien et député, il appelle dans ses *Thèses de Lyon* à une prise de pouvoir révolutionnaire. Arrêté par le régime fasciste en 1926, il passe le reste de sa vie en prison où il rédige ses *Cahiers de prison*. Il meurt deux jours après sa libération, en 1937.



NORBERTO BOBBIO

PROFIL : philosophe du droit inspiré par la pensée des Lumières.
GROUPES : Giustizia e Libertà, Partito d'Azione.
REMARQUE : arrêté en 1943 pour ses activités clandestines.



BENEDETTO CROCE

Croce acte son opposition au régime mussolinien en rédigeant le *Manifeste des intellectuels antifascistes* en 1925. En 1929, il refuse d'entrer à l'Académie d'Italie. En 1938, le régime adopte des lois antisémites : tous les professeurs sont sommés de répondre à un questionnaire à des fins de classification. « *Préférant être exclu comme supposé Juif* », Croce refuse. Il est démis de l'essentiel de ses fonctions académiques.

ANTONIO BANFI

PROFIL : philosophe italien et figure importante du marxisme.
GROUPES : proche du Parti communiste clandestin et du Fronte della Gioventù e antifascista.

GUIDO CALOGERO

PROFIL : philosophe italien, fondateur du libéral-socialisme.
GROUPE : fondateur du Partito d'Azione, mouvement clandestin qui rassemble les libéraux-socialistes et les libéraux démocrates.
REMARQUE : suspendu de ses

© Photographe anonyme ©Giovanni Giovannetti/opale.photo © Domaine public x 4

1791-1804
☆ **Révolution haïtienne,** première révolte d'esclaves réussie du monde moderne, menée par Toussaint Louverture.

1793
☆ **Condorcet,** dans son projet de Constitution, écrit : « *Les hommes réunis en société doivent avoir un moyen légal de résister à l'oppression.* » Pour Robespierre, au contraire, « *assujettir à des formes légales la résistance à l'oppression est le dernier raffinement de la tyrannie* ».

1797
☆ **Kant, Doctrine de la vertu :** « *On ne peut donc admettre en aucune manière à* [l'égard du roi] *le droit de sédition, encore moins celui de rébellion, et, moins qu'aucune chose, celui d'attaquer en lui, comme individu (comme monarque), sous prétexte d'abus de pouvoir, sa personne ou sa vie.* »

1810-1823
☆ **Guerre d'indépendance du Venezuela** menée par Simon Bolivar.

1835
☆ **Tocqueville**, *De la démocratie en Amérique* : « *Il y a des résistances honnêtes et des rébellions légitimes.* »

1848
☆ **Printemps des peuples,** grande vague révolutionnaire qui traverse l'Europe.

1871
☆ **Commune de Paris.**

fonctions d'enseignant, il est arrêté et emprisonné en 1943.

EUGENIO COLORNI

PROFIL : professeur de philosophie.
GROUPES : membre de Giustizia e Libertà, responsable du Centro interno socialista.
ACTIVITÉS : signataire en 1941 du *Manifeste de Ventotene* *« pour une Europe libre et unie »*, il parvient en 1944, à faire publier clandestinement les « Problèmes de la fédération européenne ».
REMARQUE : arrêté par l'OVRA, il s'évade et rejoint Rome en fugitif.

PIERO MARTINETTI

PROFIL : professeur de philosophie morale.
ACTIVITÉ : après la dissolution du Congrès de la Société italienne de philosophie en 1926, il écrit avec Cesare Goretti au recteur de l'académie pour protester *« contre un acte de violence qui empêche l'exercice de la discussion philosophique »*. En 1931, il refuse, comme Goretti de prêter allégeance au régime, ce qu'exige la nouvelle loi, et est donc démis de ses fonctions.
REMARQUE : emprisonné par l'OVRA pour soupçon de connivence avec les militants antifascistes de Giustizia e Libertà, il est rapidement relâché.

CARLO ROSSELLI

PROFIL : journaliste, historien, philosophe, théoricien du socialisme libéral.
GROUPES : cofondateur de Giustizia e Libertà.
ACTIVITÉS : il écrit pour *Critica Social,* anime les périodiques clandestins *Non mollare* et *Quarto Stato.* Évadé de prison, exilé en France, il rejoint la guerre d'Espagne du côté républicain et fonde la colonne Ascaso dans laquelle combattent de nombreux membres des Arditi del Popolo.
REMARQUE : assassiné en 1937 par des cagoulards aux ordres du régime italien.



MARIA ZAMBRANO

PROFIL : philosophe espagnole.
ACTIVITÉ : du côté des républicains pendant la guerre civile, elle s'exile après la victoire de Franco et ne revient en Espagne que des années après la mort du dictateur, en 1984.



MIGUEL DE UNAMUNO

Quand la guerre civile éclate en Espagne, Miguel de Unamuno, recteur de l'université de Salamanque, est d'abord un soutien du camp franquiste. Sa position évolue cependant. Alors que le régime célèbre, le 12 octobre 1936, le Jour de la Race à l'université de Salamanque, Unamuno prend la parole et attaque les franquistes: *« Cette université est le temple de l'intelligence et je suis son grand prêtre. Vous profanez son enceinte sacrée. »* Exfiltré de la cérémonie, le philosophe fut révoqué du rectorat et assigné à résidence.



KARL JASPERS

Figure majeure de la pensée allemande, philosophe de la liberté, Jaspers, mariée à une juive, Gertrud Mayer, est mis en retraite par le régime en 1937 et interdit de publier. Commence un *« exil intérieur »*. Comme l'écrira Hannah Arendt, dont il dirigea la thèse, *« ce que Jaspers, entièrement seul, a représenté alors n'était pas l'Allemagne, mais bien l'*humanitas *en Allemagne »*. Après la guerre, il réfléchira à la *« culpabilité allemande »* et, regrettant le maintien d'enseignants liés au nazisme dans l'université, il émigrera à Bâle.

1893
☆ **Tolstoï :** *« La véritable non-résistance est l'unique résistance au mal. »*

1898
☆ **Émile Pouget** écrit « Le Sabotage » dans son journal anarchiste *Le Père Peinard.*

1908
☆ **Georges Sorel**, *Réflexions sur la violence.*
☆ **Jack London**, *Le Talon de fer.*

1917
☆ **Révolution russe.**

1921-1927
☆ **Guerre du Rif** opposant les montagnards marocains, conduits par Abdelkrim el-Khattabi, aux colonisateurs espagnols et français.

27 octobre 1922
☆ **Marche sur Rome :** Mussolini prend le pouvoir en Italie.

1925
☆ **Alain,** *Propos sur le bonheur : « Résistance et obéissance, voilà les deux vertus du citoyen. Par l'obéissance il assure l'ordre ; par la résistance il assure la liberté. »*

1929
☆ **Création de Giustizia e Libertà** (résistance italienne antifasciste).

1933
☆ **Création de la Ligue d'urgence des pasteurs** du pasteur Martin Niemöller *(« Quand ils sont venus chercher les socialistes, je n'ai rien dit, je n'étais pas socialiste… »)*

La résistance commence par un « non » opposé à l'injustice et au règne de la force.

Chronologie
Refuser

JACQUES D'HONDT

PROFIL : professeur de philosophie.
GROUPES : réseaux communistes.
REMARQUE : très actif dans les années 1940-1941, il ralentit son activité clandestine après une perquisition et un interrogatoire par la police en septembre 1941.

MARCELLE BARJONET

PROFIL : professeure de philosophie, militante communiste.
GROUPE : responsable du Front national dans le Languedoc ; codirectrice de l'Union des comités des femmes de France en zone sud.
ACTIVITÉ : membre du Comité lyonnais de Libération.

VLADIMIR NECHTSTEIN

PROFIL : fils de Juifs russes émigrés, professeur de philosophie démis de ses fonctions par Vichy.
GROUPES : proches des communistes ; Libération-Sud ; Mouvement de libération nationale (catholique).
ACTIVITÉ : engagé dans la Résistance sous le nom de code Victor Leduc, il est emprisonné à Eysses. Il participe à la révolte des internés. Transféré à Sisteron, il s'évade.

GUY BESSE

PROFIL : tout juste diplômé de philosophie.
GROUPE : fondateur du « Comité Interfac » contre le STO, Jeunesse communiste.
ACTIVITÉ : oriente les étudiants souhaitant rejoindre le maquis à la fac de Lyon ; contribue à la propagande résistante ; passe dans la clandestinité après avoir été dénoncé.

CORNELIUS CASTORIADIS

PROFIL : philosophe.
GROUPES : Jeunesses communistes, groupe trotskiste de Spyros Priphtès.
ACTIVITÉ : cofondateur au début de l'occupation de la Grèce d'une revue et d'un groupuscule clandestins, il contribue à la revue *Nea Epokhi* des Jeunesses communistes.



ÉDITH STEIN

Ancienne élève de Husserl, Juive convertie au catholicisme, elle est démise de ses fonctions universitaires en 1933 à cause des lois nazies. Hostile au nationalisme, opposé à Hitler dont elle perçoit très tôt le danger, elle écrit au pape Pie XI pour demander une prise de position claire de l'Église contre « *l'idolâtrie de la race* ». Entrée au monastère, Stein est autorisée à rejoindre le carmel d'Echt, aux Pays-Bas, en 1938. Dans son testament, rédigé en 1939, elle « *implore le Seigneur de prendre sa vie* » pour la paix et le salut des Juifs. Elle est déportée au camp de Westerbork. Un rescapé raconte : « [Elle] *allait au-devant des femmes pour leur apporter aide, consolation et réconfort, comme un ange, s'occupant de la toilette, de l'alimentation et des soins de petits enfants.* [...] *Elle donnait le témoignage d'un amour immense qui a frappé d'étonnement tout le monde.* » Le 7 août, elle est envoyée avec sa sœur Rosa à Auschwitz, où elles sont assassinées deux jours plus tard.

© Photographe anonyme x 2 © Ambroise Tézenas Dumontcel/opale.photo

30 janvier 1933
☆ **Hitler est nommé chancelier du Reich.**

27 février 1933
☆ **Incendie du Reichstag** ; la répression des opposants s'accélère.

23 mars 1933
☆ **Hitler** obtient les pleins pouvoirs.

1934
☆ **Création de l'Église confessante,** hostile au nazisme.

15 septembre 1935
☆ **Lois de Nuremberg :** exclusion des Juifs de la citoyenneté allemande.

1936
☆ **Début de la guerre civile espagnole.**

14 mars 1937
☆ **L'encyclique *Mit brennender Sorge*** du pape Pie XI condamne le nazisme.

9-10 novembre 1938
☆ **Nuit de Cristal :** pogrom de masse contre les Juifs du Reich.

1er septembre 1939
☆ **Début de la Seconde Guerre mondiale.**

17 juin 1940
☆ **Pétain** annonce qu'il faut « *cesser le combat* ».

18 juin 1940
☆ **Appel du général de Gaulle** depuis Londres.

22 juin 1940
☆ **Armistice franco-allemand.**

10 juillet 1940
☆ **Les parlementaires** accordent les pleins pouvoirs constituants à Pétain : naissance de l'*État français* de Vichy.

2 août 1940
☆ **Réunion fondatrice**

Dans un dernier geste d'amour, elle pardonne aux SS qui lui ôtent la vie.

ETTY HILLESUM

Au cœur de la catastrophe, elle s'éprouve reliée à tous les êtres en souffrance. « *Je voudrais être présente dans tous les camps dont l'Europe est semée,* [...] *je veux me tenir parmi les hommes, parmi leurs angoisses, tout voir et tout comprendre moi-même.* » Alors que les persécutions antisémites s'intensifient, elle part travailler au service d'« aide sociale aux expulsés » du camp de Westerbork organisé par le Conseil juif d'Amsterdam. Elle aide les plus vulnérables: vieillards, mères, enfants. Refusant d'être cachée par des amis, elle est finalement internée à Westerbork, où elle est assassinée.



ANDRÉ MALRAUX

« Le mot "Non", fermement opposé à la force, possède une puissance mystérieuse qui vient du fond des siècles. »

Discours sur la Résistance au plateau des Glières, 1964

PIERRE KAAN

PROFIL : philosophe.
GROUPE : Libération-Sud.
ACTIVITÉS : sous les pseudonymes Dupin, Brulard ou Biran, organise une manifestation à Montluçon pour empêcher le départ d'un train du STO, participe à l'unification des mouvements de Résistance, introduit son frère André (lui aussi philosophe) dans le réseau Cohors.
REMARQUE : arrêté en 1943 par la Gestapo, il est torturé et déporté à Buchenwald, puis au Kommando de Gleina; il meurt peu après sa libération.

PAUL LUDWIG LANDSBERG

Exilé depuis l'arrivée des nazis au pouvoir en 1933, il est à Paris depuis 1936. Le 14 avril 1939, l'université de Cologne lui retire son doctorat. Après le début de la guerre, Landsberg est arrêté et retenu en Bretagne, alors que sa femme est captive à Gurs. Après la défaite de la France, il gagne la zone sud où il se cache sous le nom de Paul Richert. Le réseau de la revue *Esprit* lui permet de localiser et de libérer sa femme, traumatisée par les événements, à l'asile psychiatrique de Pau. Landsberg est finalement arrêté par la Gestapo en mars 1943. Il est déporté dans le camp de concentration de Sachsenhausen, où il meurt de faim, d'épuisement et de maladie le 2 avril 1944.
« *Nous ne sommes pas maîtres de nous désolidariser de l'avenir collectif* », écrivait-il dans ses *Réflexions sur l'engagement personnel.*



JEANNETTE COLOMBEL

PROFIL : philosophe.
GROUPES : proche de l'Université libre du groupe Politzer et du Mouvement international des femmes françaises lié au PCF.
ACTIVITÉ : manifestation pour la libération de Paul Langevin, distribution de tracts; anime à la Bibliothèque nationale un groupe clandestin de soutien aux résistants; interpelle les femmes sur les marchés et devant les dispensaires pour les mobiliser contre l'occupation.

JEAN GUÉHENNO

PROFIL : écrivain, critique, philosophe.
GROUPES : proche du Comité national des écrivains de Jean Paulhan et Édith Thomas et des Lettres françaises de Paulhan et Jacques Decour.
ACTIVITÉ : refuse de publier avec l'imprimatur des forces d'occupation; publie clandestinement, notamment aux Éditions de Minuit.

« La collaboration n'est qu'un beau mot pour la servitude. »

SIMONE WEIL

Lire p. 74.

de Ceux de la Libération autour de Maurice Ripoche.

Automne 1940

☆ **Défense de la France** se forme autour de Philippe Viannay, Robert Salmon et Hélène Mordkovitch.
☆ **Henri Frenay et Berty Albrecht** lancent le Mouvement de libération nationale, noyau de Combat.
☆ **La Dernière Colonne,** noyau de Libération-Sud, est créée par Emmanuel d'Astier de La Vigerie.

Septembre 1940

☆ **La Confrérie Notre-Dame** est fondée par Gilbert Renault, dit colonel Rémy.

☆ **Le réseau Alliance**, fondé avec Georges Loustaunau-Lacau est dirigé par Marie-Madeleine Fourcade.

3 octobre 1940

☆ **Premier statut des Juifs** promulgué par Vichy.

Octobre 1940

☆ **Honoré d'Estienne d'Orves** met sur pied le réseau Nemrod.
☆ **Comité d'études économiques et syndicales,** animé par Christian Pineau et René Parodi, noyau de Libération-Nord.

Novembre 1940

☆ **Lancement du journal clandestin** ***Liberté*** par François de Menthon et Pierre-Henri Teitgen.

Décembre 1940

☆ **Création du journal clandestin** ***Libération*** (zone nord).
☆ **L'Organisation civile et militaire** naît en zone occupée de la fusion des groupes Jacques Arthuys et Maxime Blocq-Mascart.

Recruter de nouveaux membres, convoyer des armes, cacher des évadés : l'organisation de la Résistance est un travail minutieux.

Chronologie
Organiser



GERMAINE TILLION

De retour d'une mission en Algérie, l'anthropologue débarque à Paris en pleine déroute. Elle quitte la capitale avec sa mère. Sur la route de l'exode, en 1940, elle entend le discours du 17 juin du maréchal Pétain annonçant la fin des combats. « *C'est pour moi un choc si violent que j'ai dû sortir de la pièce pour vomir…* » Tillion se rapproche du Réseau du musée de l'Homme – précocement créé en zone occupée –, qui se donne plusieurs missions : assistance aux prisonniers de guerre notamment africains, création de filières d'évasion vers la zone libre et l'Afrique du nord, renseignement militaire, propagande (avec le journal *Résistance*). L'engagement, en dépit des dangers, est une évidence : « *Pour défendre le Juste et le Vrai, il faut parfois affronter de grandes souffrances pouvant aller jusqu'à la mort.* » Fin 1940, en réponse aux lois d'exclusion, l'anthropologue donne les papiers de sa famille à une famille juive afin de la protéger. Ne rien faire face aux persécutions relève pour elle d'une complicité terrible : « *Pour moi, la résistance consiste à dire non. Mais dire non, c'est une affirmation. C'est très positif, c'est dire non à l'assassinat, au crime.* » Après de nombreuses arrestations, Tillion prend la tête de ce qui reste du réseau Musée de l'homme ; elle contacte le groupe Combat zone nord et le réseau Gloria. Finalement arrêtée le 13 août 1942, elle est déportée en 1943 à Ravensbrück. Elle s'efforce de comprendre, en ethnologue, l'organisation des camps. « *Démonter mentalement, comprendre une mécanique, même qui vous écrase, envisager lucidement, et dans tous ses détails, une situation, même désespérée, c'est une puissante source de sang-froid, de sérénité et de force d'âme.* » Ravensbrück est libéré en avril 1945.

GEORGES SNYDERS

PROFIL : professeur de philosophie et de piano pendant l'Occupation.
ACTIVITÉ : fabrique des faux papiers avec un ami.
REMARQUE : déporté à Auschwitz, il survit aux camps d'extermination.

HÉLÈNE RYTMANN

PROFIL : sociologue, membre du PCF.
GROUPE : réseau Périclès.
ACTIVITÉ : fabrique des faux papiers.

JEAN BEAUFRET

PROFIL : philosophe.
GROUPE : réseau Périclès.
ACTIVITÉ : fabrique des faux papiers.
REMARQUE : il s'engage après l'assassinat antisémite de Victor Basch, cofondateur de la Ligue des droits de l'homme, par des miliciens le 10 janvier 1944.

© Association Germaine Tillion © Ulf Andersen / Aurimages

Novembre 1941
☆ **Création de Libération-nord.**

Mai 1941
☆ **Rupture du pacte germano-soviétique.** Le PCF lance le Front national de lutte pour la libération et l'indépendance de la France.

Mai-juin 1941
☆ **Grande grève des mineurs** du Nord-Pas-de-Calais, l'un des premiers grands mouvements collectifs contre l'occupant.

14 juillet 1941.
☆ **Premier numéro de *Défense de la France*** (Philippe Viannay).

29 août 1941
☆ **Honoré d'Estienne d'Orves** est fusillé au mont Valérien avec Maurice Barlier et Jan Doornik.

Novembre 1941
☆ **Fusion du mouvement de Frenay** avec Liberté : naissance de Combat.

Fin 1941
☆ **Formation de Francs-tireurs et partisans** (communistes).

1942
☆ **Structuration de l'Orchestre rouge** (résistance communiste) en Allemagne.
☆ **Début du mouvement** « Noyautage des administrations publiques » en France.



JACQUES ELLUL

PROFIL : philosophe, professeur de droit, figure de l'anarchisme chrétien.
ACTIVITÉ : démis de ses fonctions, il s'installe avec sa famille dans une ferme de Gironde où il cache des évadés, recueille des étrangers ou des juifs persécutés et les aide à gagner la zone libre ; il sert par ailleurs d'agent de liaison entre différents maquis.
REMARQUE : proclamé « Juste parmi les nations ».

« Exister, c'est résister. »
L'Illusion politique (La Table ronde, 1965)

LOUIS COCHET

PROFIL : prêtre, professeur de philosophie.
GROUPES : Front national de Côte-d'Or, réseau Grenier-Godard.
ACTIVITÉS : aide des réfugiés à passer en zone sud avec son frère, cache des résistants dans sa cure (notamment le colonel Fabien).
REMARQUE : arrêté par la Gestapo le 27 janvier 1944, il est torturé mais ne livre aucun nom ; il est déporté et meurt le 23 décembre.

JEAN PRONTEAU

PROFIL : licencié de philosophie pendant la guerre.
GROUPES : responsable des départements du Sud-Ouest au sein du mouvement Combat, responsable de la région R4 au sein de l'Armée secrète, délégué militaire des Forces unies de la jeunesse patriotique (liées au PCF) auprès des FFI, responsable de la jeunesse de l'Organisation civil et militaire.
ACTIVITÉS : distribution de tracts ; participe à la tentative d'implantation de l'Organisation de la résistance européenne en Allemagne ; participe à la libération de Paris.

« Pour l'instant nous pouvons seulement nous préoccuper du lendemain sans regarder bien loin dans l'avenir. »

OLIVIER POZZO DI BORGO

PROFIL : agrégé de philosophie en poste en Algérie.
ACTIVITÉS : chef de service de l'enseignement secondaire au commissariat de l'Éducation nationale créé par le Gouvernement provisoire en Algérie, il siège à la commission pour la réforme de l'enseignement du Conseil national de la Résistance.

ALBERT LAUTMAN

Évadé de l'oflag IV-D, près d'Hoyerswerda, le philosophe des mathématiques rejoint Clermont-Ferrand, en zone sud. Il est révoqué du corps enseignant en raison du « *statut des juifs* » et rejoint son épouse à Toulouse. Lautman intègre, le 1er janvier 1943, les Forces françaises combattantes, puis les réseaux Pat O'Leary et Françoise. Il organise des circuits d'évasion vers l'Espagne. Remarqué par Jean-Pierre Vernant pour ses compétences, il est affecté à l'état-major départemental de l'Armée secrète pour la Haute-Garonne. On lui confie la tâche d'orienter les jeunes combattants qui viennent grossir les rangs du maquis Roger.
« *Il faut que nous allions jusqu'au bout. Il faut faire ce qu'il y a à faire.* »
Le 15 mai 1944, il est arrêté, torturé puis embarqué dans le « train fantôme » qui doit conduire sept cents résistants vers le camp de Dachau. Bombardé, le convoi fait demi-tour vers Bordeaux. Le 1er août, Lautman est exécuté.

LUCIEN ROUBAUD

PROFIL : agrégé de philosophie.
GROUPES : Combat, chef départemental puis régional des Mouvements unis de Résistance (pseudo : Roques, Astier).
ACTIVITÉS : au début de la guerre, initiative de propagande antipétainiste à Carcassonne ; participe à l'organisation des maquis de l'Aude, dont il prend le commandement ; président du Comité régional clandestin de libération de la région de Montpellier et du Mouvement de libération nationale dans le Languedoc-Roussillon.

MARCEL NER

PROFIL : professeur de philosophie.
GROUPES : réseau du capitaine Marcel Mingant en Indochine, DGER.
ACTIVITÉS : stock d'armes, formation au maniement des armes, exfiltration de quelques élèves vers la Chine, où il continue la guerre contre le Japon.

Printemps 1942
☆ **Jean Cavaillès** *(lire p. 50)* prend la tête de Cohors, issu de Libération-Nord. Au même moment, Christian Pineau met en place Phalanx.

Juin 1942
☆ **Création de la Rose blanche en Allemagne.**

16-17 juillet 1942
☆ **Rafle du Vel d'Hiv :** participation directe de l'appareil français à la persécution antisémite.

Juillet 1942
☆ **Création du Partito d'Azione** (antifascistes libéraux socialistes).

Automne 1942
☆ **Création d'une Armée secrète** (formations paramilitaires issues de Combat, Libération-Sud et Franc-Tireur).

8 novembre 1942
☆ **Débarquement allié en Afrique du Nord.**

11 novembre 1942
☆ **Les Allemands envahissent la zone sud.**

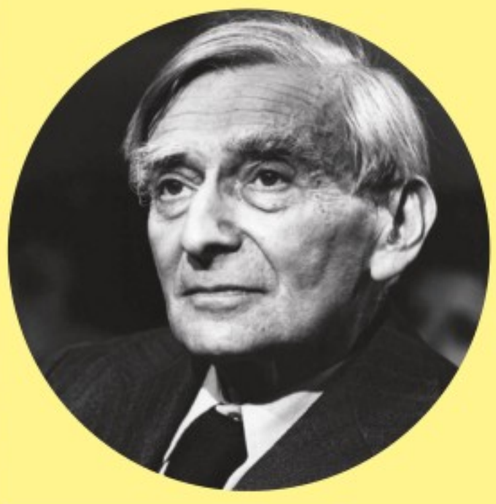
Face à la propagande nazie et vichyste, de nombreux philosophes prennent la plume dans la presse clandestine.

Chronologie
Informer



GEORGES POLITZER

PROFIL : philosophe d'origine hongroise, communiste, théoricien marxiste.
GROUPES : « groupe Politzer ».
ACTIVITÉ : lance le premier réseau de Résistance universitaire (revue clandestine *L'Université libre,* qui organise l'une des seules manifestations parisiennes sous l'Occupation) ; le groupe Politzer reprend l'édition clandestine de *La Pensée Libre ;* auteur pour le PCF d'un appel « Aux Intellectuels Français ».
REMARQUE : arrêté par les Brigades spéciales, il est fusillé le 23 mai 1942 au Mont-Valérien.



VLADIMIR JANKÉLÉVITCH

Avec l'instauration des lois raciales de Vichy, il est radié de l'université. « *On m'a découvert deux grands-parents impurs.* [...] *Cela faisait trop d'impureté pour un seul homme.* » Le choix de la Résistance, plutôt que l'exil, s'impose à lui : « *Il y a des choses qu'on ne peut supporter d'aucune manière, en aucun cas, sous aucune forme, à aucun degré, qui sont abominables, dont la pensée elle-même nous répugne ; on ne peut les admettre, mieux vaut mourir, et cette chose-là, c'était l'occupation allemande.* [...] *Résister, c'est d'abord dire "non" et, en cela, c'est la morale.* » Le philosophe organise quelques heures d'enseignement dans l'arrière-salle d'un café proche du Capitole, sous la protection d'étudiants armés. Il distribue par ailleurs des tracts et cache des armes chez lui. Alors que l'URSS entre en guerre, le philosophe commence à rédiger des tracts en russes pour inciter les prisonniers soviétiques enrôlés dans l'armée allemande à déserter. En 1943, il rejoint le groupe Étoile du Mouvement national contre le racisme. L'expérience de la guerre, de la Résistance et de la haine marquera à jamais Jankélévitch, qui refusera toujours de pardonner aux Allemands, et de parler leur langue.

RENÉ CHAR

« Des mots échangés tout bas au lendemain de 1940 s'enfouissaient dans la terre patiente et fertile de la révolte contre l'oppresseur et devenaient progressivement des hommes debout... »

« La liberté passe en trombe » (1946)

© Photographe anonyme © Louis Monier/Gamma Rapho © Iberfoto / Bridgeman Images © Louis Monier/ Bridgeman Images

1943
☆ **Soulèvement du ghetto de Varsovie**. Révolte au camp d'extermination de Treblinka et de Sobibór.
☆ **Hersch Lauterpacht** écrit dans *An International Bill of the Rights of Man* que le droit de résistance est « *un droit qui, en fin de compte, est l'affirmation suprême des droits inaliénables de l'homme* ».

Janvier 1943
☆ **Naissance de l'Organisation de résistance de l'Armée** par d'anciens militaires.

30 janvier 1943
☆ **Création de la Milice** par Vichy pour traquer résistants, réfractaires et opposants.

26 janvier 1943
☆ **Naissance des Mouvements unis de Résistance** par réunion de Combat, Libération-Sud et Franc-Tireur.

21 février 1943
☆ **En Allemagne**, Hans Scholl, Sophie Scholl et Christoph Probst, membres de la Rose blanche, sont exécutés à Munich.

Février 1943
☆ **Le STO entre en application** ; le refus du départ alimente massivement les maquis.

27 mai 1943
★ **Première réunion du Conseil national de la Résistance**, présidée par Jean Moulin.

GILLES FERRY

PROFIL : réseau Défense de la France.
ACTIVITÉ : recrutement des anciens élèves d'Uriage et transferts vers l'Angleterre et l'Espagne ; collectes de fonds ; renseignement ; son appartement parisien servira de *« plaque tournante des organisations résistantes » ;* rejoint le maquis de la Montagne noire à la fin de la guerre et participe à la Libération de Paris.



EMMANUEL MOUNIER

PROFIL : philosophe, fondateur du personnalisme.
GROUPE : revue *Esprit* relancé après l'Occupation avec l'autorisation de Vichy.
ACTIVITÉ : s'il se soumettait à la censure, Mounier rusait pour continuer à demi-mot *« la défense des mêmes valeurs* […] *contre les séductions du nazisme et la propagande antisémite »* (Bernard Comte).
REMARQUE : *Esprit* fut finalement interdit en 1941, et Mounier arrêté en 1942 ; libéré après une grève de la faim, il finit la guerre à Dieulefit, un refuge pour les clandestins.

AIMÉ CÉSAIRE

PROFIL : écrivain, philosophe, homme politique, père de la négritude.
ACTIVITÉS : cofondateur de la revue *Tropiques,* interdite après cinq numéros.



JEAN-TOUSSAINT DESANTI

PROFIL : philosophe des mathématiques proche du marxisme.
GROUPES : « Socialisme et Liberté » (avec Sartre et Beauvoir), Mouvement national contre le racisme du Front national, Parti communiste clandestin.
ACTIVITÉS : au début de l'Occupation, fonde un groupe clandestin qui publie le bulletin *Sous la botte ;* travaille pour *Le Patriote* et *La Nation ;* membre du Comité départemental de Libération.

KOSTAS AXELOS

PROFIL : philosophe.
GROUPE : Parti communiste.
ACTIVITÉS : rédige des bulletins et participe à l'organisation du mouvement de résistance en Grèce.
REMARQUE : emprisonné à la fin de la guerre, il s'évade à la nage et rejoint Paris.

MARCEL HAMON

PROFIL : professeur de philosophie.
GROUPES : responsable de la Résistance communiste dans le Maine-et-Loire, FTP.
ACTIVITÉS : devient clandestin sous le nom de « colonel Courtois » ; créateur des premiers groupes de Francs-tireurs et partisans, il participe aux activités du Comité militaire national des FTP et est chargé du service de renseignements du PCF-FTP, puis désigné pour prendre le commandement des FTP de 14 départements.

LOUIS-MARIE MORFAUX

PROFIL : professeur agrégé de philosophie.
GROUPE : réseau Eleuthère.
ACTIVITÉ : contre-espionnage et renseignement.

MARCEL DICHAMP

PROFIL : philosophe, membre du Comité de vigilance des intellectuels antifascistes avant guerre.
GROUPES : membre des Comités nationaux d'instituteurs et de professeurs du Front national pour la zone sud.
ACTIVITÉS : imprimés divers, tracts, brochures pour le Front National ; renseignement, transport d'armes et de munitions pour les FTP.

VALENTIN FELDMAN

PROFIL : philosophe juif spécialiste d'esthétique (travaux sur la laideur).
GROUPES : Organisation spéciale, proche du PCF.
ACTIVITÉS : tracts, contributions à des journaux clandestins (*La Pensée libre, La Vérité…*), inscriptions sur les murs, jet de pavé dans la vitrine d'un commerçant collabo.
REMARQUE : fusillé au mont Valérien.

31 mai 1943

★ **Berty Albrecht se suicide à Fresnes** pour ne pas parler sous la torture.

9 juin 1943

☆ **Arrestation du général Delestraint**, chef de l'Armée secrète.

21 juin 1943

☆ **Arrestation de Jean Moulin à Caluire.**

8 juillet 1943

☆ **Mort de Jean Moulin** lors de son transfert vers l'Allemagne, après torture.

9 septembre 1943

☆ **En Italie,** création du Comitato di Liberazione Nazionale à Rome.

21 février 1944

☆ **Missak Manouchian et 21 de ses camarades** du groupe FTP-MOI sont fusillés au mont Valérien.

1944

☆ **L'écrivain allemand Klaus Mann,** engagé dans l'armée américaine, participe à la Campagne d'Italie.

Si les philosophes sont souvent plus des hommes de pensée que d'action, certaines empoignent le fusil et posent des bombes pendant l'Occupation.

Chronologie
Combattre



JEAN-PIERRE VERNANT

Professeur de philosophie au lycée Fermat de Toulouse quand la guerre éclate, il s'engage dans la Résistance à partir de 1942 sous l'influence d'Ignace Meyerson. Il rejoint le mouvement Libération-Sud et est nommé responsable départemental de l'Armée secrète tout en participant au journal clandestin *Action*.
Il organise des transports d'armes, enseigne le maniement des armes et des explosifs, commence des opérations de destructions et des exécutions d'agents de la Gestapo... Au moment du débarquement, il rejoint le maquis. Sous le pseudonyme « colonel Berther », il est commandant des Forces françaises de l'intérieur de Haute-Garonne et organise la libération de Toulouse, avant de devenir chef régional des FFI. Discret sur cette période de sa vie, l'historien glissera cependant à la radio: « *À aucun moment nous ne nous sommes posé la question: pourrions-nous faire autre chose?* »

HENRI FÉRAUD

PROFIL: professeur de philosophie au collège.
GROUPE: responsable FFI dans l'Indre.



SAINT-EXUPÉRY

Exilé aux États-Unis, Saint-Exupéry rejoint en 1943 la Tunisie après le débarquement en Afrique du Nord où il rejoint le général Giraud. Réintégré à l'escadron 2/33, il mène des missions de reconnaissance aérienne, devient commandant. Le 31 juillet 1944, Saint-Exupéry décolle de l'aéroport de Poretta, en Corse, pour sa dernière mission. Il ne revient pas. « *Si je suis descendu, je ne regretterai absolument rien* », écrivait-il dans une lettre.

ÉTIENNE SAINTENAC

PROFIL: professeur délégué de philosophie au lycée.
GROUPES: coresponsable du réseau Combat à Clermont-Ferrand, chef départemental de l'Armée secrète et du Mouvements unis de la Résistance à partir de 1944.
REMARQUE: arrêté et déporté vers Neuengamme, un bombardement allié coule le navire qui le transporte.

JULIEN FREUND

« Il est des situations qui exigent qu'on aille au-delà des principes et qu'on passe à l'action

© Photographe anonyme
© Louis Monier/Gamma Rapho © akg-images © Bundesarchiv Bild

1944
☆ **André Hauriou**, *Vers une doctrine de la Résistance, le socialisme humaniste.*
☆ **Dans leur projet de déclaration des droits,** Philippe Viannay et Robert Salmon écrivent: « *Les droits de l'homme vivant en société sont la liberté, la sûreté, la propriété, l'instruction, le travail, les loisirs, l'assistance et la résistance à l'oppression.* »
Le projet d'André Philip et de François de Menthon parle, lui, de droit à l'insurrection.

1er février 1944
☆ **Création des Forces françaises de l'Intérieur.**

15 mars 1944
☆ **Adoption du programme du Conseil national de la Résistance.**

22 mars 1944
☆ **Pierre Brossolette** se suicide pour ne pas parler sous la torture.

10 mai 1944
☆ **Olga Bancic,** seule femme du groupe Manouchian, est guillotinée à Stuttgart.

6 juin 1944
☆ **Débarquement de Normandie.**

20 juillet 1944
☆ **En Allemagne**, attentat raté contre Hitler organisé par Claus von Stauffenberg.

25 août 1944
☆ **Libération de Paris,** à la fois par l'insurrection intérieure et l'arrivée des forces alliées et françaises.

– ce fut le cas de la Résistance.»

Théoricien de la polémologie (la science des conflits), Freund s'engage rapidement contre l'Allemagne. Il aide des prisonniers français détenus au Stalag de Sarrebourg à s'évader. Il provoque un jour un officier allemand en prédisant la défaite du Reich. Ayant rejoint Clermont-Ferrand en zone sud, il se rapproche des « Gergoviotes » et intègre le réseau Libération puis les Groupes francs de combat de Jacques Renouvin. Sous le pseudonyme Ritard, il participe à une série d'attentats. Plusieurs fois arrêté, il s'évade de la forteresse de Sisteron et est recueilli par des maquisards. Il participe aux combats dans la Drôme au moment de la Libération.



DIETRICH BONHOEFFER

Philosophe, théologien et pasteur, il prend dès avril 1933 position contre la persécution des Juifs. Ses prêches pacifistes invitent les chrétiens à la Résistance. Bonhoeffer aide des Juifs à prendre la route de l'exil. Il y a pour lui un *« devoir inconditionnel de l'Église envers les victimes de tous les systèmes sociaux, même s'ils n'appartiennent pas à la communauté des chrétiens »*. Bonhoeffer se rapproche d'officiers allemands opposés au nazisme. Lors d'un séjour à Stockholm, il transmet aux Britanniques des preuves de l'extermination des Juifs et demande de l'aide au nom d'un groupe de conspirateurs qui entend éliminer Hitler. Arrêté le 5 avril 1943, Bonhoeffer compose en prison différents textes rassemblés dans le volume *Résistance et soumission*. Après l'attentat manqué contre Hitler du 20 juillet 1944, il est envoyé à Buchenwald. Il est condamné à la pendaison dans le camp de concentration de Flossenbürg.

PIERRE FOUGEYROLLAS

PROFIL : philosophe et sociologue.
GROUPES : Jeunesses communistes, Combat.
ACTIVITÉS : passe à la clandestinité pour fuir le STO ; organise une manifestation silencieuse à Périgueux en 1944 ; participe en 1944 à une opération commando contre la sous-préfecture de La Châtre, et à la libération de Chateauroux et de Limoges.

JEAN YVES GOSSET

PROFIL : agrégé de philosophie.
GROUPES : Libération-Nord, Cohors.
ACTIVITÉS : opérations de sabotage des usines de mitrailleuse de Levallois, de l'usine d'Air liquide de Bagnolet…
REMARQUE : arrêté et emprisonné, il est déporté à la suite d'un interrogatoire violent dans le dernier convoi vers le camp de Neuengamme-Hambourg et meurt de septicémie le 21 décembre 1944.



SILVIO TRENTIN

PROFIL : juriste et philosophe italien.
GROUPE : initiateur du mouvement « Libérer et Fédérer ».
ACTIVITÉ : exilé en France, il manifeste en soutien aux républicains espagnols et rallie de nombreux intellectuels à la résistance antifasciste.
REMARQUE : lorsqu'il apprend la chute de Mussolini, il regagne l'Italie pour participer aux combats. Il est arrêté et meurt en détention le 12 mars 1944.

JACQUES GAUCHERON

PROFIL : obtient sa licence de philosophie pendant la guerre.
GROUPE : réseaux communistes.
ACTIVITÉ : agent de liaison ; participe à la libération de Paris.

HENRI LEFEBVRE

PROFIL : philosophe, sociologue, géographe, militant communiste, auteur en 1938 de *Hitler au pouvoir* qui figure dès 1940 sur la liste Otto des *« ouvrages […] interdits par les autorités allemandes »*.
GROUPES : résistance communiste, réseaux marseillais, capitaine FFI.
ACTIVITÉS : correspondant de l'Internationale ; formateur des FFI à Toulouse.

28 avril 1945
☆ **Mussolini est exécuté par des partisans italiens.**

30 avril 1945
☆ **Suicide de Hitler.**

8 mai 1945
☆ **Capitulation allemande en Europe.**

Août 1945
☆ **Le Viêt Minh**, dirigé par Hô Chi Minh, prend le pouvoir dans une partie de l'Indochine française.

26 juin 1945
☆ **La Charte des Nations unies** parle d'un *« droit naturel de légitime défense, individuelle ou collective… »*

1945-1946
☆ **Procès de Nuremberg**. Hartley Shawcross y affirme : *« Il arrive un moment où un être humain doit refuser d'obéir à son chef, s'il doit aussi obéir à sa conscience. »*

1946
☆ **Premier projet de constitution française :** *« La résistance sous toutes ses formes est le plus sacré des droits et le plus impérieux des devoirs »* (article 21). Le droit de résistance à l'oppression n'est pas conservé dans la version finale.

1949
☆ **Victoire des communistes de Mao en Chine.**

La résistance se réinvente après 1945, en particulier dans les mouvements décoloniaux et contre les dictatures communistes.

Chronologie *après guerre*

FRANTZ FANON

Lire p. 92.

MALEK BENNABI

On ne cesse d'être colonisé qu'en cessant d'être colonisable » (*La Lutte idéologique en pays colonisé*, 1958).

MOHAND TAZEROUT

« Le peuple nord-africain s'est toujours conduit en protestataire véhément, contre toutes les atteintes portées à sa liberté native d'homme égal aux autres hommes. »

Histoire politique de l'Afrique du Nord (1961)

MOSTEFA LACHERAF

PROFIL : sociologue, poète, historien algérien.
GROUPES : Parti du peuple algérien et du Mouvement pour le triomphe des libertés démocratiques, FLN.
ACTIVITÉ : membre du Conseil national de la Révolution algérienne, il participe à l'écriture du « Programme de Tripoli ».

MOHAMMED HARBI

PROFIL : historien et politologue algérien.
GROUPES : proches des trotskistes du Parti communiste internationaliste, cofondateur de l'Union générale des étudiants musulmans algériens, membre du FLN.
ACTIVITÉS : ambassadeur puis ministre du gouvernement provisoire, il participe aux premières séries de négociations qui déboucheront sur les accords d'Évian.

TRAN DUC THAO

En 1944, il participe au mouvement de protestation des ouvriers vietnamiens lancé par les trotskistes. Plaidant pour l'indépendance de l'Indochine, il est emprisonné quelque temps, et est surveillé par la police. Vers 1946, il rencontre à Paris Hô Chi Minh, le leader communiste dont il embrasse le combat. Quelques années plus tard, en 1951, il rentre au Vietnam. Il abandonne ses vêtements occidentaux, revêt les habits marron des paysans, marche pieds nus, dort sans moustiquaire. Les tâches qu'on lui confie sont peu valorisantes. Les réflexions du philosophe ne sont pas sollicitées. Depuis la victoire des communistes chinois en 1949, le maoïsme noyaute de plus en plus le mouvement de libération. En 1953, Thao est envoyé à la campagne dans une brigade de rééducation idéologique pour participer à la réforme agraire.

EDWARD SAÏD

Penseur palestino-américain, figure majeure de la pensée postcoloniale, il s'est fréquemment exprimé pour défendre la lutte de libération de la Palestine. À ses yeux, *« le principe de la "lutte armée" découle du droit de résistance universellement reconnu à tous les peuples victimes d'oppression nationale »*. Tout en condamnant le terrorisme (des deux côtés), Saïd dénonce dans plusieurs textes l'essentialisation des Arabes en barbares sanguinaires.

© Ap/Sipa © The National Archives © Encyclopædia Britannica inc. © V. Pokorný/Wikimedia commons_CC BY-SA 3.0

1954-1962
☆ **Guerre d'Algérie.**

1967
☆ **Marcuse, *Le Problème de la violence dans l'opposition :***
« Sans ce droit de résistance, sans l'intervention d'un droit plus élevé contre le droit existant, nous en serions aujourd'hui encore au niveau de la barbarie primitive. »

1968
☆ **Mai 1968 en France.**
☆ **Printemps de Prague.**
☆ **Martin Luther King,** leader du mouvement des droits civiques, est assassiné.

1970
☆ **Fondation des Brigades rouges** en Italie.

1971
☆ **Rawls, *Théorie de la justice :***
« La désobéissance civile peut être définie comme un acte public, non violent, décidé en conscience mais politique, contraire à la loi et accompli le plus souvent pour amener à un changement dans la loi ou bien dans la politique du gouvernement. »

1975
☆ **Foucault, *Surveiller et punir :*** « [Les pouvoirs] *ne peuvent exister qu'en fonction d'une multiplicité de points de résistance. »*
☆ **Fin de la guerre du Vietnam.**

1987-1991
☆ **Première intifada**, ou « guerre des pierres », une suite d'incidents violents entre les Palestiniens et l'État d'Israël.



AMÍLCAR CABRAL

PROFIL : agronome, penseur, homme politique guinéen influencé par le marxisme léniniste et le panafricanisme.
GROUPE : cofondateur du Parti africain pour l'indépendance de la Guinée et des îles du Cap-Vert.
ACTIVITÉ : il participe à la création du Centro de Estudos Africanos clandestin pour promouvoir la culture des peuples colonisés et participe à la troisième Conférence des peuples africains ; en 1973, le PAIGC se lance dans la lutte armée.

« Défendre la terre, c'est défendre l'homme. »



KWAME NKRUMAH

PROFIL : philosophe, homme politique ghanéen proche des idées socialistes, théoricien du consciencisme (une nation en construction a besoin d'une idéologie et de valeurs communes pour se structurer).
GROUPE : Parti de la convention du peuple.
ACTIVITÉ : Premier ministre du Ghana lorsque le pays devient une colonie britannique autonome (1952), ses efforts diplomatiques contribuent beaucoup à l'indépendance obtenue en 1957.



JULIUS NYERERE

PROFIL : penseur tanzanien influencé par Jacques Maritain et John Stuart Mill, homme politique, théoricien de l'Ujamaa (« économie coopérative »).
GROUPE : Tanganyika African National Union.
ACTIVITÉ : après avoir quitté son poste d'instituteur, il parcourt le pays pour diffuser les idées indépendantistes ; le pays est libéré en 1961, et Nyerere devient son premier président.

JAN PATOČKA

Lire p. 82.

VÁCLAV HAVEL

Lire p. 86.



JAN SOKOL

Interdit d'enseigner sous le régime communiste tchèque, Sokol travaille comme orfèvre et mécanicien tout en suivant des cours du soir en mathématiques. Il traduit de nombreux textes de philosophie et sera signataire de la Charte 77.

MILAN ŠIMEČKA

Professeur de philosophie, Šimečka est exclu du Parti communiste tchèque et renvoyé de l'université Comenius en 1970. Interdit d'enseignement, il exerce différentes activités manuelles. Signataire de la Charte 77, critique du régime totalitaire, il est emprisonné de 1981 à 1982.

LIU XIAOBO

Écrivain chinois et docteur en philosophie, il assure la médiation entre les étudiants et l'armée lors des manifestations de la place Tian'anmen (1989) et participe, en 2008, à la rédaction de la Charte 08 promouvant la démocratie. Incarcéré, il reçoit le prix Nobel de la paix en 2010 et meurt en prison en 2017.

1988
☆ **Jean-François Lyotard**, *L'Inhumain : « Il suffit de ne pas oublier pour résister et, peut-être, pour ne pas être injuste. »*

1990
☆ **Fin de l'apartheid en Afrique du Sud.**

1991
☆ **Fin de l'URSS.**

2003
☆ **Fondation d'Anonymous.**

2004
☆ **Révolution orange en Ukraine.**

2010
☆ **Stéphane Hessel, *Indignez vous !***

2011
☆ **Printemps arabes.**

2014
☆ **Révolution des parapluies** à Hong Kong.
☆ **Création du Rojava.**

2018
☆ **Début du mouvement des Gilets jaunes en France.**

2019
☆ **Début du mouvement Hirak** en Algérie qui participe au renversement du président Abdelaziz Bouteflika.

2025
☆ **Manifestations de la gen Z** (Maros, Népal, Madagascar…)



© David Guttenfelder/The New York Times/Réa

Quelle forme donner à nos luttes?

Philosophes résistants

OPPOSITION, RÉSISTANCE, DISSIDENCE :

Qu'est-ce que résister, au juste ? En quoi est-il pertinent de mobiliser ce terme aujourd'hui ? Après tout, le monde a changé. Nous ne vivons plus sous l'Occupation allemande ni dans un régime totalitaire. Or, si l'esprit de la résistance a mué, il n'a pas disparu… et pourrait ressusciter face à de nouvelles menaces.

QUELLE FORME DONNER À NOS LUTTES ?

ESSAI

ANNE-SOPHIE MOREAU

« *Résister, c'est d'abord dire non* », écrit Vladimir Jankélévitch dans un hommage à son ancien camarade Jean Cavaillès, fusillé par les Allemands. Certes, mais que refuse le résistant ? Une propagande sourde ? Un pouvoir autoritaire ? Des mesures liberticides ? Lorsqu'on évoque ce terme, c'est l'image de la Résistance avec un grand R qui surgit – celle de la Seconde Guerre mondiale, qui exigeait d'agir dans la clandestinité, voire de recourir à l'action armée. N'existe-t-il pour autant qu'une seule forme de résistance, celle qui vise à déloger un ennemi bien identifié ? En quoi la résistance se distingue-t-elle – historiquement, mais aussi par nature – de l'opposition, de la dissidence… ou de la simple désobéissance ? Et peut-elle être amenée à renaître, quoique sous une forme différente, dans l'époque qui est la nôtre ?

Supporter la pression

Pour y réfléchir, revenons au sens premier du terme « résistance ». Le verbe latin *resistere* signifie « se placer contre », « tenir malgré la contrainte ». Le *résistant* ne se contente pas de se lever ; il fait barrage en exerçant une force. Son emploi au sens d'une action volontaire chez l'homme, d'une opposition à une contrainte politique remonte au XIVe siècle. Il s'agit déjà de recourir à la violence, d'utiliser les moyens de la guerre si nécessaire. Le résistant se distingue de l'opposant politique traditionnel. Celui-ci se meut différemment dans l'espace, si l'on se réfère à l'étymologie : *opponere* signifie se placer devant, en face de son adversaire. Il s'agit de proposer, d'incarner une alternative et de la défendre en pleine lumière – à la différence du résistant, souvent tenu à la clandestinité. L'opposition implique →

Des agents fédéraux de l'ICE affrontent des manifestants près du lieu où Alex Pretti a été abattu à Minneapolis, le 24 janvier 2026.

⟶ qu'il existe un pouvoir clairement identifiable, une instance à laquelle on peut s'adresser frontalement, quand bien même on redoute sa réaction parfois violente – combien d'opposants à la tyrannie ont fini enchaînés dans des geôles?

« Le vrai courage, c'est au-dedans de soi, de ne pas céder, ne pas plier, ne pas renoncer, souligne l'historien et résistant Jean-Pierre Vernant. *Être le grain de sable que les plus lourds engins écrasant tout sur leur passage ne réussissent pas à briser. »*

Contrairement à l'opposant, le résistant n'est pas toujours mû par un projet politique clair. Il est contraint de résister, les circonstances l'y mènent – soit parce qu'il est victime du pouvoir, soit parce qu'il est indigné par sa brutalité envers autrui. « *Nous avons été conduits à agir, à faire des choses pour lesquelles nous n'étions pas faits, pour lesquelles nous n'étions pas préparés* », souligne l'historien et résistant Jean-Pierre Vernant. La notion de résistance relève de la physique: un matériau qui résiste ne se déforme pas sous la pression d'un corps étranger. « *Le vrai courage, c'est au-dedans de soi, de ne pas céder, ne pas plier, ne pas renoncer,* note encore Vernant. *Être le grain de sable que les plus lourds engins écrasant tout sur leur passage ne réussissent pas à briser.* » C'est souvent le plus faible qui est dit « résistant », d'ailleurs. On retrouve chez lui l'opiniâtreté d'un David contre Goliath, ou du frêle roseau de La Fontaine, qui, contrairement au lourd chêne – ou à l'armée française en 1940 –, puise en lui la force de s'accrocher: « *Je plie, et ne romps pas* » (*Le Chêne et le Roseau,* Jean de La Fontaine, 1668).

Le *dissident*, lui, ne résiste ni ne s'oppose. *Dissidere* signifie à la fois « se séparer de » et « être assis ». Il s'agit de se placer ailleurs pour manifester son désaccord. On se lève mais on ne se casse pas, pour paraphraser Virginie Despentes: on s'assoit plus loin. Dans son essai *Les Nouveaux Dissidents* (Stock, 2016), Michel Eltchaninoff tente d'esquisser ce qui distingue cette forme de rébellion bien particulière. Le terme a une origine religieuse: on dit, aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles, que des sectes « *entrent en dissidence* ». Il s'agit de « *ceux qui font partie d'un ensemble mais ne s'y reconnaissent plus* ». Depuis les années 1970, le mot désigne des personnalités de l'URSS qui s'opposaient en demeurant dans son orbite. Le dissident œuvre dans la légalité, et tient à le faire savoir. Il n'est pas un élément étranger, un opposant venu d'ailleurs: « *Ce qui le rend redoutable, c'est qu'il est issu du système qu'il critique et mine.* » Son action se caractérise par trois critères. D'abord, elle est *non violente*. Contrairement au résistant qui pose des bombes, le dissident ne cherche pas à détruire. Ensuite, elle est *individualiste:* le dissident abhorre l'idée d'abdiquer sa personnalité dans un groupe ou au profit d'une idéologie. Enfin, elle est *ouverte et transparente*: c'est justement en s'exposant à la répression qu'elle « *affirme la légitimité de son engagement* ».

Fatigue démocratique

Évidemment, ces trois formes de lutte – résistance, opposition, dissidence – peuvent se confondre. Dans les faits, elles se croisent et se recoupent. Mais aujourd'hui, l'attention se porte à nouveau sur la Résistance, la vraie, et son héritage contemporain. Des voix s'élèvent pour appeler à lutter contre un retour du fascisme. Dans son essai *Les Irresponsables. Qui a porté Hitler au pouvoir?* (Gallimard, 2025), l'historien Johann Chapoutot ose un parallèle entre la montée du nazisme et celle de l'extrême droite en France, dont nous serions coupables de ne pas empêcher l'arrivée au pouvoir. Le philosophe Michaël Fœssel s'inquiète, dans *Récidive* (PUF, 2019), d'une multiplication des atteintes à l'État de droit qui rappellerait les errances du gouvernement Daladier III, en 1938. Faut-il prendre au sérieux ces avertissements? Sommes-nous victimes d'une hallucination collective qui voit du fascisme partout, ou au contraire d'un aveuglement face à la montée de l'autoritarisme, en Europe comme aux États-Unis?

Il est tentant de considérer comme risibles ceux qui se considèrent comme « résistants » aujourd'hui. Pour résister, il faut être face à une force écrasante. Par le passé, c'étaient un régime totalitaire, une puissance occupante… N'est-il pas grotesque, lorsqu'on vit dans un régime de démocratie parlementaire, de se prendre pour un résistant? Comme si poster sur Facebook relevait du même courage que de saboter des ponts… « *Le but de toute association politique est la conservation des droits naturels et imprescriptibles de l'homme. Ces droits sont la liberté, la propriété, la sûreté, et la résistance à l'oppression* », énonce la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789 – avant de préciser que « *tout citoyen appelé ou saisi en vertu de la Loi doit obéir à l'instant: il se rend coupable par la*

résistance ». Dans une République, les représentants élus expriment la volonté souveraine. Comment légitimer la révolte dans un tel cadre?

Pour certains, il suffirait d'en appeler à la désobéissance civile. « *En général, les hommes, sous un gouvernement comme le nôtre, croient de leur devoir d'attendre que la majorité se soit rendue à leurs raisons* », écrit Henry David Thoreau. Or, d'après le philosophe, si une loi injuste a été votée, il faut en saboter l'application. « *La machine* [gouvernementale] *finira par s'user, n'en doutons pas.* [...] *Enfreignez la loi. Que votre vie soit un contre-frottement pour stopper la machine* » (*La Désobéissance civile*, 1849). Autrement dit, cessez de payer vos impôts, gribouillez sur les formulaires administratifs... Cette forme de résistance passive est relativement facile à activer au quotidien. Mais est-ce suffisant? Face à des formes d'oppression plus tenaces – qui visent les plus fragiles, comme la police de l'immigration américaine, par exemple –, peut-on s'en tenir à un simple refus d'obtempérer?

Il existe certes encore des pays où il est opportun d'entrer en dissidence. Où le pouvoir ne déteste rien tant que d'être mis en face de ses contradictions, comme en Chine. Mais en Occident? Le happening permanent y fait passer le militant pour un narcissique en quête de vues. Un dissident doit se dresser contre un système qui bride la liberté d'expression sans l'assumer, qui affiche des valeurs démocratiques sans les appliquer. Sa méthode est de « prendre au piège » un pouvoir qui s'exerce de manière absurde: « *Un dissident est un judoka: il utilise la force de l'adversaire pour le faire chuter sans violence* », écrit Eltchaninoff. Or, aujourd'hui, nous vivons le retour de pouvoirs brutaux qui s'assument comme tels. Aux États-Unis, les « Lumières sombres » prônent la fin de la démocratie et l'avènement d'un pouvoir autoritaire. Le gouvernement Trump ne cesse d'affirmer sa volonté explicite d'affaiblir l'opposition et d'imposer son impérialisme à l'international. Face à un discours aussi décomplexé, si peu soucieux de valeurs démocratiques qu'il juge dépassées, la figure du dissident semble étrangement anachronique. Finalement, les régimes soviétiques avaient une « qualité »: celle de vouloir garder la face.

Le retour de la force

Face au retour de la force brute, nous semblons tétanisés. Peut-être parce que nous imaginons le pouvoir comme relevant d'une mouvance diffuse, impersonnelle, à laquelle il n'est possible d'échapper qu'en s'abstenant d'y participer. Pour s'opposer au sens classique du terme, encore faut-il avoir en face de soi des instances officielles, une institution face à laquelle on peut formuler son désaccord. C'est ce qu'observent le philosophe Antonio – dit « Toni » – Negri et le théoricien de la littérature Michael Hardt dans leur essai *Empire* (Exils, 2000), devenu un livre culte dans les mouvements altermondialistes. Selon eux, la lutte des classes est obsolète. Le tertiaire a éclaté le prolétariat, mais aussi les structures de domination classiques. Le fruit de notre travail est capté par un capitalisme mondialisé, déraciné et décentralisé. Alors comment se révolter face à cet ennemi mouvant? « *La première question de philosophie politique, aujourd'hui, n'est pas de se demander si ou même pourquoi il y aura résistance et rébellion, mais plutôt comment déterminer l'ennemi contre qui se rebeller*, écrivent les auteurs. *Nous subissons exploitation, aliénation et autorité comme des ennemis, mais nous ne savons pas où situer la production de l'oppression.* » D'après eux, pour résister à cette oppression, il faut que les désirs de la multitude s'expriment d'en bas, abolissant les frontières et croisant les luttes. Or, aujourd'hui, « *l'empire* » auquel nous sommes confrontés n'a plus rien à voir avec l'emprise diffuse du capitalisme à laquelle pensaient Hardt et Negri: de nos jours, c'est bien un pouvoir étatique fort, incarné par des dirigeants aux penchants tyranniques comme Trump et Poutine, qui menace les libertés individuelles.

Au fond, la question qui travaille nos démocraties occidentales est de savoir à quel moment il devient nécessaire d'entrer en résistance. Non dans l'opposition ni la dissidence, mais dans l'action. De plus en plus de pays sombrent dans l'illibéralisme. Non dans le totalitarisme que décrivait Hannah Arendt, mais dans une dérive lente, ponctuée par des atteintes régulières à l'État de droit. Or comment identifier le point de non-retour? « *Quand vous faites l'amour pour la dernière fois, dit le héros d'un roman de David Lodge, vous ne savez pas que c'est la dernière fois* », rappelle l'historien Timothy Snyder dans son essai *De la Tyrannie. Vingt leçons du XX^e siècle* (Gallimard, 2017). Il en alla de même avec les Allemands lorsqu'ils votèrent pour le parti nazi en 1932, ignorant que Hitler démantèlerait la démocratie. Trump n'est pas Hitler, loin de là. Mais comment savoir lorsqu'on a affaire à un *vrai* tyran? Quand on est mécontent d'un système, on a le choix entre trois stratégies, écrivait l'économiste Albert Hirschman, qui avait dû fuir le nazisme: *exit*, *voice* ou *loyalty* – la défection, la prise de parole ou la loyauté. Snyder, lui, a choisi de partir vivre au Canada. Son épouse, l'historienne Marci Shore, l'avait prévenu: « *L'une des leçons de 1933 est qu'il vaut mieux partir plus tôt que plus tard.* »

Action de maraude menée par Médecins du monde et l'association Tous Migrants à Montgenèvre le long de la frontière franco-italienne. La loi punit de « *cinq ans d'emprisonnement et 30 000 euros d'amende le fait, pour toute personne, de faciliter ou de tenter de faciliter, par aide directe ou indirecte, l'entrée, la circulation ou le séjour irréguliers d'un étranger en France* ».



QU'AURAIS-JE FAIT ?



© Eric Franceschi/Divergence

Il y a ceux qui ont hésité, souvent avec de bonnes raisons : des enfants à nourrir, une vieille mère à soigner. Ceux qui se sont accommodés de la situation, voire en ont profité. Et puis, les autres, ceux qui ont risqué leur vie. L'épisode de l'Occupation soulève en chacun une question abyssale : aurais-je su puiser en moi les ressources pour m'engager de la sorte ? Des philosophes ont vécu ce dilemme. Que retenir de leur expérience ?

Qu'est-ce qui, lors de l'Occupation, a poussé les résistants à s'engager contre l'ennemi ? Des convictions politiques, religieuses, voire… le hasard ? L'historienne Alya Aglan, spécialiste de la Résistance, nous éclaire sur ces motivations.

Propos recueillis par Octave Larmagnac-Matheron et Anne-Sophie Moreau

ALYA AGLAN

« NUL N'EST PRÉDESTINÉ À RÉSISTER »

ENTRETIEN ALYA AGLAN*

Il est facile, lorsqu'on pense à la Seconde Guerre mondiale, de se dire qu'on aurait été résistant. Peut-on savoir comment on aurait agi en de telles circonstances ?

Nul n'est prédestiné à résister. Le réflexe est instinctif, viscéral et même, dans un certain sens, primal. La réaction ne passe pas par la réflexion raisonnée, comme en témoignent les résistants après la guerre. Il était insensé, voire irréaliste, de se battre contre des ennemis beaucoup plus puissants avec des moyens dérisoires : une plume, un dessin humoristique, un tract, un journal clandestin ronéotypé et fabriqué avec les moyens du bord. Rétrospectivement, chacun peut penser choisir le camp résistant. Mais au moment des faits, cette minorité des vaincus ne semblait avoir aucune chance d'inverser le cours des choses tant le rapport de force était en sa défaveur. Avaient-ils tous la claire conscience que la mort était au bout du chemin ? Sans doute ces femmes et ces hommes ordinaires se sont eux-mêmes convaincus que la victoire était inéluctable et digne de tous les sacrifices.

Il n'y a sans doute pas un profil unique de résistant. Diriez-vous pour autant qu'il y a quelque chose de commun entre eux ?

Alya Aglan — La résistance est une histoire de dignité. Ses motivations tiennent à la préservation de valeurs existentielles qu'il faut à tout prix défendre, au risque de perdre la vie. Il faut également être persuadé de se tenir du côté du juste, du vrai, et que l'on peut faire exister, par le verbe, une réalité alternative. Considérer que la défaite et l'occupation ne sont que des événements temporaires, susceptibles d'être renversés, c'est déjà commencer à résister dans un geste utopique et performatif. La résistance est une brèche dans un présent saturé d'impossibles ; elle ouvre des voies qui paraissaient définitivement bloquées. Plusieurs bornes peuvent tenir lieu d'événements déclencheurs : l'entrée des Allemands à Paris ou dans les villes déclarées ouvertes pour éviter leur destruction, la demande d'armistice du 17 juin 1940, l'acceptation de la défaite, la résignation à la disparition de la République, l'évasion du général Giraud, l'opération Torch en Afrique du Nord, l'invasion de la zone sud par la Wehrmacht en novembre 1942, les déclarations alliées, l'instauration du service du travail obligatoire en



© Francesca Mantovani/Gallimard/opale.photo

ALYA AGLAN*
Historienne spécialiste du XXe siècle, notamment de la Seconde Guerre mondiale, elle enseigne à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. On lui doit notamment *La Résistance sacrifiée : histoire du mouvement Libération-Nord* (Flammarion, 1999, rééd. 2005), *Le Temps de la Résistance* (Actes Sud, 2008) ou encore, très récemment, *La Double Mort de Marc Bloch* (Flammarion, 2026).

février 1943, l'installation de l'Assemblée consultative provisoire d'Alger en novembre 1943, la libération de la Corse… Spontanément apparues, les diverses formes de résistance se sont constamment adaptées aux nécessités du terrain (villes, campagnes, forêts, montagnes) et aux temps de la guerre mondiale: informer, renseigner, saboter, protéger, combattre les armes à la main.

Dans quelle mesure le patriotisme fut-il un facteur d'entrée en résistance ?

A. A. — Si on entend par patriotisme la défense des siens et des valeurs civilisationnelles, le terme convient. La notion est galvaudée, puisqu'elle est revendiquée par tous les camps. Ceux qui soutiennent la révolution nationale et sont attachés à la figure du vainqueur de Verdun sont sincèrement persuadés de ménager, par la collaboration d'État, l'avenir de la France dans « l'Europe nouvelle ». Ceux qui partent combattre sur le front de l'est prétendent défendre la patrie contre le judéo-bolchévisme. Par contre, les facteurs connus de l'entrée en résistance peuvent être vus dans la continuité des luttes internationalistes de l'entre-deux-guerres: l'antifascisme, tel qu'il s'exprime après le 6 février 1934 par le « front uni contre le fascisme », ou au moment de la guerre civile espagnole. Il faut rappeler que la France devient une terre d'accueil des opposants au fascisme italien, au nazisme et au franquisme. Pour cette raison, de nombreux exilés de toute l'Europe autoritaire →

« Les convictions politiques ont souvent joué un rôle, mais l'idéologie n'est pas le vecteur essentiel de l'engagement. Pour reprendre les mots d'Yves Farge: "Résister, c'était s'acharner à demeurer un honnête homme." »

⟶ – Polonais, Grecs, Yougoslaves, Autrichiens et d'autres – intègrent les rangs de la résistance française.

Georges Canguilhem était membre du Comité de vigilance des intellectuels antifascistes et proche de l'émigré italien Silvio Trentin. Comme lui, d'autres philosophes se sont engagés dans la Résistance. Y a-t-il un lien avec leur pensée philosophique ?

A. A. — Trois normaliens de la rue d'Ulm – Jean Cavaillès et Albert Lautmann, tous les deux philosophes des mathématiques, et Jean Gosset, proche des cercles personnalistes de la revue *Esprit* –, liés par l'amitié et l'admiration mutuelle, incarnent un engagement que l'on peut rétrospectivement qualifier de logique dans le sens où leur choix d'action se révèle en cohérence avec leur pensée. Parce que l'action résistante, qui s'impose comme nécessité, dépend de la connaissance qui y mène. Seul Cavaillès établit explicitement le lien qu'il fait entre le spinozisme et son engagement résistant, mis en évidence par Canguilhem. Choisir le parti de la nécessité par lucidité libère de l'arbitraire de la contrainte. Le communiste Valentin Feldman, élève de Victor Basch – cofondateur de la Ligue des droits de l'homme et spécialiste d'esthétique – et fusillé au Mont-Valérien en 1942, incarne une autre voie philosophique d'accès à la résistance.

Les convictions politiques et idéologiques furent-elles déterminantes ?

A. A. — La part d'idéologie dans l'engagement résistant apparaît plus nettement dans les écrits clandestins des socialistes et des communistes dans la mesure où cet engagement s'appuie sur le passé antifasciste internationaliste des années 1930. Mais la SFIO [*Section française de l'Internationale ouvrière, ndlr*] s'est fracturée dès le début de l'Occupation lorsque le courant fauriste rejoint Vichy par pacifisme. À partir de l'attaque de la Wehrmacht contre l'URSS en juin 1941, le parti communiste, entré de plain-pied dans la lutte clandestine, se nationalise dans la Résistance au point d'incarner, à la Libération, le premier parti de France. L'ancrage républicain, malgré la critique de la IIIe République, n'est jamais remis en cause, les clandestins étudiant plutôt les manières de refonder la République sur les bases humanistes de justice sociale et de l'intégrer dans de nouvelles institutions européennes et mondiales. Les convictions politiques, c'est certain, ont souvent joué un rôle; mais l'idéologie n'est pas le vecteur essentiel de l'engagement. Je citerai les mots d'Yves Farge: *« Tout compte fait, résister, c'était s'acharner à demeurer un honnête homme. »*

Être « de gauche » n'était ni suffisant ni nécessaire pour s'opposer à Vichy…

A. A. — Le régime de Vichy est un syncrétisme politique dont le conservatisme programmatique, allié au technocratisme, penche plutôt du côté de la droite traditionnelle. Mais il ne faut pas confondre les idées, les revendications prospectives et les cheminements individuels. Quelques personnalités de gauche ont participé aux premiers gouvernements de Vichy avant que le régime ne s'aligne sur les positions, de plus en plus extrêmes, collaborationnistes et miliciennes de 1944. *A contrario,* de nombreuses personnalités issues des droites nationalistes, voire monarchistes comme Jacques Renouvin, rejoignent les rangs de la Résistance. Il y a eu plusieurs Vichy selon les évolutions de la guerre. Parce que la résistance commence par un réflexe individuel avant de se muer en geste collectif, les trajectoires de chacun n'ont rien de prévisible ni de linéaire.

Dans quelle mesure la foi religieuse fut-elle aussi un facteur d'engagement ?

A. A. — Les institutions religieuses se sont trouvées confrontées à la question de la loyauté vis-à-vis de l'*État français.* Si l'Église catholique a figuré parmi les piliers du régime qui entendait refonder la France, de nombreux chrétiens, catholiques et protestants, ont initié des formes de résistances spirituelles, comme le journal *Témoignage chrétien,* et des organisations clandestines de sauvetage de personnes persécutées, ensuite cachées et protégées au sein même des institutions. Quelques dignitaires ont publiquement protesté contre les rafles antisémites. Le nazisme, identifié comme néopaganisme en s'attaquant au dogme chrétien, heurtait les consciences, de même que les atteintes à la dignité de la personne humaine. La voix du philosophe Jacques Maritain s'élève depuis l'autre

côté de l'Atlantique pour les dénoncer. Mais là encore, les réactions sont individuelles.

Pour certains, notamment ceux visés par les politiques de Vichy et de l'occupant, la résistance était moins un choix qu'une nécessité ?

A. A. — « *Être juif, ce fut la résistance obligatoire* », disait Jankélévitch. Il est évident que parmi les motivations premières des résistances figurent des réflexes de survie et de protection des siens. Les jeunes diplômés, les Juifs et les protestants – trois catégories ciblées par le régime – sont surreprésentés dans les rangs de la France libre : les premiers pour éviter l'embrigadement idéologique ou le travail forcé en Allemagne, les autres étant considérés comme des ennemis de l'intérieur, « l'anti-France ». Plus largement, en dehors des organisations juives de combat, l'engagement des Français désignés comme juifs par les lois françaises et les ordonnances allemandes ne se revendique pas comme spécifique. Comme l'écrit Marc Bloch dans sa correspondance avec Jean Ullmo, du Bureau d'études du Consistoire : « *Les Juifs français sont des Français comme les autres.* »

L'engagement est-il souvent aussi d'ordre relationnel : je connais quelqu'un dans la Résistance, et je finis par le rejoindre ?

A. A. — L'usage du terme « engagement » ne doit pas cacher la part de hasard et d'improvisation liée à la clandestinité – les termes « recrutement » ou « agent », souvent utilisés par les résistants eux-mêmes, pourraient faire croire à une organisation millimétrée. La résistance essaime par les contacts interpersonnels : des couples, des lycéens d'une même classe, des sportifs du même club… qui offrent des voies d'accès à la clandestinité. L'occupation dissout les liens de confiance mais la résistance reconstitue, dans la clandestinité, des formes de solidarité au point d'en faire le moyen de lutte le plus puissant contre la barbarie. Des familles entières, des promotions militaires, des cercles politiques se coagulent dans des organisations plus ou moins structurées. Parfois, les organisations clandestines ont délibérément recherché des complicités dans les mairies, les douanes… Cette infiltration appelée « Noyautage des administrations publiques » (NAP) est initiée par le mouvement Combat.

L'héroïsme n'est donc pas ce que l'on imagine : ça n'est pas tant du spectaculaire que l'invisible persévérance des héros qui persistent dans leur être.

Y a-t-il eu aussi des formes de résistance « opportunistes » : des gens qui, voyant le vent tourner, ont rejoint la lutte à la fin de la guerre pour être du bon côté après la Libération ?

A. A. — Sans doute quelques engagements tardifs ont été ironiquement désignés par l'expression « FFS » – les fameuses « *forces françaises de septembre* » (de 1944) selon l'expression rapportée par l'écrivain Guillain de Bénouville dans *Le Sacrifice du matin* –, mais il ne faut pas en exagérer l'ampleur. Chaque victoire a son lot d'opportunisme.

Une grande majorité des Français, y compris des philosophes, n'ont pas résisté. Comment l'expliquez-vous ?

A. A. — Le courage n'étant pas le trait de caractère le plus répandu, quelle que soit l'époque, il n'y a pas lieu de s'étonner que la grande majorité, dont le silence n'indique rien sur les sentiments et les opinions, reste dans une forme de sidération prudente face à la brutalité de l'occupation. Certains l'ont vécue comme une opportunité pour exercer le pouvoir ou faire des affaires, dans une vaste palette de comportements recouverts par l'expression « collaboration ». Les travaux sur les évolutions des opinions publiques prouvent un décrochage envers le régime de Vichy après novembre 1942, puis un éloignement en 1943, lorsque la souveraineté de l'État français semble visiblement réduite.

Avoir de bonnes raisons de résister ne suffit pas à s'engager. Y a-t-il toujours quelque chose de mystérieux dans la décision de « franchir le pas » ?

A. A. — Il était évidemment déraisonnable, voire téméraire, de vouloir défaire l'histoire, défier les panzers et les mitrailleuses pour façonner l'événement et retrouver la liberté. Mais rien n'a pu stopper le flux des engagements, qui n'a fait qu'augmenter au long du conflit. Ni les exécutions d'otages, ni les tortures, ni les assassinats de masse, ni la déportation ne sont parvenus à maintenir les populations occupées dans un état de terreur les empêchant de venir en aide aux réprouvés.

« L'occupation dissout les liens de confiance mais la résistance reconstitue, dans la clandestinité, des formes de solidarité au point d'en faire le moyen de lutte le plus puissant contre la barbarie. »

Certains penseurs se sont engagés très tôt dans la Résistance. Ce n'est pas le cas d'Albert Camus, qui rejoint ses rangs assez tard, fin 1943, pour prendre part au journal *Combat*. Un engagement qui nourrit sa pensée de la révolte.

ALBERT CAMUS, L'INDÉCIS

Par Octave Larmagnac-Matheron



« *J'ai commencé la guerre de 1939 en pacifiste et je l'ai finie en résistant. Cette inconséquence m'a rendu plus modeste.* » L'entrée de Camus dans la lutte contre l'occupation allemande est tardive. Au début de la guerre, le philosophe veut être enrôlé, mais, fragilisé par une ancienne tuberculose, il n'est pas mobilisé. Après l'interdiction d'*Alger républicain*, journal auquel il collaborait, Camus retrouve l'écrivain Pascal Pia à Paris et commence à travailler pour le quotidien *Paris-Soir*. Il regagne un temps l'Algérie avant de rejoindre, à nouveau, la métropole. Pendant cette période, il se consacre notamment à l'écriture: il parachève *L'Étranger*, rédige *Le Mythe de Sisyphe*, commence *La Peste*. Un événement de décembre 1941 le conduit vers la Résistance: l'exécution du résistant communiste Gabriel Péri, qui provoque en lui « *une vague de révolte* »: « *Qu'est-ce qu'un homme révolté? Un homme qui dit non. Mais s'il refuse, il ne renonce pas: c'est aussi un homme qui dit oui, dès son premier mouvement.* » Il faut « *aborder* [...] *de front la réalité historique* ». Camus est, à cette période, installé « *à* [son] *corps défendant* » dans le Massif central. Quand les forces alliées débarquent en Afrique du Nord en 1942, il envisage de rejoindre Oran pour prendre part à la lutte. Toujours en mauvaise santé, il ne peut s'engager. En juillet paraît la première des lettres qui deviendront ses *Lettres à un ami allemand*.

Combat, la « *voix de la France nouvelle* »

Ce n'est que lorsque le philosophe rejoint la capitale, fin 1943, qu'il devient véritablement actif dans la Résistance. « *Il vient toujours un temps où il faut choisir entre la contemplation et l'action* », écrira le philosophe. Quelle forme prendra son engagement? « *Essentiellement* [...] *sa collaboration à "Combat-Clandestin", qu'il contribua grandement à rédiger,* selon le poète Francis Ponge. *Sans doute a-t-il aussi, avec Pia, contribué à grouper les rédacteurs et diffuseurs de cette feuille, à les tenir en contact avec d'autres organismes de Résistance, à préparer la prise de possession par les armes des ateliers d'imprimerie* [...] *au moment de l'insurrection parisienne.* » Au sein du mensuel, le rôle du philosophe est moins celui d'un rédacteur que d'un secrétaire de rédaction. Sous le pseudonyme Bauchart, il finit par assumer

© Agip/ Bridgeman

certaines des responsabilités de Pia, souvent contraint de s'absenter, au sein de *Combat*. La revue, qui se revendique la « *voix de la France nouvelle* », ne doit pour Camus s'affilier à aucun parti. « *Au début de 1944, on commença sérieusement à se préoccuper de la transformation lors de la libération des journaux clandestins en journaux paraissant au grand jour et* [...] *c'est essentiellement à Camus qu'il revint de préparer la sortie du futur* Combat *libre.* [...] *Tout cela a nécessité une série de contacts et de réunions dans lesquelles Albert Camus a joué un rôle déterminant à un moment où chaque rencontre et chaque initiative comportaient de graves risques* », raconte la journaliste et résistante Jacqueline Bernard.

La quatrième des « Lettres à un ami allemand » est publiée en juillet 1944. En exergue, Camus place une citation de l'écrivain Étienne Pivert de Senancour: « *L'homme est périssable. Il se peut; mais périssons en résistant, et si le néant nous est réservé, ne faisons pas que ce soit une justice!* » Tout est ici résumé: dans un monde voué à l'absurde, démystifié de ses illusions métaphysiques, « *vous avez supposé qu'en l'absence de toute morale humaine ou divine les seules valeurs étaient celles qui régissaient le monde animal, c'est-à-dire la violence et la ruse* », lance Camus à son interlocuteur imaginaire. « *Il m'apparaissait au contraire que l'homme devait affirmer la justice,* [...] *créer du bonheur.* [...] *Je continue de croire que ce monde n'a pas de sens supérieur. Mais je sais que quelque chose en lui a du sens, et c'est l'homme, parce qu'il est le seul être à exiger d'en avoir.* »

Contre la sauvagerie

Alors que la Seconde Guerre mondiale touche à sa fin, Camus est profondément choqué par les bombardements atomiques sur le Japon: « *La civilisation mécanique vient de parvenir à son dernier degré de sauvagerie.* [...] *Devant les perspectives terrifiantes qui s'ouvrent à l'humanité, nous apercevons encore mieux que la paix est le seul combat qui vaille d'être mené.* » Après la Libération, il s'oppose à l'épuration et signe la pétition pour la grâce de Robert Brasillach. De l'Occupation, regrette-t-il, « *il nous* [...] *est resté la haine* ». Le trésor de la Résistance, à ses yeux, c'est qu'elle « *s'est la plupart du temps passée de la haine* », quoiqu'avec une immense détermination.

L'engagement de Camus, assurément, fut plus timide que celui de beaucoup d'autres intellectuels. Le philosophe se montrera toujours méfiant face à la lutte armée. « *La violence est à la fois inévitable et injustifiable* », dira-t-il. La problématique de la violence resurgira avec la guerre d'Algérie, qui commence quelques années plus tard. « *J'ai dit et répété qu'il fallait faire justice au peuple algérien et lui accorder un régime pleinement démocratique* », lance alors le philosophe. Mais la fin, même la plus honorable, ne justifie pas tous les moyens. De Camus, on retiendra surtout, sur la question algérienne, cette petite phrase qui lui sera beaucoup reprochée: « *Je crois à la justice, mais je défendrai ma mère avant la justice.* » L'œuvre de Camus, philosophe de la révolte, interroge cette étroite ligne de crête éthique sur laquelle doit, à ses yeux, se tenir la lutte pour ne pas trahir ses nobles fins.

Réalisé par Xavier Giannoli, *Les Rayons et les Ombres* (2026) dresse le portrait de deux collaborationnistes. Anatomie d'un glissement moral qu'avait analysé Jean-Paul Sartre.



LES RAYONS ET LES OMBRES

OMBRES PORTÉES

Par ***Ariane Nicolas***

PARIS BEI NACHT

Nous voici introduits dans les salons poisseux de 1940 par Jean Luchaire, personnage ayant réellement existé. Il est le patron du journal *Les Nouveaux Temps*, président de la Corporation nationale de la presse française (collaborationniste) et, accessoirement, père de Corinne, fille adorée, actrice montante. Tous deux sont atteints de tuberculose. Pacifiste venu de la gauche, Jean Luchaire est l'ami d'Otto Abetz, ambassadeur du IIIe Reich à Paris. S'il pactise avec les nazis, c'est par « *humanisme* », croit-il: partisan d'une Europe unifiée, il signe de sa plume des textes prônant sans ambiguïté une alliance avec Hitler.

Le film *Les Rayons et les Ombres* dépeint moins le travail de propagande de Jean Luchaire que sa fréquentation du « *Paris bei Nacht* », entre champagne et danseuses à paillettes. On retrouve, avec ce récit de décadence, l'attraction-répulsion de Xavier Giannoli pour le milieu journalistique (déjà abordé dans *Illusions perdues* en 2021) et pour les imposteurs (*À l'origine* en 2009, *Marguerite* en 2015). Certaines scènes cherchant clairement à susciter de l'empathie, comme lors de l'arrestation de Jean et Corinne par des résistants (dans la réalité, c'est par les autorités américaines). Comment pourrait-on haïr ces personnages si leur éthique de la sincérité, leur souffrance physique et l'amour qu'ils se portent les rachètent au moins en partie?

En entretien, le cinéaste se revendique du philosophe Georg Lukács et de sa critique de la « *marchandisation du monde* ». Il fait de la vénalité de Jean Luchaire la motivation première de son fourvoiement – dénonciation qui reste toutefois abstraite, puisqu'on ne le voit jamais écrire un texte ni faire pression sur ses troupes. Redoutant sans doute la polémique, le cinéaste opte finalement pour un « en même temps » moral, Jean Luchaire le collabo sauvant même une famille juive. Un jeu d'équilibriste qui a le mérite de la prudence, à défaut de la justesse – la vérité ne se situant pas toujours entre deux extrêmes, n'en déplaise. —

© Gaumont distribution



Jean Dujardin incarnant Jean Luchaire, ici dans la scène finale du procès.

UN TRAÎTRE FUSILLÉ

« *Ils sont morts et ce traître vivrait?* » s'indigne le procureur Raymond Lindon (incarné par Philippe Torreton) lors de son réquisitoire. Le journaliste collaborationniste, *« disciple de Laval »* qui se réfugiera à Sigmaringen en 1945, est l'un des seuls radicaux-socialistes à être passé à l'ennemi. Jean Luchaire meurt fusillé en février 1946; sa fille Corinne est frappée d'indignité nationale. Méconnu du grand public, Jean Luchaire est tout de même cité par Sartre dans son article « Qu'est-ce qu'un collaborateur? » (paru dans la revue new-yorkaise *La République française* en 1945). Il y décrit le glissement moral ayant conduit certains à l'abîme: *« On flotte vers une destination inconnue, on connaît les délices de ne pas penser, de ne pas prévoir et d'accepter les obscures transformations qui doivent faire de nous des hommes nouveaux et imprévisibles. »* Lindon conclut, plus tranchant: c'était *« un traître, un vendu et un ennemi »*. —

« Le "réalisme" des collaborateurs dissimule la crainte de faire le métier d'homme: ce métier têtu et borné qui consiste à dire oui ou non selon des principes. »

Jean-Paul Sartre, « Qu'est-ce qu'un collaborateur? »
(dans la revue new-yorkaise *La République française* en 1945)

LA CONTAGION DU MAL

« *Je suis rentré dans le personnage par le biais de la maladie* », note Jean Dujardin, excellent dans le rôle de Jean Luchaire, qui couve d'autant plus sa fille qu'il lui a involontairement transmis le bacille de Koch. Tandis que leurs corps pourrissent de l'intérieur, le mal les envahit moralement. La métaphore de la contagion du mal est presque devenue un lieu commun pour décrire la propagation du fascisme: peste chez Camus, champignon chez Arendt... Même Sartre y a recours: *« Peu leur importait d'être esclaves de Hitler, s'ils pouvaient infecter la France entière de cet esclavage »* (« Qu'est-ce qu'un collaborateur? », 1945). Dès les premières minutes du film, père et fille Luchaire sont condamnés par la maladie autant que par leur aveuglement idéologique. Auraient-ils agi différemment s'ils avaient espéré vivre encore plusieurs décennies dans une France à l'air respirable? —

Entré dans la Résistance à 19 ans, déporté à 20, coordinateur de la résistance communiste à 30 puis exclu du parti, Jorge Semprún fut une figure de la gauche antitotalitaire avant de devenir ministre sous Felipe González. Décédé en 2011, il était revenu un an auparavant sur le rôle capital que la philosophie a joué dans son itinéraire, marqué par le combat contre toutes les barbaries. Entretien avec un témoin du siècle qui a pu traverser les événements en ne cessant jamais de les penser.

Propos recueillis par Martin Legros

JORGE SEMPRÚN

« FACE AU MAL ABSOLU, LA FRATERNITÉ »

ENTRETIEN

JORGE SEMPRÚN*

Vous vous référez souvent à la conférence d'Edmund Husserl, « La Crise de la conscience européenne », où le fondateur de la phénoménologie lance un appel à un héroïsme de la raison contre le retour de la barbarie. Pourquoi ce texte a-t-il autant compté pour vous ?

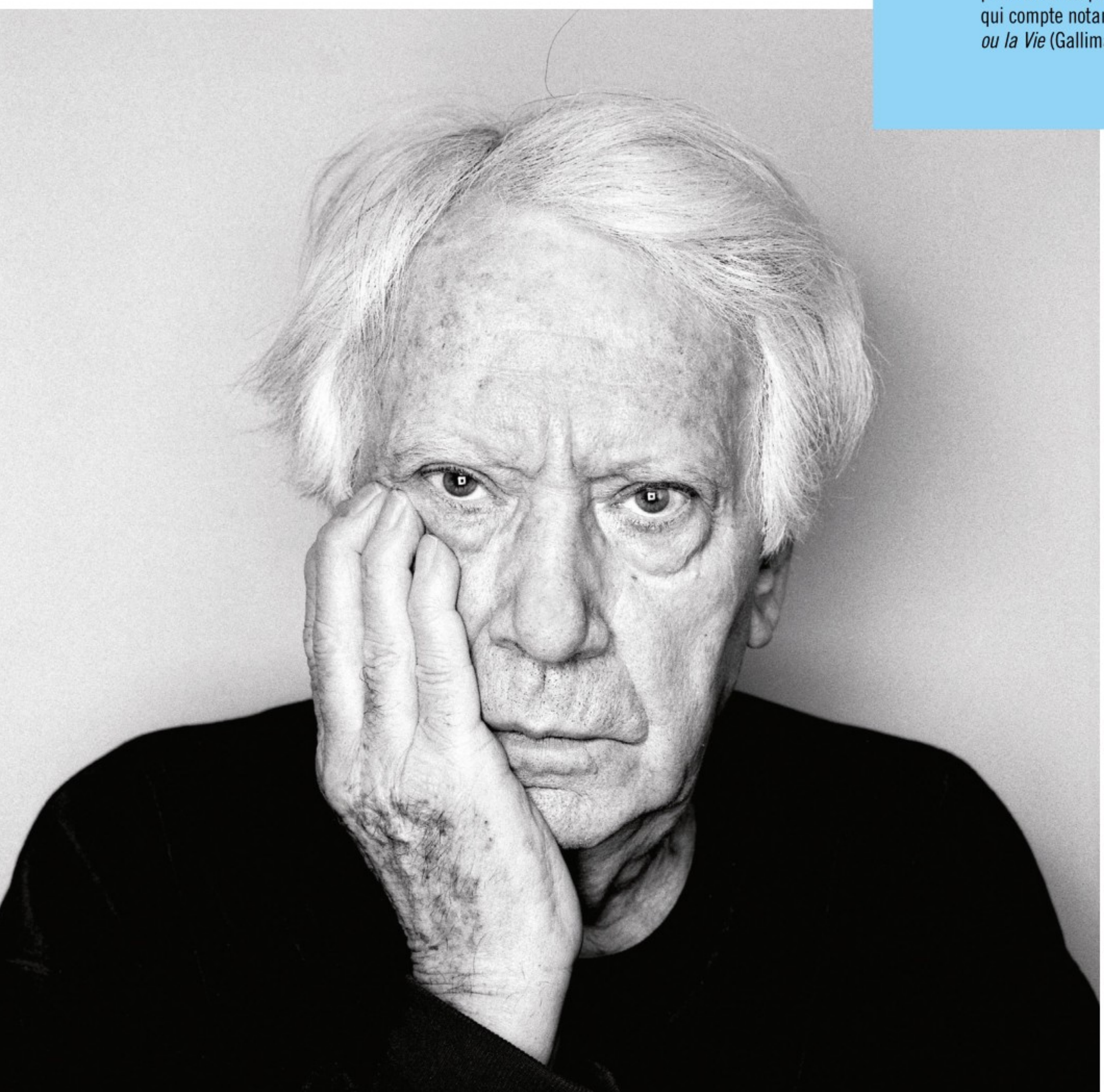
Cette conférence sur la lassitude de l'Europe, dont le propos reste très actuel, a été prononcée à Vienne en 1935. Pour des raisons personnelles et philosophiques, elle a joué pour moi le rôle d'une « scène primitive ». J'ai étudié la philosophie au lycée Henri-IV à Paris, en hypokhâgne et khâgne, et puis la Résistance m'a entraîné dans la lutte armée : j'ai abandonné les études. Mais je voulais être philosophe, c'était mon aspiration professionnelle. J'ai dû arrêter à cause de la Résistance et parce qu'à l'époque, pour obtenir l'agrégation, il fallait être français… j'étais réfugié politique espagnol. Mais mon intérêt pour la philosophie, et pour Husserl en particulier, s'était affirmé très tôt. Avant la guerre, j'avais eu le bonheur de trouver à la bibliothèque Sainte-Geneviève un texte passionnant d'Emmanuel Levinas sur la pensée de Husserl et de Heidegger, qui m'a fait comprendre qu'il y avait autre chose que la pensée idéaliste de Victor Cousin qu'on nous enseignait au lycée. La phénoménologie conduisait à Sartre et à l'existentialisme. Mais elle m'apparaissait aussi comme le complément indispensable du marxisme : à 18 ans, quand on reçoit le choc de l'œuvre de Marx, on comprend vite, si on a une culture philosophique, que le marxisme est une

extraordinaire méthode d'analyse de la réalité sociale, mais pas un système philosophique. On est tenté de le compléter. Certains avaient essayé avec Kant ou Hegel; je nourrissais l'utopie de compléter le marxisme par la phénoménologie. Un rêve que je n'ai pas eu le temps de réaliser. Plus tard, j'ai « retrouvé » Husserl en déportation. À Buchenwald, le dimanche après-midi, au moment où l'on disposait de quelques heures, la plupart en profitaient pour rattraper le sommeil en retard ou pour se réunir par affinités politiques ou religieuses, et parler de Dieu ou du parti communiste. Pour ma part, je me rendais dans le bloc d'invalides où était interné mon professeur de sociologie de la Sorbonne, Maurice Halbwachs, auteur de très beaux livres sur la mémoire, qui est mort là-bas. Autour de lui se réunissait un groupe d'intellectuels, dont un certain Lenoir ou Lebrun, Juif autrichien qui s'appelait en réalité Felix Kreissler et avait réussi à passer à travers les mailles du filet de la Gestapo. C'est lui qui m'a parlé de cette conférence de Husserl: il y avait assisté et en gardait un très grand souvenir. Cette conférence m'a donc intéressé bien avant que je ne l'aie lue. Quand je l'ai eue entre les mains, j'ai eu le sentiment qu'un moment fondamental de la pensée européenne s'exprimait là.

Qu'est-ce qui vous a marqué dans cet appel ?

Jorge Semprún — Il faut rappeler le contexte. Husserl, philosophe juif allemand, a été exclu de l'université après la prise du pouvoir par Hitler en 1933; il a été lâché en 1934 par son disciple, Martin Heidegger, qui a enlevé la dédicace « *à* [son] *vénéré maître et ami Edmund Husserl* » placée en ouverture à la première édition d'*Être et Temps*... Tout cela faisait que la voix de Husserl ⟶

JORGE SEMPRÚN (1923-2011)*
Écrivain, scénariste et homme politique espagnol, il a vécu l'exil, la Résistance, la Gestapo, le camp de Buchenwald, la résistance communiste contre Franco ou encore l'exclusion. Ministre de la Culture d'Espagne de 1988 à 1991, il a reçu de nombreux prix littéraires pour son œuvre, qui compte notamment *L'Écriture ou la Vie* (Gallimard, 1994).



© Olivier Roller / Divergence



Jorge Semprún en six dates

1923
Naissance à Madrid, en Espagne.

1941
Études de philosophie à la Sorbonne et entrée dans la Résistance.

1943-1945
Arrestation par la Gestapo et déportation à Buchenwald.

1953-1962
Coordonne la résistance communiste espagnole à Franco.

1988
Ministre de la Culture du gouvernement socialiste espagnol.

2011
Décès à Paris.

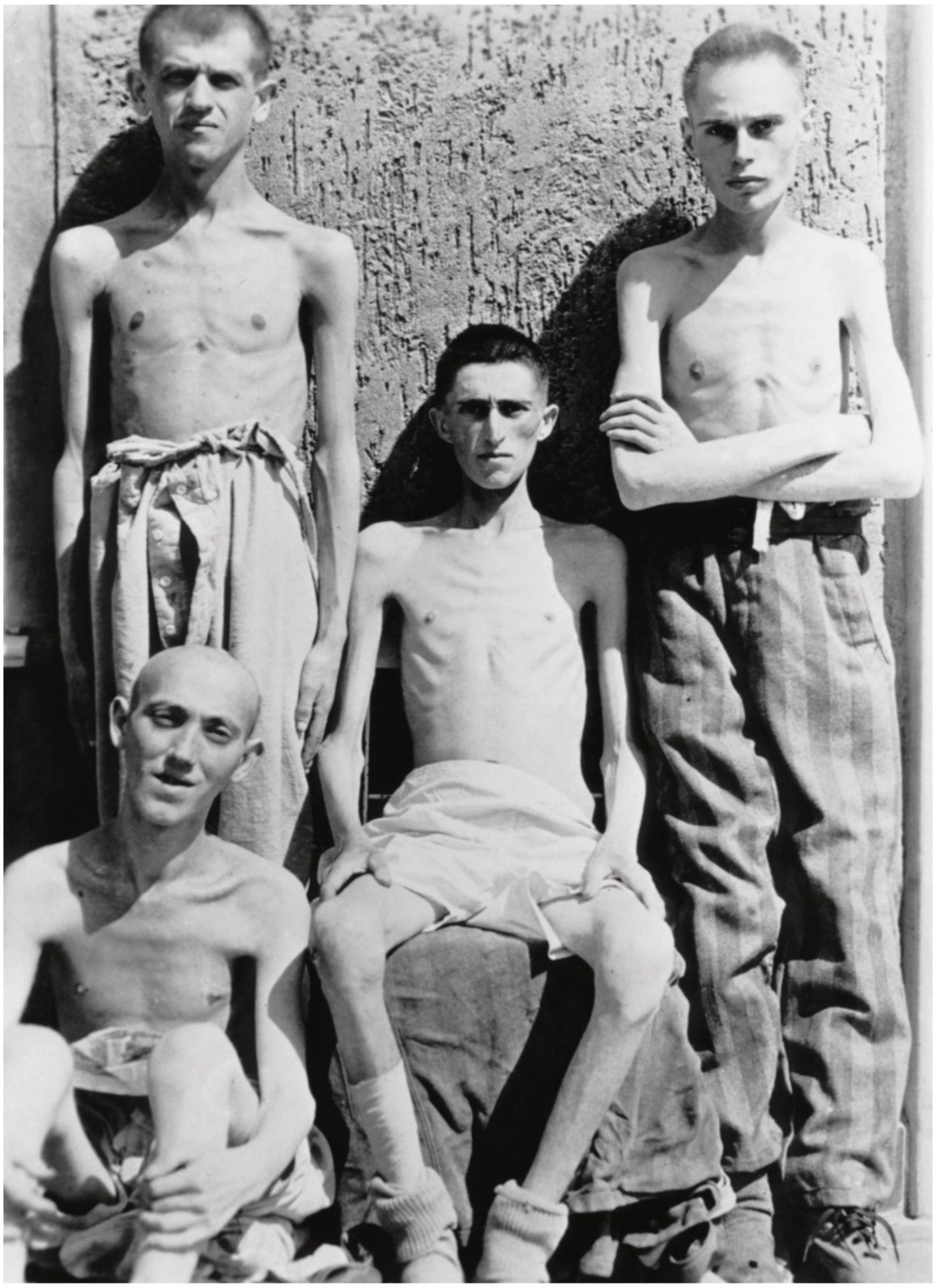
⟶ comptait pour moi. Mais ce qui m'a le plus marqué, c'est que j'y ai trouvé une définition de l'Europe qui me paraît toujours valable… L'Europe peut se définir géographiquement comme une partie du subcontinent eurasiatique. Mais selon Husserl, ce n'est pas une question de frontières. L'Europe est une figure spirituelle qui s'établit sur un socle de valeurs communes constituées par la raison critique issue de la Grèce. On peut corriger le propos, multiplier les origines (voie romaine, chrétienté…): ce qui compte, c'est l'idée d'une figure spirituelle supranationale. Voilà un philosophe juif proscrit de l'université allemande qui voit dans l'Europe l'occasion de créer une supranationalité où les pays européens échangeraient des choses qui ne transiteraient pas seulement par le commerce ou par la guerre. Rendez-vous compte du contexte! Nous sommes en 1935. Hitler est au pouvoir depuis deux ans, Staline a éliminé tous les adversaires qui lui barraient l'accès au pouvoir absolu. L'Europe va à toute vitesse vers l'apogée des deux totalitarismes. Et cette voix d'homme seul, cette voix allemande et juive raconte que le grand problème de l'Europe, c'est sa lassitude: si elle ne veut pas sombrer dans les délires de la « *barbarie* » – Husserl est prudent, il est censé rentrer en Allemagne après cette conférence –, elle doit se penser à travers la supranationalité.

Cette conférence a-t-elle eu un écho ?

J. S. — Bien sûr. Elle n'a pas seulement œuvré dans ma mémoire, mais d'abord dans la réalité du siècle. À Vienne, un jeune philosophe tchèque – qui allait élaborer une œuvre capitale – assistait à la conférence. De retour à Prague, Jan Patočka organise fin 1935 la même conférence pour Husserl. Il n'a jamais pu enseigner à l'université, toute sa pensée est le fruit de séminaires clandestins: après avoir été interdit d'enseignement par les autorités hitlériennes, il le sera par les autorités communistes. Mais cela ne l'empêchera pas de devenir le porte-parole de la Charte 77 au côté de Václav Havel. Reprenant à son compte l'appel de Husserl, Patočka mourra en 1977 des suites d'un interrogatoire trop musclé par la police politique. Le jour de son enterrement, la police fermera tous les fleuristes de Prague pour qu'on ne puisse pas déposer de fleurs sur sa tombe! Voilà une métaphore de l'Europe: de Husserl à Patočka, de 1935 à 1977, face aux ténèbres, une même idée de l'héroïsme de la raison chemine…

Lorsque vous vous engagez dans la Résistance, vous emportez les *Recherches philosophiques sur l'essence de la liberté humaine*, de Schelling, et un texte de Kant. Comme si héroïsme et pensée étaient liés…

J. S. — Je n'ai pas l'impression d'avoir fait preuve d'héroïsme, là. Il faut se remettre dans la situation de l'époque. J'étais étudiant de philosophie, j'avais cessé mes études pour participer à la résistance armée, mais cela n'avait pas mis fin à ma passion, au contraire. J'ai quitté Paris pour l'Yonne, où j'ai rejoint le réseau « Jean-Marie Action », chargé de recevoir les parachutages d'armes et de les redistribuer parmi les groupes de Résistance. Même si cela n'avait pas de lien organique avec notre réseau, c'était l'époque où Jean Moulin se battait pour créer le Conseil national de la Résistance. Emporter ses livres avec soi quand on est un étudiant qui entre au maquis était naturel. J'avais aussi pris des romans: *L'Espoir*, de Malraux, ou *Le Sang noir*, de Louis Guilloux, le plus grand roman français du XX^e^ siècle selon moi. Alors pourquoi Schelling? Vous avez raison. Pourquoi un jeune marxiste qui devient activiste du Parti communiste s'éprend-il de Schelling, l'une des figures centrales de l'idéalisme allemand? Mais *La Liberté humaine* venait d'être traduit en français par Politzer, un philosophe communiste fusillé par les Allemands… Et j'avais eu la chance d'avoir un professeur de philosophie à Henri-IV, M. Bertrand, qui était tout à fait nul quand il exposait ses idées propres, mais qui avait un génie de la pédagogie. Il donnait envie de lire les grands textes, comme ceux de Kant et de Schelling. Cela n'avait donc rien d'exceptionnel de les embarquer avec moi, c'était presque une forme de routine. On prend le pli de lire de la philosophie et on ne voit pas pourquoi on arrêterait dans la Résistance.



© akg-images

Des prisonniers de Buchenwald le 11 avril 1945, jour de la libération du camp.

Vous décrivez la déportation comme une expérience morale où l'on se rapproche de ce que Malraux nommait *« la région cruciale de l'âme où le mal absolu s'oppose à la fraternité »*. Lors de votre arrivée à Buchenwald, il semble que vous ayez été ainsi sauvé par un homme que vous ne connaissiez pas…

J. S. — Cet événement est décisif. J'en ai d'ailleurs fait deux récits très différents, vous allez comprendre pourquoi. À l'arrivée au camp, on se retrouvait tout nu après la désinfection, la douche, le rasage, devant une longue table où des déportés nous lançaient des pièces de vêtements et des sandales au jugé, d'après notre taille et notre carrure. Une fois « habillés », d'autres inscrivaient nos noms, dates de naissance et professions. Je me retrouve devant l'un d'eux, un communiste allemand. À la question sur ma profession, je lui réponds en allemand: « *Student!* » Il me regarde et essaie de me faire comprendre que les étudiants et les professions intellectuelles vont dans les pires commandos, où l'on meurt très vite. Pour avoir une chance de survivre, il faut être ouvrier qualifié, car cela permet d'être pris dans le système productif des camps. « *Non, ici ce n'est pas une profession* », dit-il. Je fais alors un jeu de mots arrogant d'hypokhâgneux d'Henri-IV: « *Pas une profession, une vocation.* » En allemand, les termes sont très proches: « *Kein Beruf, eine Berufung* ». Il insiste: « *Non, ici, il faut être ajusteur, fraiseur, mécanicien, même coiffeur, mais pas étudiant.* » Je ne comprends pas: « *Non, mais je suis étudiant, et même étudiant de philosophie!* » Las, il me renvoie d'un geste de la main. Quarante-sept ans plus tard, en 1992, je suis de retour pour la première fois à Buchenwald. Je n'avais jamais voulu y retourner parce que je savais que le camp avait fermé comme camp nazi en juin 1945, mais rouvert deux mois plus tard →

« Ce qui permet de résister au camp, c'est l'appartenance à une foi, religieuse ou politique. La transcendance! Quand on sait pourquoi on est là et quand on sait à quoi on aspire, on tient mieux. Les chrétiens et les communistes sont ceux qui ont le mieux tenu. »

⟶ comme camp spécial de la police soviétique de la zone d'occupation russe en Allemagne… En 1992, comme je n'arrivais pas à finir mon récit, *L'Écriture ou la Vie,* je décide de retourner à Buchenwald avec mes petits-enfants de 20 ans – c'est plus facile avec eux qu'avec les fils car ils ont le regard libre, précis, insolent. À notre arrivée, je leur raconte l'histoire, mais le fonctionnaire de ce lieu de mémoire qui nous accompagnait intervient: *« Non, cet homme n'a pas écrit* "Student"! *J'ai lu vos livres. Je savais que vous veniez aujourd'hui, je suis allé chercher votre fiche dans les archives. Vous savez que nous sommes très ordonnés, nous, en Allemagne…* » Il nous la montre et nous sommes tous sidérés: l'homme n'a pas écrit « *Student* ». Porté par l'association de mots, il a écrit « *Stukator* ». C'est un métier absurde qu'on ne pratique plus que dans le cinéma. Un métier d'art, celui des staffeurs qui réalisent les ornements en plâtre. Le terme vient des artisans italiens qui ont participé à la construction des châteaux de la Loire… En me faisant passer pour *Stukator,* cet homme m'a sauvé la vie: il m'a évité les convois vers le camp mortifère de Dora, camp souterrain où l'on construisait les carcasses des V1 et des V2 et qui dépendait de Buchenwald. Seuls les ouvriers qualifiés étaient systématiquement exemptés des convois vers les lieux mortifères. Je n'ai jamais revu cet homme, mais quand j'ai su ce qu'il avait écrit, j'ai dû raconter la scène d'une manière différente. C'est d'ailleurs une scène sur laquelle on pourrait écrire tout un livre. Parce que, du coup, mon vécu et la réalité diffèrent. En arrivant, quand je réponds avec fierté, « *étudiant de philosophie* », c'est tout un pan de ma vie qui refait surface, comme dans ces flashs qui, en quelques secondes, vous permettent de refaire des années d'une vie. Devant cet homme à qui j'oppose fièrement « *ce n'est pas un métier, c'est une vocation* », tout me revient: mes années d'études, la lecture de Levinas, de Husserl… Or, la scène n'a plus le même sens depuis que je sais ce que cet homme a réellement fait.

Cette vocation philosophique qui a failli vous perdre dans le camp est peut-être aussi ce qui vous a sauvé, en vous préparant à affronter ce que Kant et Schelling avaient appelé le *« mal radical »*…

J. S. — Je vais vous répondre en faisant un petit détour. Je suis d'une famille catholique espagnole. Mon père était correspondant en Espagne de la revue *Esprit.* Ce groupe d'intellectuels « personnalistes », chrétiens de gauche engagés, était réuni autour d'Emmanuel Mounier et de Jacques Maritain. Maritain était d'une clairvoyance extraordinaire, il a pris courageusement parti en tant que catholique contre l'idée que le franquisme était une « croisade ». Il fut aussi l'intellectuel français qui a écrit en 1937 un livre extraordinaire contre l'antisémitisme, *Le Mystère d'Israël.* Ces intellectuels ont joué un rôle important dans ma formation. Mais je n'ai jamais pu adhérer à la théodicée absurde de Maritain selon laquelle la ligne du bien est celle qui vient et va à Dieu, et la ligne du mal celle qui vient et va à l'homme. Je trouvais cela trop facile. Maritain a écrit une très belle lettre ouverte à Jean Cocteau, à l'époque où Cocteau, selon son humour habituel, feignait d'être attiré par la foi. Maritain, qui s'était converti tardivement, écrit à Cocteau: *« Je suis un homme que Dieu a retourné comme un gant. »* Je dirais pour ma part: *« J'ai été abandonné par Dieu comme un vieux gant. »* J'avais 16 ans, c'était l'exil, et j'ai été abandonné par la main de Dieu. Je mets la rupture sur son dos: ce n'est pas moi qui ai rompu, c'est lui. Et je me suis débrouillé seul. Ce fut la première rupture. D'autres ont suivi. Le hasard a voulu que le dernier livre qui venait d'être publié chez Vrin et que j'ai pu emmener dans le maquis était la traduction de *La Religion dans les limites de la simple raison,* d'Emmanuel Kant, où il élabore la théorie du mal radical. Je suis donc passé de la théorie du mal radical à l'expérience du mal radical, dans les camps. C'est vrai que la pensée philosophique m'a aidé à prendre une certaine mesure de cela. Mais pour résister au camp, il faut surtout être jeune, en bonne santé et connaître la langue des maîtres. Comme le disait le poète Celan dans *La Fugue des morts: « La mort est un maître d'Allemagne. »* Cela permet de se débrouiller dans l'univers des camps et ensuite d'être utilisable dans un commando bureaucratique. Comme j'étais le seul

Espagnol qui connaissait l'allemand, j'ai eu cette chance. Mais je crois que la raison fondamentale – mis à part le fait d'être jeune, en bonne santé et d'avoir un travail supportable –, c'est l'appartenance à une foi, qu'elle soit religieuse ou politique. La transcendance! Quand on sait pourquoi on est là et quand on sait à quoi on aspire, on tient mieux. Les chrétiens et les communistes sont ceux qui ont le mieux tenu dans les camps. C'est ce que veut dire la phrase de Malraux sur « *la région cruciale de l'âme humaine où le mal absolu s'oppose à la fraternité* ». Cette phrase, publiée dans *Antimémoires*, revient en réalité sur un épisode, qu'il raconte dans *La Lutte avec l'ange*, son roman inachevé écrit pendant l'Occupation. Chose étrange, Malraux évoque là une attaque au gaz sur le front russe… au moment où les nazis instaurent l'extermination par le gaz du peuple juif. Coïncidence troublante… Que veut dire Malraux? Que face au mal absolu, c'est la fraternité qui permet de s'en sortir. La fraternité peut être chrétienne, communiste… Elle peut être beaucoup de choses, mais elle est fraternité avant tout.

À la différence de philosophes comme Jankélévitch, Steiner ou Levinas, qui ont pris leurs distances avec la culture allemande, vous semblez n'éprouver aucun ressentiment vis-à-vis de l'Allemagne…

J. S. — Cela tient d'abord à des raisons personnelles. J'ai appris l'allemand avant le français, que j'ai appris en arrivant en exil, à 16 ans. L'allemand, je le savais déjà. Or la langue allemande que j'aimais, poétique ou philosophique, c'était le *hochdeutsch*, le « haut allemand », que tout le monde ne parle pas dans la vie courante, où les dialectes sont très accentués. Et ce n'était certainement pas la langue des SS, qui ont une expression gutturale de commandement, mais pas de langue. Ensuite, le fait d'être réfugié espagnol m'a fait connaître beaucoup de choses. Je comprends très bien que Celan dise: « *La mort est un maître d'Allemagne.* » Mais pour moi, la mort est aussi bien le maître de l'Espagne franquiste et de la France de Vichy. C'est un maître universel. Enfin, la plupart des textes politiques, philosophiques ou poétiques lus dans mon adolescence, qui m'ont permis de prendre des distances avec le nazisme d'abord puis de participer à une résistance, c'est en allemand que je les ai lus. Marx et Heine n'écrivaient pas en français! C'est en allemand que j'ai appris les mots pour combattre la langue allemande du nazisme. Même si je respecte l'obsession de Jankélévitch qui ne voulait même plus entendre de musique allemande, je ne la comprends pas vraiment. Pourquoi faire payer à Mozart les crimes de Hitler?

Quel regard portez-vous sur la lassitude de l'Europe d'aujourd'hui? Est-ce parce que les objectifs ont été atteints: unir le continent dans la paix *[en 2010, ndlr]?* Ou y a-t-il quelque chose de plus profond qui empêche l'Europe de répondre héroïquement aux défis du présent?

J. S. — Il n'est pas impossible que cette crise soit, sinon mortelle, du moins très grave. Qu'elle instaure une période d'émiettement des valeurs de l'Europe. Il n'est pas automatique qu'on en sorte. Il y a une contradiction inhérente à la construction européenne, entre les intérêts des États-nations membres de l'Union et les intérêts de la supranationalité européenne appelée par Husserl – celle-ci peut prendre la forme d'une fédération, d'une confédération, d'une intégration, d'une collaboration… Cette contradiction s'est exaspérée au moment de la chute du mur de Berlin et de l'effondrement de l'empire soviétique, où de nombreuses nations placées sous l'orbite soviétique ont vu se réveiller leurs particularismes. C'était inévitable. La Yougoslavie a éclaté en entités nationales qui semblaient avoir été dépassées par la Confédération yougoslave construite sous l'égide de fer du parti communiste. Cette contradiction est encore exaspérée aujourd'hui par toute une frange de l'opinion européenne souverainiste, de gauche comme de droite. Les populismes, nationalistes ou souverainistes, sont plus forts. La deuxième raison, capitale, c'est que la grande génération des leaders politiques européens a disparu. Où sont les Kohl, Giscard, Mitterrand, González? Les générations au pouvoir sont souverainistes. Voyez l'Allemagne! Elle a fait un extraordinaire effort en sacrifiant pour l'Europe ce qui était pourtant le symbole de la renaissance démocratique: sa monnaie. Mais les Allemands ne veulent plus de sacrifices. Parce qu'il n'y a plus de leaders qui font le pont entre l'idéal démocratique et l'idéal européen. En France, l'énergie du président de la République sur le théâtre européen n'est pas destinée à construire l'Europe, mais à faire en sorte que celle-ci ressemble à la France. C'est l'exportation de l'idée française en Europe! À l'époque où j'étais ministre de la Culture de Felipe González, il avait employé une formule au retour d'une réunion du Conseil européen: « *Pour nous* [l'Espagne], *c'est moyen; pour l'Europe, c'est formidable!* » Il était capable de distinguer ce qui était l'intérêt immédiat de son pays et l'intérêt à long terme de l'Europe. Qui va proposer une idée pour remplacer de façon positive la solidarité « négative » qui a permis d'élever l'Europe contre le passé du fascisme et contre le présent du totalitarisme communiste? Nous avons effacé les menaces totalitaires. Mais on ne va pas rappeler éternellement aux jeunes générations cet acte de gloire. Or personne ne se montre capable aujourd'hui de donner de l'âme à l'Europe qui se réduit à une vieille machine rouillée. Cela ne manquerait pourtant pas d'ambition de faire de ces vingt-sept nations une unité organique qui ait une vue commune sur l'avenir du monde… et qui propage une éthique de la résistance au monde tel qu'il va. L'échec sanglant de l'idée de révolution portée par le communisme ne veut pas dire que le monde où nous vivons est tel qu'il doit être.

« *La plus grave crise des droits des femmes au monde est en train de se banaliser* », lançait Susan Ferguson, la représentante d'ONU Femmes pour l'Afghanistan, en 2025. Face à l'étau qui se resserre depuis le retour au pouvoir des talibans, des Afghanes continuent d'agir: montant une petite entreprise, aidant d'autres femmes à obtenir un soutien, témoignant dans des forums internationaux ou suivant des cours clandestins. Ici, des jeunes filles, exclues de l'enseignement secondaire et supérieur, prennent le risque d'étudier dans une école clandestine soutenue par un réseau associatif opérant depuis la France.

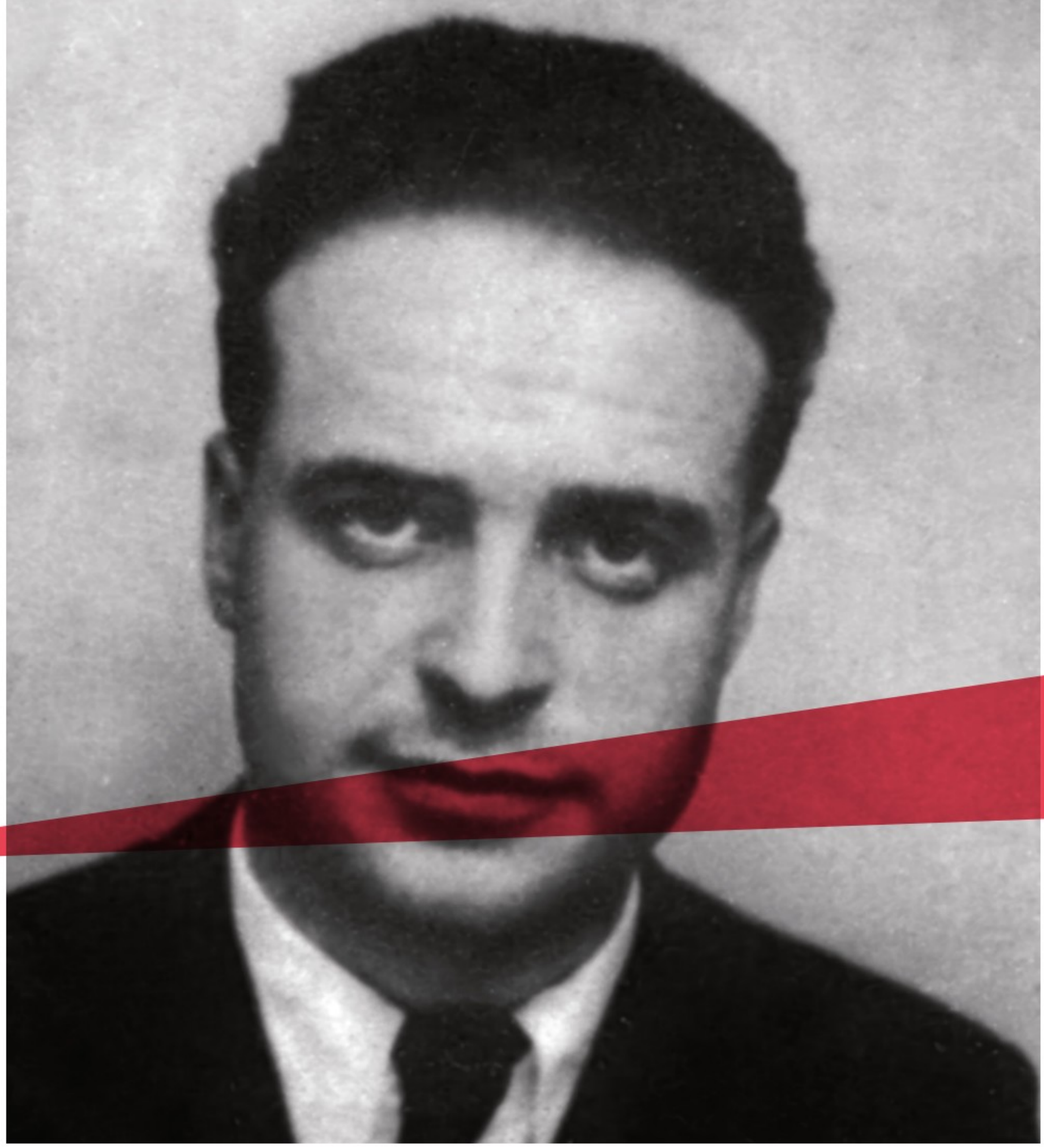


© Sandra Calligaro/Collectif item/Saif images

Les philosophes résistants n'ont pas tous théorisé leur action politique. Jean Cavaillès et Georges Canguilhem, par exemple, étaient des penseurs des sciences. À l'inverse, Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre, malgré leurs grands discours sur l'engagement, se sont vu reprocher leur attitude timorée sous l'Occupation. L'action morale découle-t-elle d'une pensée ou relève-t-elle de l'instinct ? Sont-ce des idées qui me rendent courageux… ou mon caractère ?

FAUT-IL AVOIR UNE PENSÉE POLITIQUE POUR RÉSISTER ?

Faut-il avoir une pensée politique pour résister?



© Bridgeman

Il est *le* philosophe résistant, s'il fallait n'en nommer qu'un. « *L'agrégé du sabotage* », comme on le surnommait, a non seulement exprimé son désaccord par des tracts ou des journaux clandestins, mais aussi pris les armes. Fondateur et chef du réseau Cohors, il a participé à de nombreuses actions de sabotage avant d'être arrêté et fusillé par l'ennemi. Il n'a pourtant jamais théorisé son engagement. Comment ce sage théoricien des mathématiques a-t-il pu devenir un combattant?

Par Anne-Sophie Moreau

BIOPIC

JEAN CAVAILLÈS

L'AGRÉGÉ DU SABOTAGE

JEAN CAVAILLÈS

« [redacted] *l faut toujours tirer l'épée.* » Ainsi Jean Cavaillès conclut-il une conférence consacrée à Descartes, qu'il donne pour d'autres prisonniers dans le camp où il est enfermé, à Saint-Paul-d'Eyjeaux, près de Limoges, en 1942. Un mois plus tard, il s'évade pour reprendre la direction de Cohors, le réseau de résistance armée qu'il a créé pour combattre l'occupant allemand. Comment ce professeur modèle, dont le goût pour l'étude l'avait porté à étudier la plus abstraite des disciplines – la pensée des mathématiques –, était-il devenu ce résistant hors-la-loi, prêt à tout pour retourner au combat? « *Il y a dans la ténacité de Cavaillès quelque chose de terrifiant* », écrit des années plus tard le philosophe Georges Canguilhem, ancien camarade de l'École normale supérieure lui aussi entré en Résistance (*lire p. 62*), dans l'un des hommages réunis dans le volume *Vie et mort de Jean Cavaillès* (Allia, 1996, posthume). « *C'est une figure unique. Un philosophe mathématicien bourré d'explosifs, un lucide téméraire, un résolu sans optimisme. Si ce n'est pas là un héros, qu'est-ce qu'un héros?* »

L'ombre du maquis

Jean Cavaillès naît le 15 mai 1903 à Saint-Maixent (Deux-Sèvres), dans une famille de protestants. Son père, officier, est dreyfusard. Descendant de huguenots, il transmet à son fils la mémoire camisarde – une maison de famille abritait une cache pour les « *pasteurs du désert* », dans laquelle ses ancêtres auraient dissimulé le curé du village pendant la Révolution. Sa mère, musicienne, est douce et aimante. Le jeune Cavaillès est élevé dans la foi et le patriotisme républicain. Pendant la Première Guerre mondiale, il tient un journal du conflit. Dans l'ouvrage qu'elle lui consacre (*Jean Cavaillès. Un philosophe dans la guerre (1903-1944)*, sorti en 1950), sa sœur Gabrielle Ferrières témoigne d'une enfance paisible, assombrie par la maladie du père et le deuil d'un jeune frère, mort à 4 ans de fièvre typhoïde.

Après ses baccalauréats de mathématiques et de philosophie, Cavaillès entre en classe préparatoire au lycée Louis-le-Grand, à Paris, qu'il finit par quitter pour préparer seul le concours de l'ENS – où il entre premier. Il sera rejoint l'année suivante par Raymond Aron, Jean-Paul Sartre, Paul Nizan… Son camarade Georges Canguilhem évoque « *un garçon pensif mais gai, solitaire mais cordial, au front tourmenté et au regard limpide* ». « *Certes il montrait à l'égard de tous et de chacun une gentillesse souriante.* […] *Mais nous sentions que l'être vrai de cet homme, que sa supériorité isolait, était bien au-delà de ses activités banales* », raconte Raymond Aron.

Du pacifiste chrétien au résistant spinoziste

Cavaillès est alors pacifiste, comme la plupart des étudiants. Le cacique milite avec les socialistes →



Jean Cavaillès en six dates

15 mai 1903
Naissance à Saint-Maixent.

1923
Reçu premier à l'École normale supérieure.

Juillet 1941
Premier numéro du journal *Libération-Sud*.

1942
Fondation de Cohors, réseau d'action militaire.

28 août 1943
Arrestation à Paris.

5 avril 1944
Exécution à Arras.

⟶ chrétiens, anime un groupe de prière, lit des théologiens. L'écrivain Jacques Perret rapporte la fascination qu'exerce sur eux la figure de saint Jean de la Croix, « *les perspectives d'effacement total qu'il nous proposait, afin qu'il n'y eût plus que Dieu, le seul qui mérite d'être* ». Cavaillès délaisse la foi chrétienne vers 1935 – une année charnière, d'après sa sœur. Il vit alors une tragique rupture amoureuse avec une jeune Anglaise, qui sombrera dans la folie. Il se convertit enfin au rationalisme spinoziste de Léon Brunschvicg, auprès duquel il prépare deux thèses, l'une sur la théorie des ensembles, l'autre sur les fondements des mathématiques. « *Je me suiciderai après ma thèse* », aurait-il déclaré au philosophe Henri Mougin. Il se plaint de ce travail laborieux auprès de sa sœur et confidente, à qui il rappelle avec malice – et de façon étrangement prémonitoire – que « *plusieurs parmi ceux qui se sont occupés de logique sont morts jeunes et de mort violente* ».

> *« Il était le seul parmi nous, jeunes professeurs, à avoir lu* Mein Kampf. [...] *Il essayait de nous expliquer les dangers prochains que* [l'Allemagne] *pouvait faire courir à la paix du monde. »*
>
> Lucie Aubrac

En 1938, Cavaillès est nommé professeur au lycée d'Amiens. C'est là qu'il fait la connaissance de Lucie Bernard – sous le nom d'Aubrac, elle deviendra sa camarade de résistance. « *Il était le seul parmi nous, jeunes professeurs, à avoir lu* Mein Kampf. [...] *Patient, il essayait de nous expliquer les dangers prochains que* [l'Allemagne] *pouvait faire courir à la paix du monde* », racontera-t-elle lors du colloque qui lui sera consacré en 1984 à Amiens (*Jean Cavaillès, philosophe, résistant*). Le jeune philosophe s'était déjà rendu plusieurs fois en Allemagne. Dès 1921, il part en Rhénanie, alors occupée, et séjourne chez les Lippmann, une famille juive. Il découvre l'esprit revanchard de l'Allemagne ainsi que son racisme, notamment envers les soldats noirs. En 1929, il accompagne Brunschvicg à Davos, où il assiste au débat historique entre Ernst Cassirer et Martin Heidegger (*lire encadré page suivante*). En 1931, il obtient un poste à l'université de Tübingen, où il observe la montée du nazisme. Il va jusqu'à écouter Hitler dans une brasserie de Munich. Rien ne l'indigne tant que l'enthousiasme des chrétiens allemands pour le national-socialisme.

Son doctorat en poche, Cavaillès rejoint la faculté de Strasbourg, où il retrouve Lucie Aubrac. Ensemble, ils arrachent une affichette « Juifs et chiens interdits » placardée sur un restaurant de Strasbourg. Avec 120 universitaires, il signe un appel contre l'antisémitisme adressé au président Albert Lebrun. L'année 1939 est aussi celle du décès de sa mère chérie, qu'il annonce avec pudeur à ses amis, raconte Lucie Aubrac. Son père la suivra dans la mort, onze mois plus tard. Désormais orphelin, « *Jean pouvait aller vers son destin, il était libre* », écrira sa sœur.

Naissance de *Libération*

Entretemps a surgi la guerre. Cavaillès est mobilisé comme officier. Il commande une section d'infanterie coloniale à Forbach, dans l'est de la France, où il « *manifeste une visible impatience d'en découdre avec les Allemands* », d'après l'historienne Alya Aglan (*Jean Cavaillès résistant ou la pensée en actes*, Flammarion, 2002). En janvier 1940, il est nommé au ministère de la Guerre, malgré son insistance pour rejoindre le corps expéditionnaire en Norvège – il était tombé amoureux d'une jeune scandinave. Il y apprend le chiffrement, qui lui sera utile dans la Résistance. Porté disparu après ce que Marc Bloch a appelé « *l'étrange défaite* », le philosophe a en réalité été fait prisonnier par les Allemands. Il ne tarde pas à s'échapper et rejoint Clermont-Ferrand, où s'est repliée l'université de Strasbourg. Il y re-

© Bridgeman

trouve une fois de plus son amie Lucie, depuis mariée à Raymond Samuel, qu'on connaîtra sous le nom d'Aubrac. Une complicité naît immédiatement entre les deux hommes. « *Tous deux s'étaient battus jusqu'à la fin, refusant l'armistice, tous deux avaient été prisonniers, tous deux s'étaient évadés, tous deux avaient réussi à passer cette ligne de démarcation qui séparait la France en deux, et tous deux s'étaient fait démobiliser pour rentrer dans la vie civile* », raconte Lucie.

C'est attablés dans une brasserie du centre-ville qu'ils fomentent, avec le journaliste Emmanuel d'Astier de la Vigerie et Georges Zérapha, fondateur de la Ligue internationale contre le racisme et l'antisémitisme, leurs premières actions de résistance. Ces deux derniers viennent de fonder Dernière Colonne, un « *petit groupe romanesque* », dixit d'Astier, qui tracte contre le régime de Vichy. « *Un peu par jeu, un peu aussi par goût de l'aventure, mais surtout par conviction, nous avons décidé qu'il fallait lutter contre l'occupant et contre ceux qui le soutenaient* », raconte Lucie Aubrac. Rapidement, le philosophe se distingue par son pragmatisme. « *Le réalisme de Jean Cavaillès fit que très rapidement les questions furent analysées. D'abord, avec le ton ferme qu'il prenait quand il voulait affirmer une conviction profonde: vous ne direz plus jamais, dit-il, "zone libre" en parlant du sud de la ligne de démarcation, vous ne direz pas non plus "zone non occupée" car je considère que Vichy est une forme d'occupation. Vous direz "zone sud", et puisque nous sommes en zone sud, ajoutait-il, l'essentiel de notre activité doit consister à dénoncer tout de suite la collaboration du régime de Vichy.* » Le noyau se met en quête de compagnons, qu'ils recrutent « *chez les gens persécutés ou les gens menacés* », syndicalistes, parlementaires, Juifs, hommes de gauche. En février 1941, ils parviennent à tirer – grâce à Jean Rochon, du journal *La Montagne* – dix mille exemplaires d'une affiche dénonçant le journal collaborationniste *Gringoire* et à les diffuser simultanément dans plusieurs villes du sud. L'action est un échec: quatre personnes sont arrêtées. Le mouvement doit se professionnaliser.

Cavaillès insiste sur l'importance de séparer les missions: au Sud, lutter contre la propagande vichyste; au Nord, mener des actions directes contre l'occupant.

Est décidée la création d'un journal clandestin, *Libération*, dont Cavaillès participe à rédiger le premier édito. Un titre du même nom avait déjà paru dans la zone nord, rédigé et diffusé – à sept exemplaires – par le syndicaliste Christian Pineau. Cavaillès doit cependant quitter Clermont-Ferrand avant sa publication car il a été nommé professeur à la Sorbonne. Le club des quatre décide de transformer Dernière Colonne en un vrai mouvement, sur le modèle de Combat: ce sera Libération, organisé en sizaines, soit des groupes de cinq personnes dont seule l'une d'entre elles est en contact avec la cinquième d'une autre main. Cavaillès insiste sur l'importance de séparer les missions: au Sud, il s'agit de lutter contre la propagande vichyste; au Nord, de mener des actions directes contre l'occupant. La première impliquait un recrutement vaste; la seconde, un cloisonnement total. Il est acté que le philosophe représentera Libération-Sud au sein de Libération-Nord. « *À ce moment, les jeux sont faits,* raconte Lucie Aubrac. *En juin 1941, l'URSS était envahie. Au mois de décembre 1941, les États-Unis entraient dans la guerre contre l'Axe. Et c'est à ce moment-là que l'on va voir Jean Cavaillès donner toute sa mesure: cet homme, professeur dans une discipline difficile, est en même temps animateur et organisateur de la résistance. Il est bien plus. Il est aussi acteur. Car, disait-il,* "quand on commande il faut aussi servir". *Il était capable en même temps de concevoir un cours, de rédiger un article, de trouver un moyen de se procurer des renseignements, d'organiser un sabotage et de mettre au point une méthode de codage. Il avait une santé de fer. Mais ce n'était pas un ascète. Bon vivant, plein d'humour, il savait profiter d'une soirée amicale, d'un bon repas, d'une balade, de l'aventure d'un passage clandestin d'une zone à l'autre, et savait rire et se moquer aussi bien de lui-même que des autres.* »

Philosopher en prison

En septembre 1942, Cavaillès tente de rejoindre Londres avec Pineau. Celui-ci s'y est déjà rendu quelques mois plus tôt pour réclamer de l'aide logistique et financière à la France libre, et a reçu pour mission de constituer un réseau de renseignement dans la zone sud, Phalanx. Cavaillès est pressenti pour organiser l'équivalent en zone nord. Il a désormais les fonds nécessaires pour poser les bases de Cohors, réseau d'action militaire ayant pour but de fournir aide et informations aux alliés. L'expédition londonienne échoue cependant: après avoir tenté d'embarquer dans une barque pour rejoindre l'Angleterre, Cavaillès et Pineau sont arrêtés sur une plage près de Narbonne et transférés à la prison militaire de Montpellier, puis de Saint-Paul-d'Eyjaux. C'est là que le philosophe rédige ses textes les plus importants, comme son article « Transfini et continu » ou *Sur la logique et la théorie de la science,* un texte inachevé publié à titre posthume qui pose néanmoins les bases de ses réflexions les plus originales sur les mathématiques. →

L'œuvre de Cavaillès est tout sauf aisée à appréhender pour le non-spécialiste, ce qui participe à nourrir le mythe qu'il suscite (*lire l'entretien avec Hourya Benis-Sinaceur p. 56*). Théoricien des mathématiques, il cherchait à échapper à leur réduction au formalisme logique comme à une approche de leur histoire fondée sur le sujet, sur un cogito. « *Cavaillès a assigné, vingt ans à l'avance, la tâche que la philosophie est en train de se reconnaître aujourd'hui: substituer au primat de la conscience vécue ou réfléchie le primat du concept, du système ou de la structure* », écrira Canguilhem en 1967, alors que le structuralisme s'impose en France, après des années de fascination pour l'existentialisme. Pour Cavaillès, il y a une nécessité qui porte le surgissement des concepts mathématiques, indépendamment du sujet. Leur « histoire » n'en est pas une, du moins elle n'est pas contingente – quand bien même une liberté est à l'œuvre dans leur création. « *Le mathématicien historique, contingent, peut s'arrêter, être fatigué, mais l'exigence d'un problème impose le geste qui le résoudra* », déclare le philosophe lors d'une conférence.

> *« Il faut résister, combattre, affronter la mort. Ainsi l'exige la vérité, la raison. »*
>
> Jean Cavaillès

Cette liberté dans la nécessité sera interprétée comme la clé de son engagement, comme le suggère Canguilhem en écrivant qu'il a résisté « *par logique* ». « *D'ordinaire, pour un philosophe, entreprendre d'écrire*

NÉOKANTIENS VS. EXISTENTIALISTES: DEUX ATTITUDES FACE À L'HISTOIRE?

En 1929, le néokantien Ernst Cassirer et le phénoménologue Martin Heidegger s'affrontent à Davos lors d'un débat qui marquera l'histoire de la philosophie. Le premier défend la raison humaniste; le second, l'angoisse de l'homme face à la finitude. On connaît la suite: le Juif Cassirer sera exclu de l'université; Heidegger embrassera le nazisme. En bon rationaliste, Jean Cavaillès est peu convaincu par les envolées lyriques de l'auteur d'*Être et Temps* (1927), dont l'arrogance séduit pourtant ses auditeurs. Il se tiendra d'ailleurs à bonne distance de ses héritiers français, les existentialistes, auxquels sera reprochée leur position plus que floue durant l'Occupation (*lire p. 66*). Faut-il voir dans l'humanisme néokantien, incarné par Ernst Cassirer en Allemagne et par Léon Brunschvicg en France, une référence commune qui a inspiré les normaliens entrés dans la lutte contre l'occupant? « *Pour les héros de la Résistance, c'est la vie quotidienne au milieu des périls mortels qui était tout entière un acte et une lutte,* écrit Vladimir Jankélévitch dans *L'Esprit de résistance* (Albin Michel, 2015, posthume). *Eux qui ne faisaient pas de discours sur l'engagement* [...] *nous donnent* [...] *l'exemple d'une vie donnée à la patrie non en paroles mais en faits.* » Une manière de condamner Sartre et consorts, qui dissertaient sur le courage au lieu d'agir. Pendant ce temps, les élèves des néokantiens étaient sur le front – comme le philosophe des sciences Georges Canguilhem, qui a choisi son camp: « *Jean Cavaillès, c'est la logique de la Résistance vécue jusqu'à la mort. Que les philosophes de l'existence et de la personne fassent aussi bien, la prochaine fois, s'ils le peuvent.* »



© Wikimedia Commons - CC BY-SA 4.0 - Auteur : Nooneandnowhere

Section d'infanterie commandée par Jean Cavaillès (qui porte un brassard noir après le décès de sa mère), devant le porche d'une ferme lorraine, en 1939.

une morale, c'est se préparer à mourir dans son lit. Mais Cavaillès, au moment même où il faisait tout ce qu'on peut faire quand on veut mourir au combat, composait une logique. Il a ainsi donné sa morale, sans avoir à la rédiger. » « *Je suis spinoziste*, écrit le philosophe résistant à son ami Raymond Aron, en 1943. *Je crois que nous saisissons partout du nécessaire. Nécessaires les enchaînements des mathématiques, nécessaires même les étapes de la science mathématique, nécessaire aussi cette lutte que nous menons.* » C'est pourquoi il faut « *résister, combattre, affronter la mort. Ainsi l'exige la vérité, la raison* ».

La trahison

Une fois de plus, Cavaillès s'échappe de prison. Il se réfugie chez les Aubrac, après un périple de trois mois où il se nourrit de carottes fourragères – au point de contracter la caroténodermie, une maladie qui teinte sa peau en orange et le couvre d'eczéma. Il repart à Paris où il poursuit ses activités en clandestin. En son absence, le réseau a continué à fonctionner sous l'autorité du philosophe Jean Gosset. Il embarque pour Londres où il rencontre De Gaulle et le Bureau central de renseignements et d'action (BCRA), qui le charge de créer la Section action immédiate, qui commettra d'innombrables sabotages. Le philosophe se désintéresse alors des mouvements politiques de la Résistance pour prioriser l'action militaire. Il dirige, mais n'hésite pas à se mettre lui aussi en danger : « *Imaginez un de vos jeunes professeurs s'introduisant, revêtu d'un bleu de chauffe, dans la base de sous-marins que la Kriegsmarine a coulée dans le béton à Lorient* », narre Canguilhem. « *Là où se trouve le danger, là aussi doit être le chef* », écrit l'intéressé.

La chute du « *philosophe terroriste* », comme l'appelait Canguilhem, est tristement connue. Sur dénonciation d'un traître, Cavaillès et certains de ses camarades – dont sa sœur et son beau-frère – sont arrêtés. Il est torturé par la Gestapo, emprisonné à Fresnes. À l'instructeur, il déclare « *qu'il avait été un grand admirateur de l'Allemagne, combien il aimait l'Allemagne de Kant et de Beethoven – et, développant sa position philosophique, il démontra qu'il réalisait dans sa vie la pensée de ces maîtres allemands* », rapporte sa sœur. L'Abwehr tente alors de le « retourner ». Il est aperçu un jour au Lutetia par un résistant qui raconte ainsi la scène : « *À une table proche de la nôtre se trouve Jean Cavaillès. Il est attablé avec des officiers allemands. Ils essaient de le dérider, de le faire boire, de porter des toasts. Il est silencieux, blême.* [...] *Je n'ai jamais, de toute ma vie, vu quelqu'un d'aussi désespéré* ». Mais Cavaillès ne se laisse pas manipuler. Le 5 avril 1944, il est exécuté – le sort réservé aux saboteurs – à la citadelle d'Arras. Son cadavre est jeté dans une fosse commune, sous l'inscription « inconnu n° 5 ». Un hommage bien involontaire à ce penseur pour qui le courage impliquait de « *renoncer à* [soi-même] », au point de se sacrifier dans la lutte.



HOURYA BENIS SINACEUR*
Directrice de recherche émérite au CNRS, philosophe spécialiste des mathématiques et de la logique, elle a notamment publié deux ouvrages consacrés au plus iconique des philosophes résistants : *Jean Cavaillès, Philosophie mathématique* (PUF, 1994) et *Cavaillès* (Les Belles Lettres, 2013).

Jean Cavaillès, penseur des mathématiques, aurait résisté « *par nécessité* ». Qu'entend-on par là ? Son engagement dans la Résistance était-il une conclusion logique de sa théorie des mathématiques… ou pas ? Nous avons interrogé Hourya Benis Sinaceur, philosophe des mathématiques et spécialiste de son œuvre.

Propos recueillis par Anne-Sophie Moreau

© CP

HOURYA BENIS SINACEUR

« ON NE PEUT PAS DISSOCIER L'ENGAGEMENT DE CAVAILLÈS DE SA PENSÉE PHILOSOPHIQUE »

ENTRETIEN

HOURYA BENIS SINACEUR*

Vous êtes une philosophe des mathématiques. Comment en êtes-vous venue à vous intéresser à la figure de Cavaillès ?

Je suis née au Maroc et je suis venue faire mes études supérieures en France. J'ai rejoint l'Institut d'histoire et de philosophie des sciences et des techniques, alors dirigé par Georges Canguilhem, le grand ami de résistance de Cavaillès. Suzanne Bachelard, qui lui a succédé, avait suivi le cours de logique de Cavaillès à la Sorbonne. J'ai consacré mon mémoire à son testament philosophique, *Sur la Logique et la théorie de la science,* qu'il avait écrit en prison, en 1942. Je n'y comprenais alors pas grand-chose, pour être honnête. Mais ce qui ne m'a plus quittée, c'est une image de la France libre, héritière de la III[e] République, et de ses valeurs qu'il portait magnifiquement. J'avais aussi connu l'époque de la lutte pour l'indépendance marocaine : la résistance était pour moi une notion vivace.

Qu'est-ce qui vous a étonnée chez ce personnage ?

Hourya Benis Sinaceur — Ce qui frappe chez Cavaillès, c'est qu'il n'a pas résisté en vue d'être appelé aux commandes du pays après la Libération. Non : il résistait parce qu'il *fallait* résister. C'était un philosophe et un homme d'action, mais pas un homme de politique. Il y avait divers courants dans la Résistance. Jean Moulin, par exemple, que De Gaulle a choisi pour unifier les différents réseaux, n'était pas vraiment en faveur des actions de destruction, de terrorisme. Cavaillès, lui, était pour ce qu'on appelait l'action directe : le sabotage, les bombes… bref, tout ce ⟶

« C'est tout sauf le hasard qui a conduit Cavaillès à la Résistance: il s'est engagé par nécessité spinoziste! Il avait une telle vision du destin national et de sa propre responsabilité qu'il ne pouvait pas faire autrement que de s'engager. »

⟶ qui pouvait gêner l'avancée de l'ennemi. Cette approche radicale peut étonner de la part d'un philosophe: on aurait pu imaginer qu'un tel penseur se contenterait d'écrire dans une revue comme *Combat,* de mettre sa plume au service de la lutte. Lui voulait agir. Ce n'était pas un quidam qu'on chargeait de tâches insignifiantes: il dirigeait un réseau (le réseau Cohors), et avait la personnalité d'un chef.

Y avait-il un lien entre sa pensée et son engagement dans la Résistance? Entre la théorie et l'action?

H. B. S. — Tout dépend de ce qu'on entend par théorie. Si on entend par théorie une philosophie générale incluant l'éthique, la réponse est oui. On ne peut pas dissocier son engagement dans la Résistance de sa pensée philosophique, éthique en particulier. Cavaillès avait été formé par Léon Brunschvicg, grâce auquel il s'était plongé dans les œuvres de Spinoza. Il adhérait à la vision d'une nécessité gouvernant la nature et les actions des hommes. Pour lui comme pour Spinoza, le hasard n'était que la couverture de notre ignorance. Si nous croyons que nous sommes libres, c'est parce que nous ignorons les causes de nos actions. C'est donc tout sauf le hasard qui a conduit Cavaillès à la Résistance: il s'est engagé par nécessité spinoziste! Il avait une telle vision du destin national et de sa propre responsabilité qu'il ne pouvait pas faire autrement que de s'engager. Il n'y avait cependant aucun lien entre son engagement et sa philosophie des mathématiques – en tout cas il n'a jamais relié les deux, par une étonnante disjonction. Cavaillès n'a pas écrit sur la résistance: il a agi, c'est tout. C'est pourquoi il est selon moi la figure la plus intrigante des philosophes résistants. On ne connaît de ses motivations que ce qui a été raconté par d'autres, à commencer par Georges Canguilhem. Celui-ci a écrit qu'il a résisté *« par logique »*, une expression parfois mal comprise: il ne s'agissait pas d'une conséquence de la logique mathématique dont Cavaillès était familier – et qui était en plein essor à l'époque –, mais d'une conséquence de sa philosophie, de sa vision du monde, sa *Weltanschauung* si l'on peut dire.

Cavaillès dit avoir agi par nécessité. Pourtant, certains ont fait d'autres choix – celui de collaborer, par exemple. Comment penser cette notion de choix dans un monde régi par la nécessité ?

H. B. S. — Chez Spinoza, le choix n'est pas le produit d'un libre arbitre, mais une adhésion, l'acceptation de la nécessité. Certes, il est très difficile de déterminer ce qui est nécessaire à telle époque, dans tel pays. Par exemple, il y a des moments où il faut être pacifiste, d'autres non. Cavaillès lui-même a été contre la guerre, comme la plupart de ses camarades de l'ENS au moment des accords de Locarno de 1925. Mais l'événement crée l'urgence de l'engagement. Chez Spinoza, c'est simple: tout est universellement nécessaire. Chez Cavaillès, il y a le courage d'une prise de risque. On le comprend à la lecture de son article, « Du collectif au pari » écrit à la veille de la guerre. À l'époque, des mathématiciens cherchent à penser le risque en termes de probabilités et à en axiomatiser le calcul. Chez Cavaillès, prendre le risque, c'est ne pas reculer devant la mort. C'est très hégélien: dans la « Dialectique du serviteur et de l'esclave », le maître, c'est celui qui accepte de risquer sa vie. Ce risque, on peut certes le calculer, se demander quelles sont les probabilités de réussir, d'être arrêté, etc. Mais lorsqu'il y a urgence, il faut trancher, prendre une décision. Cavaillès écrit que le pari est *« un saut hors de l'expérience »*. La décision est une nécessité, mais elle n'est pas logique au sens où elle serait le résultat d'un calcul. Aujourd'hui, si on demandait à une IA s'il faut entrer en résistance, elle émettrait une recommandation en fonction d'un calcul algorithmique. Mais elle serait incapable d'effectuer ce saut!

Pour autant, Cavaillès ne se voyait pas comme un être exceptionnel, un héros…

H. B. S. — Il peut y avoir eu plusieurs motivations à entrer dans la Résistance, d'abord celle de défendre son pays, peut-être celle de se faire une place après la guerre, etc. La responsabilité a de multiples formes. Cavaillès n'était pas un homme de l'ego. Son engagement dans la Résistance n'avait rien de narcissique: il était l'éthique incarnée. Il a d'ailleurs philosophiquement combattu l'ego, qu'il soit empirique ou transcendantal – non pas seulement l'égoïsme, mais l'ego, c'est-à-dire la philosophie de la conscience, celle de Husserl en particulier. C'était un homme tendu vers une objectivité universelle.

À l'École normale supérieure, Cavaillès a suivi le cours de Léon Brunschvicg, philosophe des sciences néokantien – comme ses camarades Georges Canguilhem et Raymond Aron, qui se sont également engagés dans la Résistance. Peut-on y voir une école de pensée, une formation éthique qui aurait marqué cette génération?

H. B. S. — Je ne parlerais pas d'une école, mais il y a sans conteste une souche commune à ces auteurs, qui est l'influence de Brunschvicg. À l'époque règne à l'ENS et à l'université un rationalisme critique. Tout le monde, chacun à sa façon, est kantien! Mais Spinoza est aussi à l'honneur. Brunschvicg lui a consacré un livre primé par l'Académie des sciences morales et politiques en 1891. De Spinoza, Brunschvicg et Cavaillès retiennent conjointement le décentrement par rapport à soi et la pensée de l'universel. Brunschvicg faisait un alliage entre Kant et Spinoza, Cavaillès gardera la référence à Spinoza, mais abandonnera Kant et la philosophie de la conscience. C'est l'anti-subjectivisme de Cavaillès, sa tentative d'être totalement objectif qui le conduit à rejeter et le cogito cartésien et le sujet transcendantal, kantien ou husserlien. Par ailleurs, une autre référence affleure dans son œuvre: Hegel. Pour Cavaillès, on ne peut pas séparer réalité et connaissance. C'est une constante de sa pensée. Il n'est donc ni réaliste (la réalité dépend de ma connaissance), ni idéaliste (la réalité ne s'arrête pas à ce que j'en sais). À la toute fin de *Sur la logique et la théorie de la science,* il propose le programme d'une « *philosophie du concept* ». Personne en France n'avait pris cette initiative avant lui. L'inspiration est manifestement hégélienne. Le concept – *Begriff* en allemand – n'est pas une simple opération de la pensée subjective, il « comprend » la réalité, il est la réalité même *dans sa vérité*. Il intègre l'être et l'essence comme *moments* de lui-même. Et le réel n'est pas caché derrière son apparaître: il s'y montre. Aussi la pensée n'est-elle pas une intuition ou un formatage du réel, mais un processus, le mouvement même de l'être-en-devenir.

Est-ce le rationalisme qui lui a appris à s'opposer à l'existentialisme d'un Sartre, une philosophie qui, parce qu'elle était centrée sur le sujet, aurait échoué à mesurer la gravité de la situation historique?

H. B. S. — On ne peut pas taxer Sartre d'irrationalisme. Mais il est certain qu'un Cavaillès, un Aron ou un Canguilhem n'étaient pas existentialistes au sens où ils ne donnaient pas la priorité au sujet sur l'objet et n'auraient sans doute pas accordé leur assentiment à la devise de Sartre selon laquelle « *l'existence précède l'essence* ». Cavaillès a exprimé son désaveu du vertige de l'angoisse chez Kierkegaard ou de l'indifférence à la science d'un Gabriel Marcel. Dans *Sur la logique et la théorie de la science,* il donne clairement la priorité à l'objet, porteur d'un « *moment de la conscience* ». Multiple, la conscience n'est pas le principe d'unification du divers sensible en objet pensé (contre Kant). Et elle est elle-même en mouvement, en devenir, comme toute forme de réalité.

Que nous enseigne la figure de Cavaillès sur l'engagement aujourd'hui?

H. B. S. — Cavaillès, c'est un exemple. Il ne dissertait pas sur ceci ou cela, il le montrait. Lorsqu'on lit les témoignages de ses contemporains, on réalise à quel point ce personnage rayonnait. Il avait le verbe rare, mais il avait une aura. Son physique même impressionnait. Son regard laissait une marque indélébile sur ceux qui le rencontraient – un regard perçant, lucide. On sentait qu'il « comprenait », voyait venir les choses. Rien d'étonnant à ce qu'il soit devenu une icône.

« C'est l'anti-subjectivisme de Cavaillès, sa tentative d'être totalement objectif qui le conduit à rejeter et le cogito cartésien et le sujet transcendantal, kantien ou husserlien. »

L'Armée des ombres, de Jean-Pierre Melville, suit au plus près un groupe de résistants sous l'Occupation, parmi lesquels un personnage inspiré du philosophe Jean Cavaillès. Une œuvre magistrale qui interroge cet engagement fondé sur une humanité partagée.



L'ARMÉE DES OMBRES

HUMANITÉ CLANDESTINE

Par ***Ariane Nicolas***

LE VISAGE DE LA RÉSISTANCE

Ils sont habillés en civil et agissent le plus souvent en plein jour. Pourtant, les protagonistes du film de Jean-Pierre Melville, *L'Armée des ombres*, sorti en 1969, constituent bien une « *armée des ombres* », un groupe de résistants armés qui lutte en secret contre l'occupant nazi. À sa tête, Philippe Gerbier (Lino Ventura), ingénieur au verbe rare et ironique chargé de coordonner des cellules clandestines en France. Apparaissent et disparaissent au fil des opérations, tels des spectres, les hommes de sa garde rapprochée, dont certains au passé mystérieux (Jean-Pierre Cassel, Paul Crauchet…), un philosophe (Paul Meurisse) ainsi qu'une femme, Mathilde (Simone Signoret). Évasion d'un camp, mise à mort d'un traître, voyage en sous-marin, parachutage nocturne, course sous la mitraille allemande… L'intellectuel Philippe Gerbier passe 2h15 à repousser les limites de ce dont il se croyait capable.

Deux ans après *Le Samouraï*, Melville livre un nouveau chef-d'œuvre calme, tragique, impressionnant… et qui met l'accent sur le visage de ses personnages. Lorsque Philippe Gerbier se retrouve emprisonné, la caméra s'attarde sur l'ovale de ses compagnons d'infortune, voués à la mort. Quel que soit leur âge ou leur milieu social, tous étaient liés par la même humanité combattante. Dans *Éthique et Infini* (Fayard, 1982), le philosophe Emmanuel Levinas fait du visage le lieu de l'éthique par excellence. « *Il y a d'abord la droiture même du visage, son expression droite, sans défense. […] La relation au visage est d'emblée éthique. Le visage est ce qu'on ne peut tuer, ou du moins dont le sens consiste à dire:* "Tu ne tueras point." » Mais pour défendre ces visages jetés dans l'ombre par la Gestapo, Philippe Gerbier est parfois contraint d'enfreindre ce commandement éthique. Telle est la cruauté de la guerre: il faut parfois effacer certains visages pour en sauver d'autres. —

© Films Corona / Fono Roma



Lino Ventura dans le rôle de Philippe Gerbier, coordinateur des cellules clandestines de la résistance française.

KESSEL ET LA « *FRANCE VIVANTE* »

Le film *L'Armée des ombres* est adapté du roman éponyme de Joseph Kessel, publié fin 1943 chez Charlot. Docteur en médecine, aviateur, journaliste et aventurier, Joseph Kessel devient membre des Forces françaises libres dès 1940. S'inspirant de faits réels qu'il réagence pour la fiction, il explique dans la préface vouloir dépeindre « *l'esprit du grand mystère merveilleux qu'est la résistance française* ». « *La France vivante, saignante, est toute dans les profondeurs,* dit-il. *C'est vers l'ombre qu'elle tourne son visage inconnu et vrai.* » Une approche gaullienne qui vise à faire de la Résistance, à défaut d'une réalité historique massivement partagée – les résistants étant minoritaires –, une ontologie propre à notre pays, comme si « la vérité de l'être » de la France était d'avoir résisté. Kessel est élu à l'Académie française en 1962. —

« La désobéissance civique, la rébellion individuelle ou organisée sont devenues devoirs envers la patrie. Le héros national, c'est le clandestin, c'est l'homme dans l'illégalité. »

Joseph Kessel, *L'Armée des ombres* (1943)

POURQUOI EUX ?

La beauté du film vient en partie du fait que ces résistants ne sont jamais « héroïsés ». Discrets par nécessité, ils se révèlent humbles, austères, presque lugubres. Pourquoi se sont-ils engagés, eux et pas d'autres? Nous ne le saurons pas. Mais Philippe Gerbier résume, à travers le portrait élogieux qu'il fait de Mathilde, les qualités requises pour ce rôle: « *Volonté, méthode et patience.* » Surtout, Mathilde est « *faite pour commander autant que pour servir* ». L'un ne va pas sans l'autre, dans l'armée. Même le « *grand patron* » du groupe, Luc Jardin, personnage inspiré du philosophe Jean Cavaillès (*lire pp. 50-57*), est au bord des larmes lorsque le général de Gaulle le décore d'une médaille. Plus que le « pourquoi », c'est le « comment » qui intéresse Melville. La morale entre peut-être moins en jeu que la compétence, car il est toujours question, lors des missions, d'effectuer « *quelque chose de difficile* ». —

Faut-il avoir une pensée politique pour résister?

Il a révolutionné notre vision de la médecine. Et s'il y avait un lien entre la théorie de la vie comme « *résistance* » et l'engagement du philosophe Georges Canguilhem dans la lutte armée ? Explications par Frédéric Worms, spécialiste des penseurs du vivant.



© ADOC photo

GEORGES CANGUILHEM

LA RÉSISTANCE DU VIVANT

ESSAI

PAR FRÉDÉRIC WORMS

Faut-il avoir une pensée politique pour résister?

Il y a eu un premier tournant dans la vie de Georges Canguilhem, comme il le raconte dans un important entretien où il livre ainsi la clé de toute sa pensée: « *Ce qui a été déterminant, c'est le fait qu'en 1940, j'ai demandé à être mis en congé pour convenance personnelle, afin de ne pas avoir à enseigner ce qui semblait se préparer, c'est-à-dire la morale du maréchal Pétain.* » Ainsi, déjà, comme enseignant de philosophie, et avant d'aller plus loin encore, Georges Canguilhem entre-t-il en résistance. C'est le début de son action, au côté de son ami Jean Cavaillès « *qui venait de fonder avec d'Astier de la Vigerie le mouvement de résistance "Libération"* ». Il faudra bien sûr y revenir.

Mais dans le même passage, et toujours sous le signe de Cavaillès, Georges Canguilhem évoque aussi un autre tournant, au même moment: celui de sa recherche en philosophie, en lien avec les études de médecine qu'il avait commencées dès avant la guerre, parce qu'il voulait « *ajouter à* [...] *ses connaissances d'ordre livresque en philosophie, quelques connaissances d'expérience* ». Or, lorsque Cavaillès, en 1940 toujours, lui propose un poste pour le remplacer dans la chaire de l'université de Strasbourg repliée à Clermont-Ferrand, Georges Canguilhem va faire la rencontre qui va déterminer la suite de son œuvre: « *C'est à Clermont-Ferrand que j'ai trouvé, dans les professeurs de la faculté de médecine de Strasbourg, une représentation, une pratique de la biologie et de la médecine qui m'a réellement transformé.* »

Une philosophie critique

C'est là le deuxième tournant capital de 1940, qui conduira Canguilhem à sa thèse de médecine de 1943, désormais connue comme le chef-d'œuvre de philosophie qu'elle est aussi sous le titre *Le Normal et le Pathologique* (PUF, 1966).

Il y a certes une distinction à faire entre la résistance et la philosophie, entre ces deux dimensions, entre ces deux ordres différents de la grandeur de Georges Canguilhem, si l'on osait le dire ainsi. Mais il y a aussi un lien entre eux, entre ces deux tournants dans sa pensée et dans son action, et il faut tenter de le préciser tout de suite. Ce lien ne repose pas seulement sur le passage de la théorie « *livresque* » à l'action et à la pratique, notamment médicale, que Canguilhem n'a justement exercée qu'une fois, dans la Résistance, au maquis. Car c'est aussi l'inverse: il y a aussi un lien, non moins profond, de l'action et ⟶



Georges Canguilhem en six dates

4 juin 1904
Naissance.

1941
Remplace Jean Cavaillès à l'université de Starsbourg (repliée à Clermont-Ferrand), et reprend ses fonctions au sein du journal de résistance *Libération*.

1943
Assure l'intérim à la direction locale de Libération-Sud.

Juin 1944
Participe à la bataille du mont Mouchet.

1967
Discours « Vie et mort de Jean Cavaillès ».

11 septembre 1995
Mort.

⟶ de la pratique avec la philosophie, ou plutôt avec une philosophie critique, et c'est là un point essentiel. Car Georges Canguilhem n'a jamais séparé la médecine et la biologie elles-mêmes d'une critique, qui se trouve bien sûr aussi au principe des refus politiques – ayant eux-mêmes une dimension philosophique – motivant l'entrée dans la Résistance. On pourrait s'y tromper, c'est pourquoi il faut commencer par ce second aspect, avant de revenir au premier.

En effet, du côté de la Résistance, Georges Canguilhem a fameusement critiqué, dans des passages décisifs de ses discours d'hommage à Jean Cavaillès – rassemblés désormais dans *Vie et mort de Jean Cavaillès* (Allia, 1996) –, les philosophies cherchant à fonder l'engagement sur un choix libre qui pouvait expliquer aussi leur non-engagement. Cela fait partie des passages inoubliables de ces discours (comme de ceux de Vladimir Jankélévitch). Mais on se tromperait si l'on croyait que, n'ayant pas besoin d'une philosophie de l'existence et de la liberté pure, la Résistance n'aurait pas besoin de philosophie du tout. Lorsque Canguilhem dit de Cavaillès qu'*« il a été résistant par logique »*, c'est bien une philosophie qu'il évoque (*lire p. 50*). On va donc trop loin quand on coupe cette entrée dans l'action de toute déduction philosophique et critique. Dès sa démission de l'enseignement, Canguilhem l'avait dit dans sa déclaration célèbre à son recteur: *« Je n'ai pas passé l'agrégation de philosophie pour enseigner travail, famille, patrie. »*

Lutter contre la mort

Mais alors quel est ce lien lorsque Canguilhem se tourne vers la médecine? Que découvre-t-il chez ses maîtres repliés à Clermont? Quel est ici le cœur de sa pensée? Tout se joue dans sa découverte propre en philosophie de la médecine et de la vie, mais aussi dans le lien qu'il découvre grâce à ces maîtres entre *« la médecine et la biologie »*, et qui permet à sa philosophie de la vie – ou plutôt: du vivant – d'échapper aussi à toute idéologie. Insistons sur ces trois aspects car c'est en effet capital.

D'abord, on le sait, toute la philosophie du vivant de Canguilhem est fondée sur un refus ou une résistance, confirmée par la médecine: *« La vie, pour le médecin, ce n'est pas un objet, c'est une activité polarisée* [...] *de défense et de lutte contre tout ce qui est de valeur négative »* (dans *Le Normal et le Pathologique*). La vie est refus de la maladie; elle est, comme chez Bichat, *« l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort »*. Cette résistance des vivants à leur mort et à tout ce qui menace leur vie est la source d'une *« norme »* activement opposée à la destruction. La vie elle-même est donc *« résistance »*.

Mais cela pourrait donner lieu à de multiples dérives, surtout en un temps où le vitalisme, comme Canguilhem le rappellera en 1947 dans une conférence capitale, est l'objet d'un égarement idéologique au centre du nazisme et de son *« espace vital »* ou de la lutte contre la vie des autres. Mais justement, Canguilhem dispose tout de suite de deux armes critiques pour éviter cette dérive dans l'idéologie, et il les trouve chez ses maîtres en biologie et en médecine: en médecine, bien sûr, puisque ce sont bien des vivants qu'il faut sauver contre leur mort et non pas « la vie », qui est une fiction, en tuant des vivants. Mais en biologie même, et c'est capital, avec une double tâche: montrer comment l'activité du vivant doit rester l'objet d'une science et même s'y limiter; critiquer donc ce que Canguilhem appellera *« l'idéologie dans les sciences de la vie »* qui consiste toujours à exporter les concepts médicaux et biologiques dans d'autres domaines, y compris pour motiver la guerre et la destruction!

Résister à la confusion entre les concepts de résistance

La philosophie de Georges Canguilhem est donc trois fois critique: parce qu'elle définit la vie par une

résistance (nous continuerons à dire comme Bichat: « *contre la mort* »); parce qu'elle refuse cependant d'aller au-delà de l'application de cette définition au vivant lui-même (sens restrictif du mot « critique » qui est celui de la critique chez Kant, bien sûr); enfin parce qu'elle critiquera les abus idéologiques des concepts du vivant, dans la politique notamment. C'est ce triple refus, cette triple résistance dans la pensée même qui fait de lui le plus grand maître de ce que nous appelons pour notre part, désormais, le « vitalisme critique ».

On voit bien alors, tout en maintenant la différence entre ces deux ordres – car c'est capital et Canguilhem l'a toujours fait –, le lien entre la résistance du philosophe et sa philosophie de la résistance dans le vivant et dans la philosophie de la vie: s'il faut refuser ce qui s'oppose à la mort, il faut aussi mener un travail de résistance critique dans la pensée, qui interdit de déplacer des concepts hors de leur domaine au risque d'en faire des idéologies meurtrières, comme dans la devise de Vichy.

On ne peut donc rien séparer, même s'il ne faut pas non plus tout confondre, dans la pensée et dans l'action de Canguilhem. Dans un geste critique d'une cohérence extrême, il a lui-même séparé ses usages du concept de « résistance » dans sa philosophie de la médecine et de la biologie et sa pratique de la résistance, étudiée plutôt à partir de celle des autres, et avant tout (mais pas seulement, les *Œuvres complètes* parues chez Vrin entre 2011 et 2020 le montrent avec évidence) de Jean Cavaillès. Le passage trop rapide de l'un à l'autre de ces domaines ou de ces ordres donne lieu aux pires erreurs du siècle, qui ont bloqué aussi la philosophie du vivant, comme il le dit dans l'admirable recueil d'après-guerre significativement intitulé *La Connaissance de la vie* (Vrin, 1952). Il faut résister à la confusion entre les concepts de résistance. Il y a d'un côté la vie, ou plutôt à chaque fois un *vivant* qui « *résiste à la mort* », comme le disait en 1802 Bichat, fondateur du vitalisme critique et contemporain du philosophe Maine de Biran qui définissait l'existence même par l'effort comme rencontre d'une « *résistance* ». Il y a la résistance politique, qui résiste à l'injustice et qui ne peut le faire qu'au nom de la justice, et pas au nom de la vie, même s'il s'agit d'une justice issue du refus de la violation et de la mort infligées de l'intérieur même des relations vitales entre les humains. Mais il y a aussi la résistance philosophique contre la confusion de ces deux concepts de résistance, et contre la confusion en général. C'est pourquoi entre l'action dans la Résistance, que Canguilhem a illustrée jusqu'en s'effaçant derrière ceux de ses camarades et amis qui y ont laissé leur vie, comme Cavaillès, et la médecine, qui reste pour nous comme pour lui, et plus que jamais, le modèle de la lutte contre la mort, entre les deux donc, on ne peut pas se passer de philosophie. Comment l'aurait-il pu, lui dont l'entrée dans la Résistance s'est accompagnée à la fois d'un refus et d'une découverte philosophiques d'une manière qui fait de son œuvre et de sa vie au cœur du « Moment » de la Seconde Guerre mondiale, et jusqu'à notre Moment du vivant, une inspiration première, ou plutôt définitive?



© Adoc photo x 2

Un médecin dans le maquis

Dès juillet 1940, Georges Canguilhem se rapproche de la Résistance (son pseudonyme sera Lafont): il compte parmi la centaine de sympathisants de la Dernière Colonne. Ayant rejoint Clermont-Ferrand, il assure bientôt la direction locale par intérim de Libération-Sud et collabore étroitement avec Henry Ingrand, chef régional des Mouvements unis de Résistance. Il est impliqué dans l'organisation d'un service de santé pour les maquisards et installe début 1944 une infirmerie clandestine à Maurines. Alors que le débarquement se profile, les maquisards se rassemblent au mont Mouchet. Canguilhem est présent, dans l'équipe médicale, lors de la bataille du 10 juin. L'affrontement tourne au désastre. Le philosophe organise l'évacuation des blessés. Le service de santé trouve refuge dans la commune d'Albaret-le-Comtal, où Canguilhem s'improvise chirurgien et procède à des amputations d'urgence. Il reste avec le second convoi d'évacuation – les blessés les plus fragiles – mais le groupe est repéré par les nazis. Ayant échappé au massacre, Canguilhem rejoint finalement le quartier général d'Ingrand au Mont-Dore et est dépêché en août à Vichy pour prendre le contrôle de l'administration de la ville. Il sera récompensé de la croix de guerre.

Leur vie durant, Sartre et Beauvoir ont célébré les vertus de l'engagement contre les « *salauds* » et les « *lâches* ». Mais qu'en est-il de leur comportement pendant la guerre ? Ont-ils vraiment été à la hauteur de leur philosophie ?



Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre lors d'un séjour de vacances près de Stockholm (Suède), en 1948.

© Keystone Pressedienst / Photo12 (photo colorisée)

SARTRE ET BEAUVOIR ÉTAIENT-ILS DES SALAUDS?

ENQUÊTE

CLARA DEGIOVANNI

« *Je suis au café des Trois Mousquetaires.* » En recevant ce mot écrit de la main de Sartre et déposé dans le casier de son hôtel, Beauvoir se met à courir vers le lieu de rendez-vous. Nous sommes en mars 1941 et Sartre revient enfin du Stalag où il a été maintenu captif pendant neuf mois. Beauvoir est inquiète et fébrile. « *Je pense que vous n'avez pas oublié comme je vous aime.* [...] *Je ne suis absolument plus rien qu'une attente de vous* », lui avait-elle écrit quelques semaines plus tôt. Malheureusement, les retrouvailles ne se passent pas comme prévu.

La France libre à vélo

Comme l'explique la philosophe dans *La Force de l'âge* (Gallimard, 1960), Sartre revient de prison « *bardé de principes* ». Il accuse alors la légèreté de sa compagne, et ses compromissions supposées. Selon lui, elle n'aurait pas dû recourir au marché noir. Elle n'aurait pas dû non plus signer un document certifiant qu'elle n'était « *ni franc-maçonne ni juive* » (document qu'il signera lui-même ensuite). Le philosophe annonce cérémonieusement qu'il faut « *s'unir, organiser la résistance* ». C'est peut-être ce jour-là que naît la figure que l'on connaît aujourd'hui, celle du philosophe engagé. Sartre fonde le groupe Socialisme et liberté, composé essentiellement de jeunes intellectuels: Beauvoir, alors âgée de 33 ans, mais aussi Merleau-Ponty et d'autres étudiants de la rue d'Ulm dont François Cuzin et Simone Debout. « *Aucun de nous ne se sentait qualifié pour fabriquer des bombes ou lancer des grenades* », se souvient la philosophe. Qu'à cela ne tienne, le groupe fabrique des tracts à l'aide d'une « *machine à ronéotyper* » – ancêtre de la photocopieuse souvent utilisée pendant la Résistance. L'été, Sartre et Beauvoir décident de partir illégalement sillonner la France libre à vélo afin d'établir des contacts en dehors de la zone occupée. Beauvoir se souvient de « *l'allégresse* » qu'elle ressent à « *rouler à côté de Sartre, en paix, sur ces routes des Cévennes* ». Pour le jeune couple, ces longues semaines de vacances sont une immense joie... quelque peu ternie par leurs plans de résistance qui n'aboutissent à rien. L'entreprise que Beauvoir estime être d'une « *décourageante inefficacité* » tourne court. Le couple rebrousse chemin peu de temps après et se retrouve de nouveau dans le Paris occupé, peuplé de soldats allemands. Les deux néo-résistants découvrent avec horreur que certaines de leurs connaissances, comme le →



Sartre et Beauvoir en huit dates

22 juin 1940
Armistice et mise en place du régime de Vichy.

Juin 1940 – mars 1941
Captivité de Jean-Paul Sartre à Padoux, dans les Vosges, puis dans un Stalag allemand.

Avril 1941
Fondation du groupe clandestin Socialisme et liberté, dissout la même année.

Juin 1941
Publication de Sartre dans la revue *Comœdia*.

29 mai 1942
Port de l'étoile jaune imposé aux Juifs en zone occupée.

⟶ jeune stagiaire de Beauvoir, Yves Picard, ont été déportées pour des faits de Résistance. Craignant d'être responsable de la mort de ses amis, Sartre choisit de dissoudre le groupe Socialisme et liberté.

S'engager, mais sur le terrain des idées

Échaudés par la peur et par l'échec de leur projet de résistance qui s'achève avant la fin de l'année 1941, les deux intellectuels s'attellent à faire ce qu'ils savent faire de mieux: écrire et étudier. Pendant cette période, Beauvoir lit Hegel. « *Il était tentant,* se souvient-elle, *de s'abolir au profit de l'universel, de considérer sa propre vie dans la perspective de la fin de l'Histoire,* [...] *alors, comme cela paraissait dérisoire cet infime moment du cours du monde, un individu, moi!* » Sartre commence, lui, à rédiger ce qui sera sa grande œuvre: *L'Être et le Néant*. Il reconnaîtra que l'écriture de cet ouvrage était pour lui un genre d'échappatoire, une façon de se plonger dans la pure spéculation philosophique. « L'Être et le Néant *retrace une expérience intérieure sans aucun rapport avec l'expérience extérieure – devenue, à un certain moment, historiquement catastrophique – de l'intellectuel petit-bourgeois que j'étais* », dira-t-il dans un entretien pour *Le Nouvel Observateur* en 1968.

Il serait pourtant injuste de dire que le couple s'est réfugié dans une tour d'ivoire. À défaut de s'engager parmi ceux que Sartre lui-même appelle « *l'élite que furent les vrais résistants* », il œuvre auprès d'un groupe littéraire – le Comité national des écrivains – chargé de publier des textes de résistance... et de traquer les potentiels écrivains proches des milieux collaborationnistes. Les deux philosophes s'engagent, mais sur un terrain familier: celui des idées. Sartre regrette à ce titre qu'il y ait « *une sorte de complexe d'infériorité par rapport à ceux qui* [...] *s'étaient engagés dans une lutte directe comme si, précisément, il n'était pas suffisant de résister sur le plan de la littérature, comme si "cela n'était que de la littérature"* ». À l'époque, leur but est également « *de préparer l'avenir* » sur le plan idéologique. « *Si l'Allemagne gagnait la guerre, notre tâche serait de lui faire perdre la paix* », explique Beauvoir. En cas de victoire, les deux intellectuels prévoient de proposer une « *doctrine neuve* » associant « *socialisme* » et « *liberté* ».

Des « *farceurs à la mode* »?

Le couple entouré d'amis débat, discute, échafaude des plans à Paris, au café de Flore, aux Deux Magots ou au Dôme. Certes, la vie est difficile, comme pour la plupart des Français. Beauvoir échappe de très peu à des bombardements qui fracassent les maisons voisines de son logement. Les denrées manquent, ils boivent des « *ersatz de bière ou de café* » et mangent de la viande couverte de vers et de mouches que la philosophe fait bouillir pendant des heures pour tenter de la rendre comestible. « *Nous avons vécu cahin caha, en écrivant, en faisant nos cours, en lisant et en nous voyant entre amis* », se souvient-elle lors d'un entretien radiophonique. C'est néanmoins pendant la guerre que la célébrité de Sartre se renforce, surtout à partir de la publication de *L'Être et le Néant* (Gallimard) en 1943. La même année, Beauvoir publie *L'Invitée,* son premier roman aussi chez Gallimard, puis, deux ans plus tard, *Le Sang des autres*, un roman qui relate la vie d'un couple confronté pendant l'Occupation à la question du sacrifice de leur propre vie au profit de la résistance armée – sacrifice dont il n'a pas vraiment été question pour le couple d'intellectuels.

Ce train de vie, certes bohème mais relativement confortable, ce succès insolent pendant ces heures si sombres, certains ne leur pardonneront jamais. C'est le cas de Vladimir Jankélévitch, philosophe juif privé du droit d'exercer son métier d'enseignant qui a, lui, passé la majeure partie de la guerre à résister. Tapi dans des sous-sols, il aura des mots très durs envers ces « *farceurs à la mode* » qui ont passé leur temps à « *conjuguer le verbe s'engager* » et à faire des « *conférences sur l'engagement* », à condamner vertement les « *lâches* » et les « *salauds* » qui se cachent derrière des prétextes pour justifier leurs manquements au lieu de s'engager véritablement.

La célèbre conférence transcrite dans le livre du même nom, *L'existentialisme est un humanisme,* prononcée

© Keystone Pressedienst / Photo12

1943
Publication de *L'Être et le Néant* pour Sartre et de *L'Invitée* pour Beauvoir, chez Gallimard.

25 août 1944
Libération de Paris.
Sartre écrit pour le quotidien *Combat*, alors clandestin, au côté d'Albert Camus.

28 octobre 1945
Conférence *L'existentialisme est un humanisme.*

par Sartre en 1945, est à ce titre assez représentative de cette condamnation des lâches. « *Nous sommes seuls, sans excuse* », lance le philosophe. Il y développe également l'exemple d'un étudiant qui hésite à s'engager dans la Résistance ou à aider sa mère malade. Dans ce genre de dilemme, « *vous êtes libre, choisissez, c'est-à-dire inventez. Aucune morale générale ne peut vous indiquer ce qu'il y a à faire* », répond le philosophe. En revanche, ce qui est, selon lui, impardonnable, c'est de ne pas assumer le poids de ses décisions et d'agir en se disant qu'on n'avait pas le choix – qu'on ne pouvait pas faire autrement.

Les liaisons douteuses

Le couple, s'attachant à élaborer une image plutôt flatteuse de leur participation à la Résistance, n'a pourtant jamais clairement reconnu certains faits peu glorieux. Sartre est notamment accusé d'avoir remplacé Henri Dreyfus-Le Foyer, un professeur juif en khâgne du lycée Condorcet. « *Il y a là un défi pour la recherche sartrienne qui* [...] *devrait mieux comprendre la relation entre la vie et l'œuvre quand Sartre théorise la mauvaise foi au moment même de la pratiquer, en refoulant le fait qu'il doit son loisir, pour écrire son traité de philosophie et ses textes contre Vichy, à l'exclusion antijuive* », lance la chercheuse en littérature Ingrid Galster. Et ce n'est pas tout: le philosophe a également collaboré brièvement à la revue *Cœmedia*, que certains accusent de collaborationnisme – un qualificatif démesuré, le journal ayant fait à la Libération l'objet d'une enquête qui n'a abouti à aucun procès. Beauvoir a, elle, produit une série d'émissions pour Radio Vichy... après avoir été exclue de l'Éducation nationale par le ministre de l'Éducation pro-vichyste Abel Bonnard suite à une plainte déposée par la mère de son élève Nathalie Sorokine pour détournement de mineure et invitation à la débauche.

Pour chaque affaire, il y a néanmoins des nuances à apporter: l'historien Michel Winock rappelle que Sartre n'a pas directement remplacé Dreyfus-Le Foyer mais Ferdinand Alquié, comme le montre l'arrêté de nomination retrouvé dans les archives. Sans annuler toute responsabilité, l'existence de cet intermédiaire tend à dédouaner le philosophe d'avoir activement fait carrière sur le dos d'un Juif injustement mis à la retraite. Dans un article des *Temps modernes*, la philosophe Juliette Simont revient sur ce cas précis, déplorant la « *vindicte anti-sartrienne* » notamment portée par Ingrid →

EXTRAIT

UN PRÉSENT EN POUSSIÈRE

« Par moments, mon imagination vagabondait dans l'horreur. Si le nazisme s'installait pour dix ans, pour vingt ans, et que nous ne nous y résignions pas, nous subirions le sort de Péron, d'Yvonne Picard. J'étais loin de soupçonner le vrai visage des camps; la déportation signifiait avant tout pour moi la séparation et le silence; mais comment pourrais-je les tolérer? Jusqu'alors, je m'étais dit qu'on a toujours un recours contre un malheur trop extrême: le suicide; soudain, il m'était ôté. Pendant dix ans, pendant quinze ans, je penserais à chaque instant que Sartre était peut-être mort, et je n'oserais pas me tuer, pensant que peut-être il vivait encore: je me croyais déjà prise à ce piège et ma gorge se nouait d'épouvante. Je chassais ces visions. J'essayais de me convaincre que je consentais au pire, et parfois je m'en persuadais. Je reprenais mon calme, je m'enfermais dans le présent; mais le présent, naguère, c'était un joyeux foisonnement de projets, l'avenir l'emplissait; réduit à soi, il tombait en poussière. L'espace comme le temps s'était contracté. »

Simone de Beauvoir, *La Force de l'âge* (Gallimard, 1960)



Le café Wepler de place de Clichy (Paris) transformé en foyer de soldats allemands, en 1944.

© Roger Berson / Roger-Viollet (photo colorisée)

EXTRAIT

LE MENSONGE DE LA MAUVAISE FOI

« Si nous avons défini la situation de l'homme comme un choix libre, sans excuses et sans secours, tout homme qui se réfugie derrière l'excuse de ses passions, tout homme qui invente un déterminisme est un homme de mauvaise foi. On objecterait: mais pourquoi ne se choisirait-il pas de mauvaise foi? Je réponds que je n'ai pas à le juger moralement, mais je définis sa mauvaise foi comme une erreur. Ici, on ne peut échapper à un jugement de vérité. La mauvaise foi est évidemment un mensonge, parce qu'elle dissimule la totale liberté de l'engagement. »

Jean-Paul Sartre, *L'existentialisme est un humanisme*, conférence prononcée en 1945 (Nagel, 1946)

⟶ Galster. Elle va jusqu'à estimer qu'accuser Sartre de la sorte n'est qu'une « *calomnie* », à laquelle elle souhaite « *tordre le cou* ». Concernant la contribution au journal – qui était essentiellement centré sur les questions culturelles – un peu trop complaisant avec le régime, Sartre n'a fait paraître que quelques articles. Quant à Beauvoir, son travail à Radio Vichy concernait des émissions de radio sur les origines du music-hall, un programme qu'elle qualifie elle-même « *d'incolore* » – aucun rapport avec une politique pro-allemande. Loin d'être des collaborationnistes, le couple reste avant tout un duo d'intellectuels qui vit de la culture et cherche à résister par les moyens qu'ils croient le mieux leur convenir: les concepts et les idées.

Être à la hauteur de ce qu'on proclame (ou pas)

Dans une ambiance très répressive, Sartre a également le mérite d'avoir fait jouer deux pièces considérées comme critiques à l'endroit de la morale vichyste: *Huis clos* et *Les Mouches*. Là encore, les avis divergent. Les uns rappellent que Sartre n'a pas hésité à faire acclamer ces pièces devant un public « vert-de-gris » de soldats allemands, et insistent sur la dimension très opaque des références prétendument antigermaniques. Dans *Une si douce Occupation* (Albin Michel, 1991) – ouvrage très à charge contre le couple de philosophes –, l'historien et romancier Gilbert Joseph accuse même le penseur d'avoir cherché à déguiser *Les Mouches*, son « *échec littéraire et commercial* », en « *appel à la Résistance* ». Le philosophe Levinas se montre plus clément: « *On lui reproche, faute de pire, d'avoir fait jouer une pièce sous l'Occupation. Pièce anti-allemande pendant la présence des Allemands à Paris* », affirme-t-il en 1986.

Concernant les agissements concrets de Sartre et Beauvoir, il est donc complexe de trancher. Il n'y a eu ni résistance active ni compromission absolue… En revanche, pour beaucoup, il a été difficile de pardonner au couple l'écart qu'il existe entre leur philosophie et les actions pour le moins opaques qu'ils ont accomplies pendant la guerre. Le fond de la critique, adressée particulièrement à Sartre, est d'avoir appliqué sans vergogne l'expression « fais ce que je dis, pas ce que je fais ». L'intellectuel a en effet proposé au monde une philosophie de l'engagement très exigeante, marquée par le rejet radical de toute compromission, de laquelle il n'a lui-même pas pu être à la hauteur, au moment même où cela s'imposait avec le plus de force.

Après la guerre

La Libération a entériné sa réputation, non seulement en Europe, mais également outre-Atlantique. Après-guerre, Sartre est devenu le grand philosophe de l'action, l'intellectuel engagé par excellence: celui qui est de tous les combats, notamment celui de la révolution marxiste, de l'opposition à la guerre d'Indochine, en faveur de la décolonisation algérienne et aux côtés de la jeunesse en mai 1968. Beauvoir s'est, elle, imposée comme la grande philosophe de la libération des femmes – dans les foyers, dans les usines ou ailleurs dans le monde. Pour le couple, et particulièrement pour Sartre, un intellectuel se définit par ses prises de position. « *Un homme n'est rien s'il n'est pas contestant. Un intellectuel, pour moi, c'est cela: quelqu'un qui est fidèle à un ensemble politique et social mais qui ne cesse de le contester* », affirmera le philosophe en 1968. On peut voir dans cette obsession pour l'engagement une forme de culpabilité compensatoire: comme si les deux intellectuels avaient cherché toute leur vie à rattraper leur peu d'implication dans la Résistance. On peut même aller jusqu'à assigner au couple l'une des définitions du salaud que Sartre a lui-même proposées à la fin de sa vie, dans ses entretiens avec Beauvoir: « *Les salauds sont précisément des gens qui mettent leur liberté à se faire reconnaître comme bons par d'autres, alors qu'en réalité ils sont mauvais à cause de leur activité même.* »

Mais il serait sans doute un peu facile, pour qui n'a pas vécu cette guerre, de condamner en bloc les philosophes, qui ont vu petit à petit le monde autour d'eux s'écrouler. « *Le monde horrible est dehors* », écrit Beauvoir dans son *Journal de guerre* (Gallimard, 1990, posthume), dès le début du conflit. Plus tard, dans *La Force de l'âge*, elle témoigne de son incapacité à comprendre ce temps-là: « *Ce fut une période si ambiguë que le souvenir même que j'en ai gardé s'est brouillé. J'ai bien souvent senti, une fois la paix revenue, combien il était difficile d'en parler à quelqu'un qui ne l'avait pas vécue; maintenant, à près de vingt ans de distance, j'échoue à en ressusciter, même pour moi, la vérité.* »

Elle se remémore également la violence de l'Occupation et affirme la complexité morale de la situation dans laquelle elle se trouvait alors. « *Dans cette France occupée, il suffisait de respirer pour consentir à l'oppression; le suicide même ne m'en aurait pas délivrée, il eût consacré ma défaite.* »

Plus que Sartre, la philosophe a donc dans son œuvre fait droit à l'ambiguïté de toute vie humaine – thème auquel elle consacre même un essai intitulé *Pour une morale de l'ambiguïté* (Gallimard, 1947). Nous sommes tous en proie au « *délaissement* », c'est-à-dire à l'absence de sens et à la solitude. Chacun lutte en permanence contre les assauts de sa propre lâcheté. La liberté n'est pas un donné, mais une conquête de chaque instant, que l'on gagne parfois, et que l'on perd souvent. Dans cette époque mortifère et chaotique, les philosophes ont sans doute fait comme tout le monde: ce qu'ils ont pu, avec ce qu'ils avaient. Il reste malgré tout difficile de trouver des excuses à ceux qui ont passé leur vie à dire qu'il ne fallait jamais s'en trouver.

Des bénévoles du groupe Yurba aident des habitants à déblayer les décombres de leur maison, détruite lors de l'attaque russe de l'année dernière, le 22 avril 2023, dans le village de Zahal'tsi, dans la région de Kiev, en Ukraine.

PEUT-ON RÉSISTER SEUL ?



© Roman Pilipey / Getty Images via AFP

Sans vie intérieure, pas de résistance : c'est dans l'intimité de la conscience que naît la possibilité même de la rébellion face à la dérive du pouvoir. Simone Weil incarne cette vocation individuelle, quasi mystique, qui porte au sacrifice de soi. L'engagement politique puise cependant sa force dans le collectif, dans *« l'espace public »* pensé par Hannah Arendt ou encore la *« solidarité des ébranlés »* qu'évoque le dissident tchèque Jan Patočka. Et vous, quels sont vos complices ?

C'est une extrême sensibilité à la souffrance des autres qui nourrit chez Simone Weil un profond désir d'engagement. Sa méfiance viscérale à l'égard des grands collectifs qui, selon elle, écrasent la personne humaine la condamnera cependant tout au long de sa vie à une forme de solitude compromettant souvent ses initiatives.

SIMONE WEIL

LE « FACTEUR MORAL »

BIOPIC PAR OCTAVE LARMAGNAC-MATHERON

Issue de la petite bourgeoisie parisienne, Simone Weil se lance rapidement dans l'action politique. À l'ENS, elle signe des pétitions, participe à l'organisation de collectes pour des caisses de chômage. Syndiquée, elle rejoint à l'hiver 1932-1933 le mouvement de grève au Puy-en-Velay et prend la décision de vivre avec cinq francs par jour, comme les chômeurs. Attentive aux évolutions du régime soviétique, elle intègre le Cercle communiste démocratique, très critique à l'égard des dérives totalitaires du stalinisme. Lorsque les Weil hébergent Trostki dans leur appartement parisien, la jeune Simone n'hésite pas à lui tenir tête: elle lui reproche de défendre, au nom de la révolution, la violence organisée et une discipline autoritaire. À quoi bon « *chasser une équipe d'oppresseurs et* [...] *la remplacer par une autre* » ? Proche de l'extrême gauche, Weil refuse de s'affilier à un parti – structure politique dont elle livrera une critique farouche. « *Il est difficile qu'un mouvement collectif soit réellement orienté vers la justice* », écrit-elle dans *L'Enracinement* (Gallimard, 1949, posthume). La philosophe poursuit sa route solitaire et indocile. Entre 1934 et 1935, elle travaille à l'usine pour éprouver dans sa chair la réalité de la vie des prolétaires broyée par les rythmes des machines. Elle y découvre un « *esclavage qui fait perdre tout à fait le sentiment d'avoir des droits* », et cette « *solitude qui est peut-être le caractère le plus frappant des usines* ». Après quelques mois, elle arrête, épuisée.

Mystique, pacifiste, anarchiste

L'autre grande aventure de Weil, c'est la religion. Née dans une famille juive agnostique, elle se rapproche du christianisme à partir de 1935. À Póvoa de Varzim, ville côtière portugaise, elle entend chanter des cantiques « *d'une tristesse déchirante* » et a « *soudain la certitude que le christianisme est par excellence la religion des esclaves, que des esclaves ne peuvent pas ne pas y adhérer, et* [elle] →



© Darchivio/opale.photo (photo colorisée)

Simone Weil, alors membre des Brigades internationales durant la guerre civile espagnole, à Barcelone en 1936.

EXTRAIT

« L'héroïsme est une pose de théâtre et souillé de vantardise. [...] La peur, la défaite, la mort des compagnons chéris fait plier l'âme du combattant sous la nécessité. [...] La guerre efface toute idée de but. [...] Elle efface la pensée même de mettre fin à la guerre. La possibilité d'une situation si violente est inconcevable tant qu'on n'y est pas ; la fin en est inconcevable quand on y est. »

Simone Weil, « L'Iliade ou le poème de la force »
(écrit en 1940, *La Source grecque,* Gallimard, 1953, posthume)



Simone Weil en six dates

3 février 1909
- Naissance à Paris.

1932
- Séjour en Allemagne.

1934
- Abandonne sa carrière d'enseignante pour travailler à l'usine.

1936
- Participe à la guerre d'Espagne.

1938
- Expérience mystique.

1942
- Rejoint la France libre à Londres.

⟶ *parmi les autres* ». Vient plus tard l'expérience mystique qui changea définitivement sa vie: « *Dans un moment d'intense douleur physique, alors que je m'efforçais d'aimer, j'ai senti une présence plus personnelle, plus certaine, plus réelle que celle d'un être humain, inaccessible et aux sens et à l'imagination, analogue à l'amour qui transparaît à travers le plus tendre sourire d'un être aimé.* » L'amour infini du Christ, sacrifié pour racheter l'humanité, la fascine. Pour autant, Weil ne rejoint pas l'Église. Méfiance, là encore, des grandes structures pyramidales?

C'est enfin sur la question de la guerre que Simone Weil évolue en l'espace de quelques années. Pacifiste, elle écrit cependant: « *Je n'aime pas la guerre; mais ce qui m'a toujours fait le plus horreur dans la guerre, c'est la situation de ceux qui se trouvent à l'arrière et bavardent de ce qu'ils ignorent* », écrit-elle. Il faut endurer la réalité de la violence pour pouvoir en dire quelque chose. Aussi, quand la guerre civile espagnole éclate en 1936, Simone Weil rejoint brièvement les rangs des anarchistes… sans porter les armes. Ses réflexions sur la stratégie – pratiquer la guérilla, « *ne pas constituer de fronts, ne pas assiéger de villes; harceler l'ennemi, entraver ses communications, l'attaquer toujours là où il ne s'y attend pas, le démoraliser et stimuler la résistance par une série d'actions infimes, mais victorieuses* » – ne sont guère entendues. L'expérience tourne court. Maladroite dans le maniement des armes, Weil est reléguée en cuisine. Elle finit gravement brûlée lorsqu'elle pose le pied sur une marmite et est rapatriée en France. Ce qu'elle a vu en Espagne la marque cependant profondément. « *Le malheur des autres est entré dans ma chair et dans mon âme* », dira-t-elle. La philosophe s'émeut de la barbarie, y compris chez ses compagnons d'armes. Elle s'insurge contre l'exécution d'un jeune garçon qui disait avoir été enrôlé de force comme phalangiste. À Bernanos, elle écrit: « *Je n'ai jamais vu personne même dans l'intimité exprimer de la répulsion, du dégoût ou seulement de la désapprobation à l'égard du sang inutilement versé.* » La guerre transforme les hommes. Règne de la force, sa vérité est la souffrance et la mort.

« *Y être* »: c'est ce qu'aura sans cesse cherché Simone Weil. Guidée par une compassion exceptionnelle, la philosophe veut « *entrer en contact avec la vie réelle* » et éprouver les souffrances humaines. C'est à cette lumière que s'éclaire sa trajectoire pendant la Seconde Guerre mondiale. Weil est consciente de la menace que représente l'arrivée de Hitler au pouvoir pour la paix en Europe. Elle a, dès 1932, fait un séjour en Allemagne pour documenter la montée du national-socialisme, dont elle explique le succès par la misère généralisée, l'indignité et l'humiliation. Le Führer est un homme dangereux, Weil le sait. Dans l'ombre de la crise des Sudètes de 1938, elle écrira quelques années plus tard: « *Nous tenons toujours, il est vrai, en réserve, le grand, le beau projet de pacification européenne par une négociation générale inspirée d'un esprit de justice. Certes ce projet contenait la seule voie de salut; mais je crains qu'à force de le tenir en réserve il ne soit mort.* »

Face à la guerre

Que faire face au réarmement de l'Allemagne et à ses ambitions expansionnistes? Faire barrage à Hitler, et tenter d'empêcher son hégémonie? Pour Weil, rivaliser avec l'Allemagne nous entraînerait dans le cercle vicieux de la militarisation. La France, selon elle, devrait se résigner à opérer un « *repli derrière* [ses] *frontières* » pour lancer « *un effort de culture, de civilisation, de rénovation sociale* ». Ce repli, reconnaît Weil, ne garantirait pas que l'Allemagne n'attaquerait pas la France. Mais même si l'Allemagne s'en prend à la France et triomphe, Weil considère que l'élan qui porte le nazisme finira par se tarir et que le Reich finira par se décomposer. Dès lors, écrit-elle, « *une hégémonie de l'Allemagne en Europe, si amère qu'en soit la perspective, peut en fin de compte n'être pas un malheur pour l'Europe* ».

Pour toutes ces raisons, Weil accueille favorablement les décriés accords de Munich de septembre 1938: « *La position et le prestige de la France en Europe ont considérablement diminué depuis Munich. Le gouvernement a préféré cet amoindrissement à la guerre, et il a eu mille fois raison.*

© Darchivio/opale.photo (photo colorisée)

L'amoindrissement n'en est pas moins [une réalité]: *l'abaissement de la pensée devant la puissance du fait.* » Quelque chose, dans les rapports entre guerre et paix, se trouble à partir de là pour la philosophe. « *Il nous est arrivé que la guerre nous est apparue comme un fait, bien qu'elle ne se soit pas produite. Et du même coup la paix, bien qu'elle ait subsisté, a cessé de sembler un fait.* » La suite des événements, et notamment l'invasion de la Tchécoslovaquie, va provoquer un changement chez Weil, qui renonce peu à peu à son pacifisme. Dans *L'Enracinement*, elle écrira: « *Le pacifisme n'est susceptible de faire du mal que par la confusion entre deux répugnances, la répugnance à tuer et la répugnance à mourir.* » Beaucoup de pacifistes français n'étaient pas prêts à mourir et se tourneront vers la collaboration après la défaite. Dans un autre texte composé à Londres, Weil ajoute: « *Mon erreur criminelle d'avant 1939 sur les milieux pacifistes et leur action venait de l'incapacité causée depuis tant d'années par l'écrasement de la douleur physique. Étant hors d'état de suivre leur action de près, de les fréquenter, de causer avec eux, je n'ai pas discerné leur inclination à la trahison.* »

L'inflexion vers une position plus offensive est progressive. Dans un texte de 1939, Weil alerte à nouveau sur la tragédie de la guerre moderne, entreprise de « *domination universelle* » qui ne se terminera qu'après « *épuisement complet* » du vaincu comme du vainqueur. Si la guerre est une catastrophe, la paix qui la suit le sera aussi. Il faut donc éviter cette spirale infernale. Comment? À l'alternative entre « *risquer la guerre* » et laisser libre cours à Hitler, Weil oppose une troisième option: « *L'obligation s'impose ainsi impérieusement de tenir.* [...] *Tenir ne veut pas dire ne pas reculer.* [...] *Tenir signifie tantôt rester sur place, tantôt reculer, tantôt même légèrement avancer, de manière à ne donner au partenaire ni le sentiment d'un obstacle qu'il ne pourrait renverser que par une violence désespérée, ni le sentiment d'une faiblesse à l'égard de laquelle il pourrait beaucoup se permettre.* » Un art d'équilibriste.

Vichy, Marseille, New York

L'histoire s'accélère. Le 1er septembre 1939, Hitler envahit la Pologne. Deux jours plus tard, la France et l'Angleterre déclarent la guerre à l'Allemagne nazie. Mais les affrontements ne commencent pas immédiatement sur le front ouest. Au printemps 1940, pressentant les combats dans la capitale, Weil soumet aux autorités un projet de création d'un corps d'infirmières de première ligne. Celui-ci fait l'objet d'un rapport favorable du ministère de la Guerre en mai 1940 mais ne peut être mis en place. La *Blitzkrieg* débute le 10 mai. Les troupes du Reich écrasent les armées alliées en quelques semaines. Le 13 juin, Paris tombe et est déclarée « *ville ouverte* ». Le 17 juin, Pétain annonce l'armistice avec l'Allemagne. Le lendemain, le général de Gaulle lance son appel à continuer le combat. Weil et sa famille se réfugient à Vichy pendant l'été 1940 alors que la IIIe République disparaît, laissant la place à l'État français de Pétain. « *La légitimité n'est pas un trésor qui ait été volé à la nation française* », écrit Weil. Et d'ajouter: « *Le peuple français dans son ensemble, depuis les* ⟶

EXTRAIT

L'AMOUR NATUREL DES HOMMES POUR LA LIBERTÉ

« On sait que la simple défensive, si elle se prolonge, est peu efficace et détruit le courage. [...] Une certaine forme d'offensive nous est indispensable; il nous faut, nous aussi, posséder une force d'expansion. Mais non pas sur le terrain de la violence et de l'appétit de pouvoir; sur ce terrain nous sommes battus d'avance. [...] On a raison, de même, de vouloir que la France soit publiquement le champion de la liberté. [...] Ce n'est qu'en faisant appel à l'amour naturel des hommes pour la liberté qu'on peut suffisamment ralentir, et finalement arrêter, une marche à la domination comme celle à laquelle nous assistons présentement. [...] Si la liberté doit périr lentement dans les âmes avant même d'être politiquement anéantie, la défense nationale perd tout objet réel. »

Simone Weil, *Écrits historiques et politiques* (Gallimard, 1960, posthume)

⟶ *élites jusqu'aux foules laborieuses, a ouvert la main et a laissé le trésor tomber au sol, sans même baisser les yeux pour voir où il roulait.* »

La collaboration rapide avec les nazis apparaît, pour Weil, comme le signe d'une « *désagrégation intérieure* », d'un « *déracinement* » généralisé: « *Cette maladie générale du pays a pris la forme d'une espèce de sommeil qui seul a empêché la guerre civile. La France a haï la guerre qui menaçait de l'empêcher de dormir.* [...] *Elle s'est jetée dans les bras de Pétain pour pouvoir continuer à dormir dans un semblant de sécurité. Depuis lors l'oppression ennemie a transformé ce sommeil en un cauchemar tellement douloureux qu'elle s'agite et attend anxieusement les secours extérieurs qui l'éveilleront.* »

La défaite est en même temps, pour Weil, un moment de réveil, incarné par le mouvement de Résistance: « *L'obligation envers la patrie est tout aussi évidente, dès lors que la patrie est éprouvée concrètement comme une réalité. Elle l'est aujourd'hui. La réalité de la France est devenue sensible à tous les Français par l'absence.* » À propos de De Gaulle, elle écrit: « *La nation française ayant, en été 1940, abandonné tout souci de légitimité, le général de Gaulle a ramassé la légitimité jetée au rebut et s'en est constitué le dépositaire.* [...] *Cette initiative non contestée fait de lui le dépositaire réel de la légitimité française jusqu'à ce que la nation soit en état de la lui réclamer.* »

Poursuivant son exode, la famille Weil gagne Marseille en juillet. Simone, qui choisit de dormir à même le sol en solidarité avec les soldats, mène différentes actions politiques: elle intervient auprès des autorités de Vichy pour protester contre la situation des travailleurs indochinois, aide les exilés antifascistes internés dans des camps et se lance dans des activités de Résistance. Elle participe notamment au réseau de *Témoignage chrétien,* dont elle diffuse clandestinement les brochures, et est interrogée par la police à plusieurs reprises. Elle transmet au réseau de résistance Burgass une « *demande pour être admise en Angleterre* », où la France libre continue le combat. Weil y présente ses idées sur une stratégie militaire où le « *facteur moral* » aurait l'ascendant. Elle expose l'idée, développée au moment de l'invasion de la Tchécoslovaquie, d'opérations de parachutage pour soulever les prisonniers des camps de concentration et la population soumise par les nazis. Weil revient également sur son « *projet de formation d'infirmières de première ligne* »: « *La présence d'une femme au milieu du danger constitue pour n'importe quels hommes un stimulant puissant.* » Ce corps d'infirmières représente à ses yeux le symétrique inversé des nazis fanatisés. « *La simple persistance de quelques offices d'humanité au centre même de la bataille, au point culminant de la sauvagerie, serait un défi éclatant à cette sauvagerie que l'ennemi a choisie et qu'il nous impose.* [...] *Ce serait la représentation la plus éclatante possible des deux directions entre lesquelles l'humanité doit aujourd'hui choisir.* » Le projet sera mal accueilli par De Gaulle, qui aurait lancé: « *C'est une folle!* »

Au cœur de la France libre

La famille Weil s'embarque pour New York et non pour Londres, au grand désarroi de Simone. Au journaliste Maurice Schumann, devenu porte-parole de la France libre, elle écrira: « *Je vous supplie de me procurer, si vous pouvez, la quantité de souffrance et de dangers utiles qui me préservera d'être stérilement consumée par le chagrin... Ce n'est pas, j'en ai la certitude, une question de caractère seulement, mais de vocation.* » Weil espère pouvoir soumettre son projet d'une formation d'infirmières de premières lignes au président Roosevelt. Elle écrit au philosophe Jacques Maritain pour qu'il l'aide à présenter ses idées

EXTRAIT

SEULE L'ACTION APPELLE À L'ACTION

« La presse illégale mérite beaucoup d'admiration. Il est certainement beau et nécessaire que quelques hommes, sous les yeux de l'ennemi, risquent la mort pour dire non à l'oppression. Mais on peut se demander s'il n'y a pas eu une trop grande dépense d'énergie et de courage dans cette voie. [...] Quoique les appels à l'action soient indispensables, ils n'atteignent le plus haut degré possible de puissance persuasive que s'ils sont accompagnés par l'action elle-même, par l'infliction d'un dommage concret, matériel à l'ennemi. L'action elle-même constitue le plus puissant des appels à l'action et le stimulant le plus irrésistible. »

Simone Weil, *Écrits historiques et politiques* (Gallimard, 1960, posthume)

aux Alliés. Fin 1942, Weil rejoint finalement la France libre à Londres. Elle demande presque immédiatement à être parachutée en France pour rejoindre la résistance intérieure. « *Je ne puis rester ici quand le Christ souffre ailleurs.* » Les autorités refusent de l'envoyer sur le continent, craignant qu'elle ne soit capturée et déportée. « *C'est une folle* », aurait à nouveau glissé De Gaulle.

Weil doit se résigner à travailler au Bureau des affaires intérieures, au 19 Hill Street, à Mayfair. Elle est surtout chargée de rendre des rapports sur l'état moral des forces résistantes. Jusqu'en avril 1943, tous les jours de 9h30 jusqu'au soir, elle analyse les rapports en provenance de France. Elle participe aussi à une commission créée sous la houlette de René Cassin, le rapporteur de la future Déclaration universelle des droits de l'homme de l'ONU, pour réfléchir à l'orientation de la France après la Libération et à la réforme de l'État. La contribution de Weil à la commission sera son *Prélude* à une déclaration des devoirs envers l'être humain, publié à titre posthume sous le titre *L'Enracinement*. Elle qui a tant de mal à concilier sa singularité radicale avec la discipline des groupes hiérarchisés et des structures pyramidales y célèbre l'appartenance à la communauté: « *Un être humain a une racine par sa participation réelle, active et naturelle à l'existence d'une collectivité qui conserve vivants certains trésors du passé et certains pressentiments d'avenir.* »

La période londonienne est une période d'écriture intense. Weil compose certains textes marquants: *Note sur la suppression générale des partis politiques, Idées essentielles pour une nouvelle Constitution,* « Réflexions sur la révolte »... Le soir, après son travail, elle regagne sa chambre chez l'habitant au 31 Portland Road, à Notting Hill, et noircit des centaines de pages. Ses réflexions sont tour à tour très concrètes et très abstraites. La philosophe écrit: « *C'est principalement le moral qui décide de l'issue des guerres et dans une guerre comme celle-ci plus que dans toute autre.* » Par conséquent, « *le point décisif, ce n'est pas la bataille* [...] *mais les communications* » – d'où l'importance de la radio de Londres. Elle soutient cependant que la résistance doit se traduire par des actes concrets, qui infligent des dommages matériels à l'ennemi.

Préparer l'après

Pour Weil, la résistance doit être « *une mission spirituelle avant d'être une mission politique et militaire* ». La lutte commune ne doit pas avoir pour seul objectif de prendre le pouvoir, elle doit devenir le ferment d'une renaissance morale permettant à la France de dépasser les clivages qui minaient le pays sous la III^e^ République. « *L'unique source de salut et de grandeur pour la France, c'est de reprendre contact avec son génie au fond de son malheur. Cela doit se faire maintenant, tout de suite; alors que le malheur est encore écrasant.* » La philosophe réfléchit longuement à la France post-Libération: « *Le pays a abandonné un régime qui ne lui inspirait plus la moindre parcelle d'attachement. Il a passé par une sorte de mort. Il aura une vie nouvelle à inventer.* [...] *Ce n'est pas n'importe quelle Assemblée qui devra être élue. Ce devra être une Constituante* » (« Légitimité du gouvernement provisoire » dans *Écrits de Londres et dernières lettres,* Gallimard, 1957, posthume).

Ses idées sont assez mal reçues par les autorités de la France libre, qui les jugent trop peu opérationnelles. Weil et De Gaulle partagent pourtant certaines convictions fortes comme le rejet du système des partis ainsi qu'un amour profond pour la pensée de Charles Péguy. Mais, des écrits de Weil, le chef de la Résistance extérieure ne lira entièrement que les « Réflexions sur la révolte ». Weil y plaide pour la création d'un « *Conseil suprême de la révolte* [...] *où siégeraient des représentants de tous les territoires occupés par l'Allemagne* » afin de coordonner les actions de résistance, du sabotage aux « *actions sur l'opinion* ». Le texte « *fut pour quelque chose dans la décision de créer un Conseil national de la Résistance dont la première réunion eut lieu le 27 mai 1943* », selon la biographe Simone Pétrement. Pour le reste, en revanche, Weil reste peu considérée au sein de la France libre. Cavaillès dit d'elle: « *C'est un cas de noblesse exceptionnelle, mais aujourd'hui il n'y a plus de cas.* » Un bon résistant doit être discipliné, obéir aux ordres. Weil, pour qui la résistance est comme une mission personnelle, dérange. La philosophe prend du reste peu à peu ses distances avec les autorités gaulliennes. À ses yeux, « *les mouvements de résistance n'ont aucunement qualité pour donner un chef à la France. Les Français venus de France à Londres, de quelque manière qu'ils aient été mandatés, n'ont pas qualité pour conférer un surcroît de légitimité au général de Gaulle.* » Fin juillet, Weil « *démissionn*[e] *de son poste déplorant que la résistance gaulliste dérivât en une volonté de conquête du pouvoir dans la France libérée* », raconte le professeur de littérature Géraldi Leroy dans un article sur le site du *Maitron*. Elle était déjà hospitalisée à cette époque.

Le 15 avril, Weil avait été déclarée tuberculeuse et admise au Middlesex Hospital de Londres. La maladie est aggravée par sa mauvaise hygiène de vie. La philosophe, qui consacre ses nuits à l'écriture, dort quelques heures seulement chaque jour. En solidarité avec ses compatriotes, elle « *refus*[e] *à peu près toute nourriture* », et veut « *se limiter à la ration des enfants français et même en deçà* », raconte son ami Francis-Louis Closon. Elle continue à peu s'alimenter après son admission à l'hôpital – sans doute moins par choix qu'en raison de la détérioration de sa santé. Transférée au Grosvenor Sanatorium, à Ashford dans le Kent, le 17 août 1943, Simone Weil y meurt une semaine plus tard d'une crise cardiaque, à 34 ans seulement.

Issue de l'univers *Star Wars*, la série *Andor* montre comment une multitude d'initiatives disséminées de résistance peuvent tenir tête à un pouvoir omnipotent.



ANDOR

CONSTRUIRE L'ESPOIR

Par ***Octave Larmagnac-Matheron***

NOM DE CODE « CLEM »

Prequel de *Rogue One*, premier film de l'univers *Star Wars* à délaisser les Jedi et les sabres laser pour s'intéresser aux activités de l'Alliance rebelle qui, dans la clandestinité, lutte pour la restauration de la République, *Andor* suit le devenir-résistant du protagoniste éponyme (Cassian de son prénom). Exit les héros surhumains et les duels épiques : le jeune homme est un brigand vagabond qui vole pour survivre. S'il est hostile à l'Empire du maléfique seigneur sith Palpatine – responsable de la mort de son père adoptif –, Cassian n'est pas dès le départ engagé dans la lutte. C'est d'abord Luthen Rael, maître espion du réseau de l'Axe cherchant à unir les différents mouvements de résistance, qui tente de le recruter, admiratif de ses talents d'infiltration. « *J'ai besoin de tous les héros que je peux trouver* », dira-t-il plus tard. Cassian est réticent, mais il finit, peu à peu, par rejoindre le combat sous le nom de code « Clem ». « *Je préfère mourir en essayant de les vaincre plutôt que de mourir en leur donnant ce qu'ils veulent* », dira-t-il. L'engagement est souvent moins un événement qu'un processus dépendant des circonstances et, surtout, des rencontres. Comme le souligne Deleuze, le pouvoir tend à isoler les gens en les cloîtrant dans la peur et en les enfermant dans des systèmes de relations organisées. En isolant, il « *sépare toujours les gens qui y sont soumis de ce qu'ils peuvent* ». Au contraire, la rencontre inopinée, le lien tissé furtivement à l'insu du système de domination – par exemple celui entre un espion et un contrebandier – produit une augmentation de la puissance d'agir. La résistance ne peut vaincre son ennemi omnipotent en retournant contre lui ses propres armes, en l'affrontant de face. Au jeu de l'empire, elle est vaincue d'avance. Contre la macropolitique centralisée, il faut employer, dit Deleuze, une « *micropolitique* » qui « *passe en dessous, ou à travers* » l'agencement impérial. —

© 2024 Lucasfilm Ltd. & TM. All Rights Reserved.



Cassien Andor face au droïde impérial reprogrammé K-2SO.

UN RHIZOME TRESSÉ DE PETITES ACTIONS

La résistance est une constellation d'initiatives spontanées, imprévisibles, insaisissables. Une multiplicité décentralisée qui s'organise selon des « *lignes de fuites* » échappant à la prise du pouvoir. Bref, un « *rhizome* » tressé de petites actions qui, seules, n'ont l'air de rien mais qui, accumulées, peuvent changer la donne. Dans son manifeste, le personnage Karis Nemik écrit: « *Il y aura des moments où la lutte semblera impossible. Je le sais déjà. Seul, incertain, écrasé par l'ampleur de l'ennemi. [...] La rébellion se produit spontanément et sans instruction. Des actes d'insurrection aléatoires se produisent constamment dans toute la galaxie. [...] Et même le plus petit fait avancer nos lignes.* » —

« La meilleure façon de résister à une institution ou à une organisation monolithique n'est pas de mettre en place un mouvement monolithique, mais de miser sur la multiplicité. »

Rebecca Solnit, *Hope in the Dark* (2016)

SE SACRIFIER POUR PLUS GRAND QUE SOI

Nébuleuse, la résistance se structure en réseau, et même en alliance, avec des dirigeants; mais cette organisation conserve une grande souplesse – les Partisans de l'extrémiste Saw Gerrera, qui préconise la torture, prennent leur distance à la fin de la série. Si beaucoup des rebelles acceptent la violence, la plupart y recourent à contrecœur. « *Je me suis condamné à utiliser les méthodes de mon ennemi pour le vaincre. Je me prive de ma conscience pour offrir un avenir aux autres. Je me prive d'une vie aujourd'hui pour assurer les lendemains que je ne verrai jamais de mes yeux* », dira Rael, peu avant d'assassiner un indicateur compromis et de se suicider après avoir été appréhendé. Mourir pour la cause, tuer pour la cause: double sacrifice auquel seul l'espoir donne sens. « *L'espoir est la base de toutes les rébellions* », dit le personnage de Thela. Le thème est omniprésent dans *Star Wars,* depuis le premier film de la franchise, *Un Nouvel Espoir*: c'est bien l'espoir qui rassemble et ouvre un horizon commun. —

Et si la lutte politique ne germait pas d'une idéologie commune mais d'une expérience partagée ? Avec son concept de « *solidarité des ébranlés* », le Tchèque Jan Patočka a proposé une autre manière de résister ensemble, qu'il a mise en pratique en défendant la Charte 77. Le philosophe-dissident y laissera sa vie.

JAN PATOČKA

LA SOLIDARITÉ DES ÉBRANLÉS

ESSAI

ALEXANDRE JADIN

Noël 1914 : un Allemand fait signe depuis sa tranchée. En face, un Anglais lui répond. Ils se rejoignent au milieu du champ de bataille, bientôt suivis par des centaines de soldats des deux camps qui s'échangent amabilités, chocolats, tabac. Dans une lettre à sa famille, le soldat britannique Oswald Tilley raconte cette improbable « trêve de Noël » : « *Pensez simplement que pendant que vous mangiez votre dinde… J'étais là, dehors, à serrer la main d'hommes que j'avais essayé de tuer quelques heures auparavant.* » Au cœur du chaos guerrier, des hommes résistent à la haine mutuelle et fraternisent comme jamais.

Que s'est-il passé ? Un concept tissé par le philosophe tchèque Jan Patočka permet de comprendre ce qui s'est joué entre ces deux tranchées boueuses. Dans un article rédigé au terme de sa carrière, « Les guerres du XX^e^ siècle et le XX^e^ siècle en tant que guerre », il affirme qu'un « *sentiment puissant d'une plénitude de sens, difficile à formuler, finit par s'emparer de l'homme du front* » (repris dans *Essais hérétiques sur la philosophie de l'histoire*, Verdier, 1981). Le philosophe voit dans la Grande Guerre une « *libération de forces* », le jaillissement en plein jour de toute l'activité industrielle. En cela, elle signe le destin du XX^e^ siècle : la « *transformation du monde en un laboratoire actualisant les réserves d'énergie accumulées pendant des milliards d'années* ». Comment cette vie passée sous la géhenne du feu, terrée au fond des tranchées, pourrait-elle être le lieu de ce qu'il appelle la « *solidarité des ébranlés* » ?

Dépasser l'ennemi

Né en 1907, Patočka n'a pas connu dans sa chair « *l'expérience du front* […] *atroce* » de la Grande Guerre : il s'inspire de celle rapportée par Ernst Jünger et Pierre Teilhard de Chardin. Il y décèle un « *effroi insoutenable* » doublé d'un sentiment absurde où « *rien n'a de sens si ce n'est la démonstration que le monde capable d'engendrer une telle chose doit disparaître* ». Toutes les justifications



Fraternisation entre soldats allemands et français à Leintrey, en 1917.



© CT-Ceskatelevize (photo colorisée) © Laurent Erny / Bridgeman Images

de la guerre, de l'indépendance à la paix en passant par la démocratie, paraissent entièrement vaines. Soudain, treillis nationaux et oriflammes idéologiques tombent. La radicalité de l'expérience du front conduit les soldats à s'émanciper de leurs rôles d'ennemis: ils deviennent solidaires d'une même expérience radicale. « *L'ennemi n'est plus* [...] *ce qui n'est là que pour être supprimé.* » Au contraire, il « *participe à la même situation que nous, il découvre avec nous la liberté absolue, il est celui avec qui nous pouvons parvenir à une entente dans l'opposition* ». C'est sur cette pointe extrême que s'ouvrent les trêves de Noël, mais aussi la « *prière pour les ennemis* », le phénomène de « *l'amour de ceux qui nous haïssent – la solidarité des ébranlés, malgré leur antagonisme et le différend qui les sépare* ».

La solidarité des ébranlés ne se limite pas à une expérience militaire historiquement située dans les soubresauts de 14-18: les « *Forces du jour* » de la Grande Guerre ont trouvé des répliques dans la Seconde Guerre mondiale, puis dans la guerre froide, où la menace nucléaire fait planer sur tout un chacun la possibilité de la destruction totale. Plus largement, cette « *solidarité des ébranlés* » peut toucher « *ceux qui ont souffert un ébranlement de certaines convictions, qui se rassemblent, par-delà les dogmatismes, pour se solidariser concrètement, entre êtres humains!* » comme il l'explique dans une lettre de 1976 à la sociologue Florence Weber. ⟶



Jan Patočka en six dates

1907
Naissance à Turnov en Bohême, au sein de l'Empire austro-hongrois.

1928-1929
Séjour d'études à Paris.

1937
Soutenance à Prague de sa thèse d'habilitation intitulée *Le Monde naturel comme problème philosophique.*

1939-1944
Fermeture des universités tchèques pendant la guerre, Patočka enseigne dans le secondaire.

⟶ Veilleur anti-totalitaire dans la longue nuit du XXe siècle, Jan Patočka est privé d'enseignement universitaire à plusieurs reprises. D'abord en 1939, trois ans après l'obtention de son doctorat, lorsque les troupes nazies déferlent sur son pays. Puis en 1948, lorsque son pays devient communiste. Il est reconnu pour ses travaux novateurs en phénoménologie, qui visent, explique-t-il dans *Qu'est-ce que la phénoménologie?* (J. Millon, 1988, posthume), à « *percer à jour les préjugés qui règnent aussi bien dans la vie journalière que dans la connaissance naturelle* ». Pour y parvenir, il suffit de mener une petite opération théorique: l'épochê. Celle-ci ne consiste pas à douter de l'existence du monde, mais à simplement suspendre les croyances et autres thèses que nous avons à son sujet afin de saisir de manière inédite « *les choses mêmes* » comme, par exemple, le « *chemin avec sa praticabilité, le paysage avec l'appel qu'il nous lance, le bleu éclatant et implacable du ciel au-dessus de nos têtes* ». Pour Patočka, cette expérience n'a rien d'anodin, elle ouvre une expérience analogue à celle du front, celle d'une dépossession de sa subjectivité par une saisie de la totalité du monde: elle « *laisse derrière lui le plan quotidien où la vie est majoritairement et le plus souvent retenue captive* » (*Liberté et Sacrifice*, Millon, 1990).

La problématicité du sens

Face à l'expérience intense du front comme à l'expérience intime de l'épochê se révèle la part irréductible de conflictualité du monde – l'idée de « *polémos* » reprise à Héraclite. Cette conflictualité se retrouve également au cœur de la vie politique: « *être citoyen* – polités – *n'est possible que dans l'association des uns contre les autres* », complète Patočka dans les *Essais hérétiques.* Dès lors, il ne peut y avoir, à l'instar des régimes post-

Jan Patočka rencontre le 1er mars 1977 le ministre néerlandais des Affaires étrangères Max van der Stoel *(à droite)* dans une chambre d'hôtel à Prague, tandis que les services secrets tchèques attendent derrière la porte, furieux. Interrogé le 2 mars à la prison de Ruzyně pendant près de onze heures sur son rôle dans la Charte 77, il subit une crise cardiaque de retour chez lui le lendemain soir. Hospitalisé, affaibli, il continue d'être questionné sur son lit d'hôpital par les agents jusqu'au 10 mars. Le 13 au matin, Patočka décède.



© Vincent Mentzel © ČT-Ceskatelevize (photo colorisée)

1968
› Déposée en 1945, sa demande de nomination comme professeur à la Faculté de philosophie est enfin acceptée par le pouvoir. Quelques mois plus tard, il est poussé à prendre sa retraite.

1977
› Porte-parole de la Charte 77.

totalitaires comme celui de la République socialiste tchécoslovaque, qu'une seule vérité idéologique valable partout, pour tous et de tout temps. Il s'avère nécessaire de maintenir la « *discorde* [qui] *crée la tension, le tonus de la vie de la cité,* [qui] *donne un visage à l'espace de liberté que les citoyens s'offrent et se refusent mutuellement en cherchant un appui pour leur action et en combattant ce qui y résiste* ».

La résistance dont il est ici question porte contre toutes les forces souhaitant imposer un seul sens constitué et valable pour tous dans la cité. La conflictualité politique, maintenue vivace par la « *solidarité des ébranlés* » qui se reconnaissent comme tels, permet de pratiquer une sorte d'époché politique où, à tout moment, il est possible de suspendre le sens donné au cours quotidien des choses, de le regarder avec des yeux neufs et d'y trouver la matière d'une vie en commun libérée de tout prisme idéologique – comme le marxisme.

Les expériences d'ébranlement sont certes vécues individuellement, mais elles impliquent tous les autres citoyens dès lors qu'elles remettent en cause un sens commun partagé. Et cela n'a rien d'évident! Précisément, il s'agit d'un mouvement de retrait où l'on se positionne dans « *l'adversité au sens littéral de ce qui va à l'encontre de la tendance spontanée de la nature humaine à enclore sur soi, à l'encontre de nos illusions, de nos craintes choyées, de nos désirs inavoués et de nos superstitions* » (*Liberté et Sacrifice*). Cette vision du politique à rebours des idéologies et des préjugés poussera le philosophe Paul Ricœur à qualifier la pensée de Patočka de « *socratisme politique* ».

Et pour cause, à l'instar de Socrate, il s'agit de faire advenir la « *problématicité du sens* », jamais totalement constitué, toujours à investiguer, en se comportant en philosophe jetant « *à la figure de la société et de tout ce qu'il trouve autour de lui la non-évidence de la réalité* ». Mais Patočka ne se contente pas d'une analyse théorique: il décide également de la mettre en pratique. Face à un pouvoir qui prohibe la phénoménologie de ses universités (considérée comme « *bourgeoise* »), il organise des séminaires clandestins dans son appartement, diffuse en samizdat – sous le manteau – des manuscrits... et décide de prendre part à une aventure politique qui lui coûtera la vie.

Lorsque des membres du groupe de rock The Plastic People of the Universe sont arrêtés par les autorités, en 1976, Jan Patočka devient l'un des trois porte-parole de la Charte 77 avec Václav Havel. Ce document exige du gouvernement qu'il tienne ses engagements en matière de respect des droits de l'homme, pris quelques années plus tôt à l'occasion des accords d'Helsinki en 1975. Interrogé par le reporter Daniel Bilalian le 27 février 1977, Patočka détaille, dans un français parfait, la stratégie des signataires de la Charte: « *Nous mettons notre espoir non pas dans des changements spectaculaires des lois, des constitutions etc. mais dans le changement de la façon de procéder des autorités.* » Non pas poser des bombes, non pas renverser la loi mais exiger, sobrement et fermement, que le gouvernement respecte ses engagements.

Une pensée « menaçante »

« *Vivre dans la vérité* »: tout en propageant cette intuition de son comparse Jan Patočka, Václav Havel, autre signataire de la charte, deviendra une figure de premier plan de la dissidence tchèque, avant de devenir président une fois son pays débarrassé du communisme (*lire pp. 94-97*). L'exigence socratique de dire la vérité, c'est-à-dire son caractère problématique, n'est jamais une entreprise solitaire: elle remet en jeu le sens commun qui berce le quotidien du ronronnement faux mais apaisant du mensonge. Un acte héroïque? Peut-être, mais dans un sens particulier, comme l'explique Patočka dans un texte de jeunesse rédigé en 1934: loin d'être « *une passion aveugle, amour ou vengeance, ambition ou volonté de puissance* », l'héroïsme « *implique une clarté sereine sur la totalité de la vie, et, chez celui qui en est capable, la conscience que cette manière d'agir est pour lui une nécessité, la seule modalité possible de son être au monde* » (*Liberté et Sacrifice*). Pour le philosophe comme pour tout citoyen « *ébranlé* » dans ses convictions, il n'y a pas de retrait possible hors de la cité, puisque le mouvement de retrait fonde un sol politique instable sur lequel il s'agit de tenir ferme.

L'engagement dissident de Patočka ne plaît pas aux autorités: elles se sentent menacées par un phénoménologue se refusant de dire « la » vérité du pouvoir. À l'âge de 69 ans, Jan Patočka décède à l'hôpital des suites d'une série d'interrogatoires brutaux commis par des agents de la StB, les renseignements tchécoslovaques. Les autorités tentent alors d'étouffer son enterrement: les fleuristes de Prague sont fermés, un hélicoptère soviétique Mi2 survole le cimetière pour étouffer du bruit de ses pales les discours funèbres. Dans ses *Essais hérétiques*, Patočka écrivait encore: « *Il s'agit de comprendre que ceux qui se trouvent exposés à la pression de la Force sont libres, plus libres que ceux qui, restés à l'étape, assistent au combat en simples spectateurs, en se demandant si et quand leur tour aussi viendra.* »



Le dissident tchèque Václav Havel, alors porte-parole du groupe dissident tchécoslovaque Charte 77, chez lui le 26 mai 1978.

© STF / Scanpix Sweden / AFP

En 1978, Václav Havel – futur président de la République fédérale tchèque et slovaque – signe *Le Pouvoir des sans-pouvoir*. Un manifeste antitotalitaire qui définit ce qu'est la dissidence: il s'agit non plus de s'opposer au pouvoir, mais d'opérer un renversement profond dans la société pour que chacun puisse à nouveau « *vivre dans la vérité* ».

VÁCLAV HAVEL

REFUSER DE VIVRE DANS LE MENSONGE

ESSAI

ALEXANDRE JADIN

Davos, janvier 2026. Le monde retient son souffle. Trump envahira-t-il le Groenland, territoire souverain d'un pays membre de l'Otan? Le Premier ministre canadien Mark Carney s'avance sur la tribune et se lance dans une longue tirade sur… un marchand de légumes. « *Chaque matin, il place une affiche dans sa vitrine: "Prolétaires de tous pays, unissez-vous!" Il n'y croit pas. Personne n'y croit. Mais il la place quand même, pour éviter les ennuis.* » Et d'ajouter: « *Dès qu'une seule personne cesse d'agir ainsi, dès que le marchand de fruits et légumes retire son enseigne, l'illusion commence à s'effriter.* » Fait rare pour ce très sérieux forum économique, les boutons de manchette s'agitent en masse. Milliardaires, financiers et élus des cinq continents se lèvent. Ovation générale.

C'est qu'il ne s'agit pas de n'importe quel marchand de légumes, mais de celui mis en scène dans *Le Pouvoir des sans-pouvoir*, livre dont l'auteur Václav Havel, le « président-philosophe » tchèque, sera élu en 1989 aux plus hautes fonctions de son pays libéré du joug communiste. Rédigé en 1978, le texte est diffusé sous le manteau à Prague: il analyse en profondeur les ressorts de l'idéologie (post-totalitaire) et des moyens pour s'en libérer (la dissidence).

Revenons-en à nos potimarrons: pourquoi le marchand de légumes installe-t-il cette affiche communiste, reçue « *en même temps qu'oignons et carottes* »? En réalité, sa présence signifie: « *J'ai peur et c'est pourquoi je suis inconditionnellement obéissant.* » Pourtant, remarque avec malice Havel, jamais notre marchand n'aurait accepté d'afficher cette phrase comme slogan: c'est la fonction de l'idéologie, un « *moyen apparent de rapport au monde qui offre à l'homme l'illusion qu'il est une personne intègre, digne et morale, tout en lui offrant la possibilité de ne pas l'être* ». Peu importe d'y croire vraiment. Ce qui nourrit le pouvoir, c'est de laisser croire qu'on y croit: « *On n'est pas* obligé d'accepter le mensonge. *Il suffit d'accepter de vivre avec le mensonge et dans le mensonge.* » Mark Carney mobilise Havel pour décrire la manière dont le droit international est devenu une « *fiction utile* »: les États font semblant d'y croire, ferment les yeux sur les entorses commises par ses défenseurs à son endroit, en échange de quoi ils →



Václav Havel en six dates

1936
Naissance à Prague.

1948
Instauration d'un régime communiste en Tchécoslovaquie. Havel est interdit d'études car issu de l'élite et donc qualifié d'ennemi de classe.

1960
Havel rejoint le théâtre sur la Balustrade, institution culturelle en marge de la scène officielle.

1977
Porte-parole de la Charte 77, il devient une figure dissidente de premier plan.

1989
Chute du mur de Berlin. Un mois plus tard, Havel est élu président de la République fédérale tchèque et slovaque.

⟶ reçoivent stabilité géostratégique et prospérité économique. Mais avec les ruades protectionnistes et les offensives trumpistes, le voile se déchire.

Si Václav Havel n'a pas connu les affres du XXIe siècle trumpiste, il a vécu de près ceux du XXe. Né deux ans avant l'invasion de son pays par les nazis sous la bénédiction des puissances européennes, il est marginalisé pour son appartenance de classe au sortir de la Seconde Guerre mondiale. Le coup de Prague transforme dès 1948 la république tchécoslovaque en régime communiste: les biens de sa famille bourgeoise sont saisis, il est privé d'enseignement. Une chape de plomb idéologique se répand sur la société. Dans une lettre de 1975 adressée (courageusement) au Président communiste Gustáv Husák, il dénonce la vie des gens qui « *par peur* [...] *procèdent à des autocritiques avilissantes et remplissent mensongèrement un tas de questionnaires humiliants,* [...] *n'expriment pas en public, ni même parfois en privé, leur véritable opinion,* [...] *assistent aux commémorations, manifestations et défilés officiels.* »

Dissidence VS. opposition

Dans *Le Pouvoir des sans-pouvoirs*, Havel creuse cet aspect de la vie en espace post-totalitaire. La croûte mensongère de l'idéologie tend à remplacer le noyau dur de la réalité – elle « *devient un réel en soi* ». Une inversion s'opère: dans un système post-totalitaire, « *l'idéologie cesse de servir le pouvoir car c'est le pouvoir qui la sert* ». Le pouvoir n'a plus de prise sur l'idéologie, qui le dépasse et l'emporte dans son « *automouvement* ». Il en fait l'expérience en 1968, au moment du Printemps de Prague où le nouveau premier secrétaire du parti communiste tchèque, Alexandre Dubček, s'essaye à des réformes pour desserrer l'étau totalitaire. Mais l'idéologie reprend le dessus: le vent de liberté est étouffé sous les chenilles des chars déferlant de Moscou quelques mois plus tard.

Havel ne manque pas de profiter de cette poche de liberté: il s'y engouffre et crée avec des amis le Cercle des écrivains indépendants, qui sera interdit dès l'année suivante. Jusqu'ici, Havel s'était surtout distingué comme dramaturge, publiant à 27 ans sa première pièce de théâtre, *La Fête en plein air,* dans laquelle il décrit, inspiré de Ionesco, Beckett et Kafka, les tribulations du jeune Hugo qui cherche à prendre place dans un régime bureaucratique et est ainsi condamné à enchaîner les raouts d'apparatchiks saturés de propos vides de sens.

Mais se conformer est-il la seule option? Même dans la pesanteur post-totalitaire, il reste possible de se révolter, avance Havel. Prenons notre marchand de légumes. Il peut bien cesser d'afficher un slogan auquel il ne croit pas, de voter à des élections truquées; il peut cesser de « *vivre dans le mensonge* » et commencer à simplement dire ce qu'il pense. Mais il devra en subir les conséquences. Peut-être ne sera-t-il plus gérant, mais seulement magasinier; peut-être ses revenus baisseront-ils; peut-être ne pourra-t-il plus partir en vacances en Bulgarie. Pourquoi une telle réaction? Le pouvoir est-il si fragile qu'il craint la dissidence d'un maraîcher?

En réalité, la gravité de son acte est double: non seulement le marchand de légumes « *a montré que "la vie dans le mensonge" est une vie dans le mensonge* », mais également que « *tout le monde peut maintenant voir qu'il est possible de vivre dans la vérité* ». Cette vérité, Havel la comprend avant tout comme authenticité, un « *besoin élémentaire de vivre en accord avec soi-même, de vivre une vie simple et supportable, sans être humilié par ses supérieurs et par la bureaucratie, sans être sans cesse contrôlé par les policiers, avec la possibilité de s'exprimer librement, d'utiliser ses compétences créatrices* ». Moins contenu que forme, cette vie dans la vérité s'obtient par des actes précis, qui ne sont pas directement « politiques » mais relèvent du « pré-politique »: des actes de dissidence.

Dissidence, et non pas opposition, insiste Václav Havel. Là où l'opposant possède (souvent) un programme politique déterminé, les dissidents œuvrent de manière plus négative, refusant ce qui leur apparaît intolérable: « *Il ne s'agit plus, depuis longtemps, d'une ligne ou d'un programme politique mais du problème de la vie.* » C'est encore ce caractère indirect qui les distingue

© STF / Scanpix Sweden / AFP

2003

Havel quitte le pouvoir et continue de défendre les droits de l'homme partout dans le monde.

peut-être des résistants qui, eux, cherchent à œuvrer plus directement contre le pouvoir, à la manière dont on dit en physique qu'une résistance s'exerce *contre* une force. « *Si les "mouvements dissidents" ne s'attachent pas à l'idée d'un changement violent, ce n'est pas parce que cette solution leur semblerait trop radicale, mais parce que, au contraire, cette solution* ne l'est pas assez. »

Autre caractéristique des dissidents: le fait qu'ils œuvrent de manière publique. Non par appât de la renommée mais par souci de protection. En s'en prenant à un dissident, le pouvoir reconnaît sa faiblesse: celle d'être blessé par un marchand de légumes bravache ou par un intellectuel qui répand des bouts de papier sous le manteau. En l'attaquant, il rend visible son action aux yeux de tous – ce qui décuple les effets censés être contenus.

La force de la Charte 77

Si le pouvoir cherche à renommer les dissidents comme « opposants », c'est qu'il entend faire oublier la principale force de leurs actions, leur cadre légaliste. Lorsque les membres chevelus du groupe de rock The Plastic People of the Universe sont arrêtés en 1976, Havel rédige avec d'autres dissidents la Charte 77, qui appelle le gouvernement à tenir les engagements pris lors des accords d'Helsinki, en 1975: respecter les droits de l'homme et les libertés fondamentales dans le pays. C'est la force de la Charte: elle demande au gouvernement de respecter un accord qu'il a lui-même signé! Comment y voir un acte séditieux? Pourtant, les autorités réagissent avec violence et tuent, lors d'un interrogatoire, un de ses porte-parole et ami de Havel: le philosophe Jan Patočka, élève de Husserl et de Heidegger, à qui l'ouvrage *Le Pouvoir des sans-pouvoir*, rédigé l'année suivante, est dédié (*lire pp. 82–85*). Harcelés par le pouvoir, les dissidents récidivent et créent le Vons, un comité de défense des personnes injustement poursuivies. Les membres de cette association seront emprisonnés en mai 1979, dont Havel qui ne sera libéré qu'en 1983.

Pour Havel, ces actions dissidentes « *aident, indirectement, à rehausser la conscience des citoyens, à briser le monde de l'"apparence"* », elles « *dévoilent la vraie nature du pouvoir* ». L'approche paraît idéaliste. Mais les actions dissidentes sont-elles forcément moins utiles que les actions flamboyantes de la résistance, qui pétardent avant de s'éteindre dans le silence du maquis? Les actions dissidentes sont amenées à prendre de l'ampleur. Que se passe-t-il lorsque le marchand de légumes se met à signer des pétitions, à rejoindre des groupes constitués, à faire circuler de la littérature interdite dans ses cageots de potimarrons? Il dépasse la révolte individuelle pour entrer dans « *la vie intellectuelle sociale et politique indépendante de la société* ». C'est-à-dire au cœur du dispositif de la dissidence, celui de la société civile.

Une « *polis parallèle* »

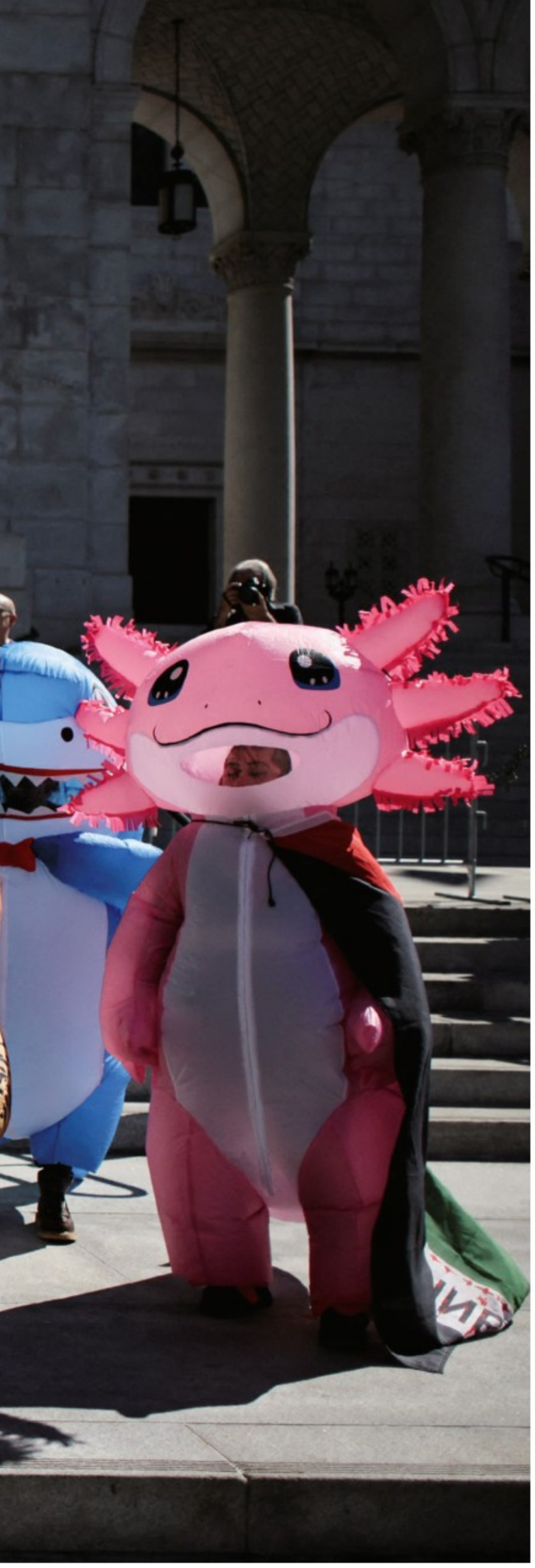
En participant à des associations dissidentes comme la Charte 77, le Comité des écrivains indépendants ou le Vons, Havel contribue à leur cristallisation en « *institutions parallèles* » dont l'objectif est d'« *agir sur la société (et pas directement sur la structure du pouvoir)* ». Syndicats, universités, économie, mais aussi culture, des organes tiers se mettent en place dans la société civile pour mieux atteindre « *les structures officielles* [qui]*commencent à péricliter, à se désagréger et à disparaître pour être remplacées dans leur entièreté* » par ces structures, constituant une « *polis parallèle* ».

Les mouvements dissidents tchécoslovaques contribuent à faire craquer les coutures idéologiques du pouvoir communiste. Havel organise un colloque en 1988: il retourne en prison. L'année suivante, il y est renvoyé pour avoir voulu commémorer les vingt ans du suicide de Jan Palach, un étudiant de philosophie immolé par le feu pour protester contre la censure. Libéré en mai 1989, Havel participe activement aux mouvements démocratiques du pays: le mur de Berlin s'ouvre en novembre, et il sera élu président de la République fédérale tchèque et slovaque le 29 décembre.

Réélu un an après la scission du pays, en 1992, Havel n'est pourtant pas le thuriféraire des démocraties parlementaires du « monde libre ». Il ne cesse de critiquer « *la société de consommation* » qui y anesthésie la « *responsabilité* » des citoyens et en vient même à imaginer, dès son texte *Le Pouvoir des sans-pouvoir*, une société « *post-démocratique* », proposant « *plutôt qu'un ensemble d'organismes formels et statiques,* [...] *des associations créées ad hoc, se battant pour un objectif concret et se dissolvant après qu'il a été accompli* ». Sorti des arcanes du pouvoir, il continuera de plaider pour la « *reconstruction de la société civile* », comme en 2009, deux ans avant sa mort, devant des journalistes venus interroger le vieux dissident dans le théâtre de la Balustrade de Prague, où il avait fait jouer sa première pièce.



Manifestation « No Kings » à New York, le 18 octobre 2025 : le déguisement de grenouille est devenu un symbole des mobilisations contre les politiques de Donald Trump. Cette approche burlesque de la protestation participe de ce que l'on nomme, depuis les années 1980, la « *frivolité tactique* ».



© Daniel Cole/Reuters

Résister ne se limite pas à distribuer des tracts : dans certains cas, le recours à la violence est nécessaire. C'est du moins la thèse de Frantz Fanon, le philosophe qui a théorisé la lutte décoloniale. Mais peut-on pour autant légitimer la violence envers des civils ? Le terrorisme peut-il être considéré comme une forme de résistance ? À cette question, Norman Ajari, disciple de Fanon, et Gérard Rabinovitch, fils de résistant, donnent des réponses inconciliables.

PEUT-ON RÉSISTER SANS VIOLENCE ?

« *La violence du colonisé* [...] *unifie le peuple* », a-t-il écrit. À moins de se laisser écraser, elle est surtout, souvent, l'unique solution pour combattre l'oppression, notamment celle exercée par les colonisateurs sur les peuples colonisés. Mais Frantz Fanon met en garde : cette violence légitime ne peut se contenter d'être destructrice. Elle doit être créatrice.

FRANTZ FANON

LE PSYCHIATRE ANTICOLONIAL

BIOPIC

OCTAVE LARMAGNAC-MATHERON

« *Chaque fois que la liberté et la dignité de l'homme sont en question, nous sommes tous concernés, Blancs, Noirs ou Jaunes* » : ce leitmotiv, cité par Marcel Manville dans *Les Antilles sans fard* (L'Harmattan, 1992), restera le mot d'ordre de la vie, brève mais flamboyante, de Frantz Fanon. Né en Martinique, le jeune homme fuit l'île en 1944 pour s'engager dans l'Armée française de la Libération après le ralliement des Antilles au général de Gaulle. Il n'a alors que 18 ans. N'étant pas frappé par l'opération de « blanchiment » des Forces françaises libres en vue de la Libération, il est envoyé en France, où il est blessé. La première rencontre avec la métropole lui laisse un souvenir amer. « *Il avait abandonné ses études et s'était battu contre l'intolérable d'une doctrine prônant l'élimination d'hommes au nom de la supériorité raciale. Et, tout au cours de ce combat, il s'était retrouvé confronté à la discrimination ethnique, à des nationalismes au petit pied* », résume la psychiatre Alice Cherki, qui a connu Fanon, dans la biographie qu'elle lui consacre (*Frantz Fanon. Portrait*, Seuil, 2000).

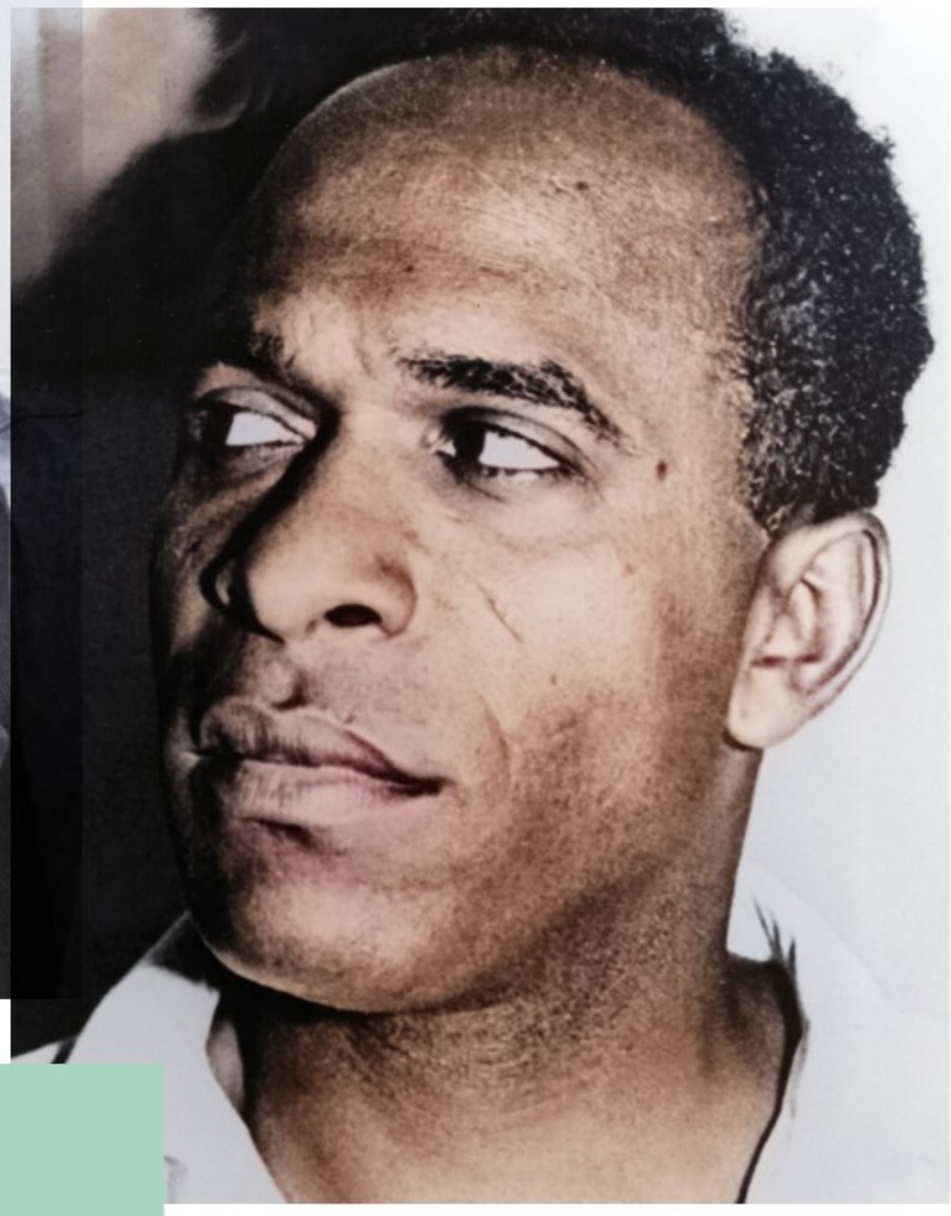
Après un bref retour en Martinique, Fanon profite d'une bourse pour faire ses études de médecine tout en suivant, à Lyon, des cours de psychologie et de philosophie – il a notamment Merleau-Ponty, grande figure de l'existentialisme, comme professeur. Il dirige à ce moment le journal étudiant *Tam-Tam* et participe à différentes actions anticolonialistes aux côtés du Mouvement jeunes communistes de France.

Psychologie du colonisé

En 1951, le jeune homme soutient sa thèse de psychiatrie et commence son apprentissage à l'hôpital de Saint-Alban, où il croise la route de François Tosquelles, un des pionniers de la psychothérapie institutionnelle et de la sociothérapie. Il s'intéresse tout particulièrement aux troubles psychiques auxquels sont confrontés les colonisés. Ses théories anticipent →



Pendant la guerre d'Algérie, en 1955, lors d'une opération militaire française contre les fellaghas (combattants qui luttent pour l'indépendance de leur pays), un suspect est arrêté dans les Aurès pour être interrogé.



EXTRAIT

« Le monde blanc, seul honnête, me refusait toute participation. D'un homme on exigeait une conduite d'homme. De moi, une conduite d'homme noir – ou du moins une conduite de nègre. Je hélais le monde et le monde m'amputait de mon enthousiasme. On me demandait de me confiner, de me rétrécir. »

Frantz Fanon, *Peau noire, masques blancs* (Seuil, 1952)

FRANTZ FANON (1925–1961) **Psychiatre et essayiste,** il est l'un des premiers à *« s'attaquer à l'aliénation psychique du Noir »* dans *Peaux noires, masques blancs* (Seuil, 1952). En Algérie, il poursuit son analyse du racisme avant de rejoindre le Front de libération nationale (FLN), ce qui lui vaut d'être expulsé du pays. Son dernier livre, *Les Damnés de la terre* (Éditions Maspero, 1961), censuré dès sa parution, est une référence de la pensée décoloniale.

© Bridgeman Images (photo colorisée) © Michel Desjardins/Rapho (photo colorisée)



Frantz Fanon en six dates

1925
Naissance à Fort-de-France, en Martinique.

1952-1953
Fanon publie *Peau noire, masques blancs* (Seuil) et exerce la psychiatrie à l'hôpital de Blida-Joinville, en Algérie.

1957
Il devient porte-parole du FLN, puis est expulsé d'Algérie.

1959
Tentatives d'assassinat.

1960
Fanon devient ambassadeur du Gouvernement provisoire de la République algérienne au Ghana.

⟶ l'idée de la transmission intergénérationnelle des traumatismes provoqués par les violences physiques, psychiques et sexuelles commises par les régimes coloniaux. « *Politiquement, Fanon étudiant était engagé dans la lutte anticoloniale, avait des contacts étroits avec* Présence africaine, *portait attention aux différents numéros des* Temps modernes *sur cette période de décolonisation* », note Cherki. Il publie en 1952 son premier ouvrage, *Peau noire, masques blancs* (Seuil).

Nourri notamment par la pensée de Sartre mais aussi par *Psychologie de la colonisation* d'Octave Mannoni, paru deux ans plus tôt au Seuil, Fanon y analyse les effets psychologiques d'une structure de domination coloniale fondamentalement raciste où s'enracine une double aliénation produite par l'infériorisation raciale. « *Je parle ici, d'une part, de Noirs aliénés (mystifiés) et, d'autre part, de Blancs non moins aliénés (mystificateurs et mystifiés).* [...] *L'infériorisation est le corrélatif indigène de la supériorisation européenne.* [...] *Le nègre esclave de son infériorité, le Blanc esclave de sa supériorité, se comportent tous deux selon une ligne d'orientation névrotique.* » Le complexe de supériorité du Blanc s'accompagne de haine, d'anxiété, de peur. « *Le racisme boursouffle et défigure le visage de la culture qui le pratique* », écrira Fanon quelques années plus tard. Animalisé, déshumanisé, considéré comme un démon, parfois aussi fétichisé, le colonisé éprouve, lui, la « *honte* », le « *mépris de soi* », la « *nausée* », un sentiment de culpabilité, voire d'inexistence. Le colonisé n'a, comme autre horizon, que le fait de se blanchir: « *Le Noir veut être comme le Blanc. Pour le Noir, il n'y a qu'un destin. Et il est blanc. Il y a de cela longtemps, le Noir a admis la supériorité indiscutable du Blanc, et tous ses efforts tendent à réaliser une existence blanche.* »

Bref, le Noir est dépersonnalisé, arraché à lui-même, privé de valeur. Dès lors, déclare Fanon, « *ce que nous voulons, c'est aider le Noir à se libérer de l'arsenal complexuel qui a germé au sein de la situation coloniale* ». C'est seulement par le combat que ce système peut être mis à bas, estime-t-il: « *Il n'y a qu'une solution: la lutte.* » La situation coloniale sécrète une violence rentrée qui, plutôt que de se retourner en autodestruction chez le colonisé écrasé, doit devenir force motrice.

Peau noire, masques blancs est une attaque directe contre le racisme qui, résume l'essayiste Kévin Boucaud-Victoire dans *Frantz Fanon, l'antiracisme universaliste* (Michalon, 2023), est « *une idéologie née d'une hypocrisie: d'un côté l'idéologie des droits de l'homme qui proclame les hommes égaux, de l'autre une structure économique qui asservit des non-Blancs* ». Pour Fanon, une société n'est pas un peu raciste, en partie raciste, elle « *est raciste ou ne l'est pas* ». Si la discrimination raciale ne concerne, à l'instant *t*, qu'une certaine catégorie de population, elle pourra s'abattre, demain, sur une autre. Dès lors, avertit Fanon, « *quand vous entendez dire du mal des Juifs, dressez l'oreille, on parle de vous* ». Le racisme est une réalité structurelle.

Médecin et penseur au FLN

Le premier livre de Fanon est assez mal reçu en France, dans les milieux de droite comme de gauche. En 1953, après avoir obtenu le médicat des hôpitaux psychiatriques, Fanon est muté à l'hôpital psychiatrique de Blida-Joinville en Algérie, où il adapte les méthodes de la psychiatrie moderne au contexte local, explorant les mythes et les rites de la culture traditionnelle algérienne. Fanon est cependant méprisé par une partie de ses confrères, souvent par racisme, mais également en raison de l'hostilité aux méthodes novatrices qu'il entend mettre en œuvre.

Peu après son arrivée en Algérie, la situation s'embrase. La guerre commence en 1954. Fanon soutient les mouvements de libération. « *Favorable de longue date au mouvement indépendantiste antillais, il n'*[avait] *rencontré aucune structure militante pour penser et agir cette indépendance* », et choisit donc de « *faire la révolution là où il* [est] », dira l'acteur Jean Ayme. Fanon participe aux manifestations demandant la libération des détenus politiques, publie des « *considérations ethnopsychiatriques* » dans la revue *Consciences maghrébines*, dont la plupart des membres appartiennent à Amitiés algériennes, association de soutien aux détenus politiques menée par des nationalistes. Un des responsables, Pierre Chaulet,

© Bridgeman Images (photo colorisée)

1961

Parution des *Damnés de la terre* aux Éditions Maspero, quelques jours avant sa mort.

le sollicite bientôt: alors que les « *maquis* [...] *se trouvaient confrontés aux problèmes posés par des combattants atteints de troubles mentaux et nécessitant l'intervention d'un psychiatre "sûr"* », le psychiatre anticolonial est un choix évident. « *Dans un premier temps, Fanon n'est donc pas contacté par la révolution algérienne comme penseur, mais comme médecin.* » Fanon se chargera plus tard de « recruter » le chirurgien et le pharmacien de l'hôpital.

Comme l'ajoute Cherki, « *cette aide dépasse assez vite l'assistance médicale: le contact se fait bientôt avec des dirigeants du FLN à l'échelon local, pour des besoins d'hébergement ou de convoiement de militants, de transport de tracts ou d'armes* ». Fanon entre ensuite en relation avec certains représentants régionaux: « *Il se lie avec l'état-major de la Wilaya 4, en particulier le commandant Azzedine et le colonel Saddek, de son vrai nom Slimane Dehiles.* » Sa réflexion se poursuit. Au premier Congrès des écrivains et artistes noirs qui se tient à Paris en septembre 1956, Fanon présente une conférence intitulée « Racisme et culture ». Pour le psychiatre, le racisme participe d'un système plus large: l'« *oppression systématisée d'un peuple par l'expropriation, la razzia, le dépouillement, mais doublée d'une destruction des modalités d'existence, d'une mise à sac des schémas culturels* ». L'infériorisation culturelle (« *doctrine de la hiérarchie culturelle* ») a pris à ses yeux le relais de l'infériorisation biologique. Écrasée, la culture dominée est « *momifiée* ». C'est dans cette sphère aussi qu'il s'agit de lutter: « *Les phénomènes de résistance observés chez le colonisé doivent être rapportés à une attitude de contre-assimilation, de maintien d'une originalité culturelle, donc nationale.* » Dans une perspective universaliste qui ne nie pas les singularités, Fanon considère que seule la fin du colonialisme permettra de « *s'affronter, s'enrichir* » dans un réel dialogue. Le psychiatre souligne par ailleurs, influencé par le marxisme, combien l'infériorisation raciale, loin de se réduire à une « *disposition de l'esprit* », est indissociable d'une structure impériale de prédation économique: « *L'exploitation éhontée d'un groupe d'hommes par un autre parvenu à un stade de développement technique supérieur. C'est pourquoi l'oppression militaire et économique précède la plupart du temps, rend possible, légitime le racisme.* [...] *Un pays qui vit, tire sa substance de l'exploitation de peuples différents, infériorise ces peuples.* »

Dans un contexte de plus en plus tendu, Fanon décide de démissionner de son poste à l'hôpital de Blida ⟶

EXTRAIT

LA CONSCIENCE MORALE DU COMBATTANT

« Pendant la résistance française, le terrorisme visait des militaires, des Allemands en occupation, ou les installations stratégiques de l'ennemi. [...] Dans la situation coloniale, précisément en Algérie où le peuplement européen est important et où les milices territoriales ont rapidement engagé le postier, l'infirmier et l'épicier dans le système répressif, le responsable de la lutte se trouve confronté à une situation absolument nouvelle. Personne ne prend facilement la décision de faire tuer un civil dans la rue. Personne n'arrête sans drame de conscience la pose d'une bombe dans un lieu public. Les responsables algériens qui, compte tenu de l'intensité de la répression et du caractère forcené de l'oppression, supposaient pouvoir répondre sans problèmes de conscience graves aux coups, découvraient que les crimes les plus horribles ne constituent pas une excuse suffisante à certaines décisions. Plusieurs fois, des responsables sont revenus sur des projets ou même ont rappelé à la dernière minute le *fidaï* chargé de placer la bombe. »

Frantz Fanon, *L'An V de la révolution algérienne* (Éditions Maspero, 1959)

« L'homme est aussi un non. Non au mépris de l'homme. Non à l'indignité de l'homme. À l'exploitation de l'homme. Au meurtre de ce qu'il y a de plus humain dans l'homme: la liberté. »

Frantz Fanon, *Peau noire, masques blancs* (Seuil, 1952)

EXTRAIT

REFUSER L'INDIGNITÉ, PROTÉGER LA LIBERTÉ

⟶ en 1956, ce qui lui vaut d'être expulsé d'Algérie. Avant son départ, il rencontre Abane Ramdane, un des dirigeants du front du FLN. C'est alors que le psychiatre rejette sa nationalité française. « *Il s'est auto-déchu de facto de manière symbolique en rejoignant le camp du FLN* », dira son fils Olivier. À partir de là, Fanon se définit comme algérien. Il dit « *notre combat* », « *notre révolution* », « *notre cause* ». « *Il était algérien parce qu'il se voulait algérien* », résume l'historien et biographe David Macey. Désireux de continuer le combat, Fanon gagne Tunis. Il est nommé porte-parole du FLN et écrit – sur la torture notamment – pour l'organe de presse du mouvement de libération, *El Moudjahid*. Comme le raconte encore son fils, « *Fanon a voyagé avec un passeport libyen sous le nom d'Omar Ibrahim Fanon à partir du 10 septembre 1958 en tant que représentant* » du Gouvernement provisoire de la République algérienne (GPRA). Il fait partie de la délégation algérienne au Congrès panafricain d'Accra. Très critique des dirigeants africains qui ont accepté de rejoindre la Communauté franco-africaine créée en 1958 plutôt que de chercher à obtenir une pleine indépendance, il lance: « *Si l'Afrique doit être libre, nous ne pouvons pas quémander, nous devons arracher par la force ce qui nous appartient.* [...] *Toutes les formes de lutte doivent être adoptées, sans exclure la violence.* »

Une double mort

De retour en Afrique du Nord, Fanon publie *L'An V de la révolution algérienne* en 1959, aux Éditions Maspero. Fanon entreprend d'y décrire la réalité de la situation en Algérie. « *Le caractère progressivement total de la répression,* décrit Fanon, *inflige des traumatismes graves.* » Dans ces conditions, face à la « *violence de l'occupant, sa férocité, son attachement délirant au territoire national* » – face à un impérialisme qui ne renonce devant rien –, « *l'urgence d'une guerre totale se fait sentir* ».

C'est dans ce texte que figure l'une des formules les plus célèbres de Fanon: « *La mort du colonialisme est à la fois mort du colonisé et mort du colonisateur.* » Selon Kévin Boucaud-Victoire, « *il est alors question de destruction d'un système et de rôles sociaux, non de morts physiques* ». N'en demeure pas moins que, pour Fanon, la lutte armée, parfois sanglante, est légitime. Le colonialisme produit de la violence, et cette violence ne pourra être dépassée que si elle est canalisée pour construire une société nouvelle. Le psychiatre n'est pas un apologiste de la violence. Mais elle lui apparaît, selon Cherki, comme un « *passage obligé* » sur le chemin de la désaliénation et de la transformation psychique, qui impose d'abattre un système colonial fondé sur l'oppression, la brutalité et l'humiliation. Ceux qui croient pouvoir mettre fin au système de domination coloniale sans en passer par la violence se trompent. Fanon a en même temps conscience du risque que le recours à la lutte armée vienne confirmer les stéréotypes racistes – « les indigènes sont des sauvages, la violence est leur nature » – par lesquels la répression se légitime au sein d'un Occident qui ne voit jamais sa propre brutalité. « *Dans une guerre de Libération, le peuple colonisé doit gagner, mais il doit le faire proprement sans "barbarie".* [...] *Le peuple sous-développé est obligé, s'il ne veut pas être moralement condamné par les "Nations occidentales", de pratiquer le fair-play, tandis que son adversaire s'aventure, la conscience en paix, dans la découverte illimitée de nouveaux moyens de terreur.* » Il doit « *prouver* [...] *la pureté de chacun de ses gestes* » face à une puissance coloniale qui, drapée dans les habits de la prétendue civilisation, se livre à la pire barbarie le cœur tranquille. Pour le psychiatre, « *ce n'est pas vrai que la Révolution soit*

allée aussi loin que le colonialisme. [...] *Le Front de libération nationale n'a pas craint* [...] *de proscrire certaines formes d'action et de rappeler constamment aux unités engagées les lois internationales de la guerre.* » Cette autolimitation, sans doute, est d'abord stratégique. Mais on peut y lire aussi une forme d'éthique de la violence. « *La haine, le ressentiment, "le désir légitime de vengeance" ne peuvent alimenter une guerre de libération* », pour Fanon. La contre-violence des colonisés ne doit pas seulement détruire mais ouvrir un nouvel avenir. Fanon condamne « *ces frères qui se sont jetés dans l'action révolutionnaire avec la brutalité presque physiologique que fait naître et qu'entretient une oppression séculaire* », tout en ajoutant: « *Nous les comprenons, mais nous ne pouvons ni les excuser ni les rejeter.* »

L'appel au panafricanisme

Jouissant d'une notoriété croissante, Fanon est victime d'un accident de voiture en 1959 alors qu'il est en déplacement au Maroc: la plupart des spécialistes suspectent un attentat commandité par la Main rouge, organisation armée secrète opposée à l'indépendance. Transféré à Tunis, puis à Rome, le psychiatre est à nouveau la cible d'une tentative d'assassinat. La voiture qui doit le récupérer à l'aéroport est piégée... mais la charge explose de manière précoce. La nuit suivante, deux hommes s'introduisent dans la clinique où il est hospitalisé pour tenter de l'assassiner, mais ne trouvent pas sa chambre.

Rétabli, de retour en Afrique du Nord, Fanon participe à la deuxième Conférence des peuples africains qui se tient, début 1960, à Tunis. Avocat du panafricanisme, il appelle à la constitution d'un corps de volontaires africains pour soutenir le combat algérien. C'est, pour Fanon, l'indépendance du continent qu'il faut viser: « *Ne pas isoler le combat national du combat africain.* » En mars, Fanon, salué pour sa conférence « Pourquoi avons-nous choisi la violence? », est nommé ambassadeur du Gouvernement provisoire de la République algérienne au Ghana. Il dénonce la manière dont, à l'issue de certains mouvements d'indépendance, le pouvoir est accaparé entre les mains d'une bourgeoisie indigène qui continue de servir les intérêts prédateurs des puissances coloniales et reproduit jusqu'à la caricature les logiques occidentales de domination politique et économique. Inspiré par le socialisme, Fanon considère que les mouvements décoloniaux devraient au contraire être l'acte de naissance de nouvelles formes d'organisation. La réalité, cependant, le déçoit. « *Souvent impuissant,* [il] *voit se dérouler sous ses yeux ce qu'il pressentait déjà et redoutait le plus: le "post-colonialisme", la constitution de gouvernements de compromis, les luttes de pouvoir, la corruption* », résume Cherki. Le psychiatre n'en tisse pas moins des contacts à travers les pays de la région. Il échafaude le projet de créer, en soutien au mouvement algérien, un front transsaharien qui, depuis la Guinée et le Mali, permettrait d'acheminer armes et munitions vers l'Algérie. Il travaille, en parallèle, à son ultime ouvrage, *Les Damnés de la terre*. À Claude Lanzmann et Marcel Péju, croisés en 1960, il lance: « *Demandez à Sartre de me préfacer. Dites-lui que chaque fois que je me mets à ma table, je pense à lui.* » Les deux penseurs se rencontrent l'année suivante. « *Je n'ai jamais vu Sartre aussi séduit et bouleversé par un homme* », dira Lanzmann. Le père de l'existentialisme accepte d'écrire un texte d'introduction, où figure ce célèbre passage: « *En le premier temps de la révolte, il faut tuer: abattre un Européen c'est faire d'une pierre deux coups, supprimer en même temps un oppresseur et un opprimé; restent un homme mort et un homme libre.* » Sartre ajoute: « *Le colon n'a qu'un recours: la force, quand il lui en reste; l'indigène n'a qu'un choix: la servitude ou la souveraineté.* »

Nombre de commentateurs considèrent que la préface dénature en partie le propos de Fanon. Certes, le psychiatre écrit que « *pour le colonisé, la vie ne peut surgir que du cadavre en décomposition du colon* », que « *la décolonisation est toujours un phénomène violent* ». Il n'y a guère d'autre choix, sinon la soumission, face à la barbarie inhérente d'un régime colonial fondé sur « *la nécessité de torturer, de violer et de massacrer* ». La domination occidentale a un « *caractère totalitaire* »: elle va jusqu'à faire du colonisé une figure diabolique, une « *sorte de quintessence du mal* ». Dans la révolte violente, l'agressivité accumulée au fil de décennies d'humiliation, de violence, de cruauté, se libère. Celui « *à qui on n'a jamais cessé de dire qu'il ne comprenait que le langage de la force, décide de s'exprimer par la force* ». Le rapport de diabolisation s'inverse: « *À la théorie de "l'indigène mal absolu" répond la théorie du "colon mal absolu".* » Le « *manichéisme du colon* », qui fait du colonisé un sauvage déshumanisé, légitimant ainsi l'exercice de la barbarie illimitée à son endroit, produit le « *manichéisme du colonisé* » qui, à son tour, réduisant le colon à un diable, légitime la violence sans borne contre lui. La révolte, alors, peut conduire à des exactions terribles. Si ce manichéisme en miroir est une étape nécessaire, il doit être dépassé pour sortir vraiment du colonialisme: prendre en main son destin politique, c'est se confronter aux ambivalences, aux contractions qui tissent la complexité du monde.

La violence, pour Fanon, ne peut être seulement destructrice: elle devient, doit devenir créatrice, comme le souligne Kévin Boucaud-Victoire, citant le psychiatre: « *La violence assumée permet à la fois aux égarés et aux proscrits du groupe de revenir, de retrouver leur place, de réintégrer.* [...] *La violence du colonisé* [...] *unifie le peuple.* » Quelque chose de nouveau, alors, commence. Fanon, malheureusement, ne vivra pas pour voir l'indépendance de l'Algérie. Atteint d'une leucémie, il est soigné à Moscou puis à Bethesda, aux États-Unis. Il meurt le 6 décembre 1961, à 36 ans seulement. Son corps est inhumé selon ses souhaits en Algérie, au cimetière de Sifana près de Sidi Trad, avant d'être transféré au cimetière des « Chouhadas ».

LE MAÎTRE DU HAUT CHÂTEAU

DANS LA SPIRALE DE LA VIOLENCE

Par **Octave Larmagnac-Matheron**

Adaptée d'un roman de Philip K. Dick, la série *Le Maître du Haut Château* est une uchronie dystopique où les forces de l'Axe ont gagné et mènent une répression féroce contre leurs opposants. Jusqu'où peut-on résister sans trahir la cause qu'on défend?



L'AXE VAINQUEUR

Adaptation du roman éponyme de Philip K. Dick, *Le Maître du Haut Château* est une uchronie dystopique de science-fiction. Nous sommes en 1962. Les forces de l'Axe ont remporté la Seconde Guerre mondiale, qui s'est achevée par le bombardement atomique de Washington. Défaits, les États-Unis ont été partagés entre les vainqueurs: à l'est, le Reich américain, qui met en œuvre les politiques exterminatrices nazies à l'encontre des Juifs mais également des Noirs; à l'ouest, les États du Pacifique japonais. Entre les deux, les montagnes Rocheuses constituent une « Zone neutre », un territoire tampon. Les réseaux de rébellion qui opèrent sur les deux fronts transitent souvent par cet espace interlope où il est plus facile d'échapper à la répression. Les résistants sont poussés à utiliser la violence à laquelle les fascistes recourent à l'envi, souvent arbitrairement. Dès le début, alors que sa compagne Juliana Crain est dépêchée en Zone neutre pour remettre un film mystérieux de propagande montrant les Alliés gagnant la Seconde Guerre mondiale, Frank Frink est arrêté par la Kempeitai, la police militaire japonaise. Sa femme et ses enfants sont placés en salle de gazage pour le forcer à parler, et sont finalement assassinés. Fou de rage, Frank échafaude une tentative d'assassinat du prince héritier Akihito qui n'aboutit pas. Il s'engage alors de plus en plus dans la résistance. Après une attaque contre un poste de contrôle japonais, la Kempeitai capture des otages innocents. Frank participe à la mission pour les libérer mais, en représailles, le général Onoda ordonne l'exécution arbitraire de civils. La violence nourrit la violence. Frank accepte de récupérer une bombe pour commettre un attentat contre l'état-major japonais. Il sera finalement capturé et condamné à mort. —

© Amazon Prime Video

OÙ TRACER LA LIMITE?

Un meurtre peut-il être légitime? Où passe la ligne de partage? La question traverse toute la série. Dans la dernière saison, la résistance se rapproche de la Rébellion communiste noire (RCN) en zone ouest afin de commettre un attentat, lors d'une vente aux enchères, qui pourrait permettre d'éliminer plusieurs officiels japonais mais causera également la mort de nombreux civils. Pour Bell Mallory, responsable de la RCN, il n'y a pas de civils innocents. Tous ceux qui acceptent passivement la défaite sont compromis avec l'ennemi. Si les méthodes de la RCN suscitent un trouble, ce n'en est pas moins cette rébellion qui, à la fin de la série, alors que le Japon vacille, lance un soulèvement victorieux à San Francisco… où est instaurée une milice anti-japonaise. —



Rupert Evans dans le rôle de Frank Frink.

« Dans un monde où l'on s'emploie à justifier la terreur avec des arguments opposés, je pense qu'il faut apporter une limitation à la violence, la cantonner dans certains secteurs quand elle est inévitable, amortir ses effets terrifiants en l'empêchant d'aller jusqu'au bout de sa fureur. »

Albert Camus, « Première réponse à d'Astier de la Vigerie » (1948), *Essais* (Pléiade, 1965)

ÉTHIQUE DU MEURTRE

Jusqu'où la fin justifie-t-elle les moyens? L'efficacité prime-t-elle sur la morale? Juliana, le personnage principal de la série, se montre pour sa part souvent réticente à recourir à la violence terroriste. Elle suit sa conscience davantage que les ordres, ce qui lui vaut l'hostilité de certaines franges de la résistance qui lui reprochent son manque d'engagement dans la cause et tentent à plusieurs reprises de l'assassiner. Son souci de justice ne l'empêche pas d'accepter la nécessité du meurtre dans certains cas, pour protéger un innocent ou mettre hors d'état de nuire un tortionnaire directement impliqué dans des exactions: elle tue Dixon, un chef de la résistance de l'est, lorsque celui-ci menace de dévoiler un enregistrement révélant que le fils de John Smith, un haut dignitaire nazi, est atteint d'une grave maladie et devrait donc être euthanasié en vertu des politiques eugénistes; mais c'est également elle qui contribue à mettre sur pied le projet d'assassinat de Smith. Juliana, dans une certaine mesure, est proche de la position de Camus: « *La violence est à la fois inévitable et injustifiable. Je crois qu'il faut lui garder son caractère exceptionnel et la resserrer dans les limites qu'on peut.* » —

NORMAN AJARI

« OUI, DANS CERTAINS CAS LA MONTÉE AUX EXTRÊMES EST INÉLUCTABLE »

ENTRETIEN NORMAN AJARI*



Dans quels cas le recours à la violence – y compris contre les personnes – est-il légitime ? Pour Norman Ajari, fin connaisseur de Frantz Fanon et de mouvements comme celui des Black Panthers, résistance et terrorisme peuvent coïncider. Selon le philosophe, dans certains contextes, la décolonisation par exemple, la spirale de la violence est telle que le recours au terrorisme est inévitable. Un point de vue controversé qu'il défend dans cet entretien.

Propos recueillis par Octave Larmagnac-Matheron et Anne-Sophie Moreau



© CP © Stéphane Mahé/ Reuters

***« L'homme colonisé se libère dans et par la violence »*, écrit Frantz Fanon. Quel sens donnez-vous à cette phrase ?**

Lorsque Fanon décrit la décolonisation comme un phénomène intrinsèquement violent, ce n'est pas un énoncé prescriptif. Il sait que des processus délibératifs ont conduit à l'indépendance, en Inde ou au Ghana par exemple. Cela dit, même dans ces contextes, il y a eu une forme de violence parce que le système colonial est fondé sur la violence, et qu'il faut l'exercer pour s'y soustraire. Mais bien entendu, la violence n'a pas toujours la même intensité. C'est d'abord la manière dont le pouvoir occupant réagit qui la définit. La montée aux extrêmes est beaucoup plus forte dans les contextes les plus conflictuels, comme les colonies de peuplement. Le processus d'indépendance de l'Algérie n'a pas été le même que celui de la Tunisie ou du Maroc. En Algérie, le pouvoir était beaucoup plus attaché à la terre, il a réagi avec une volonté acharnée de ne pas céder.



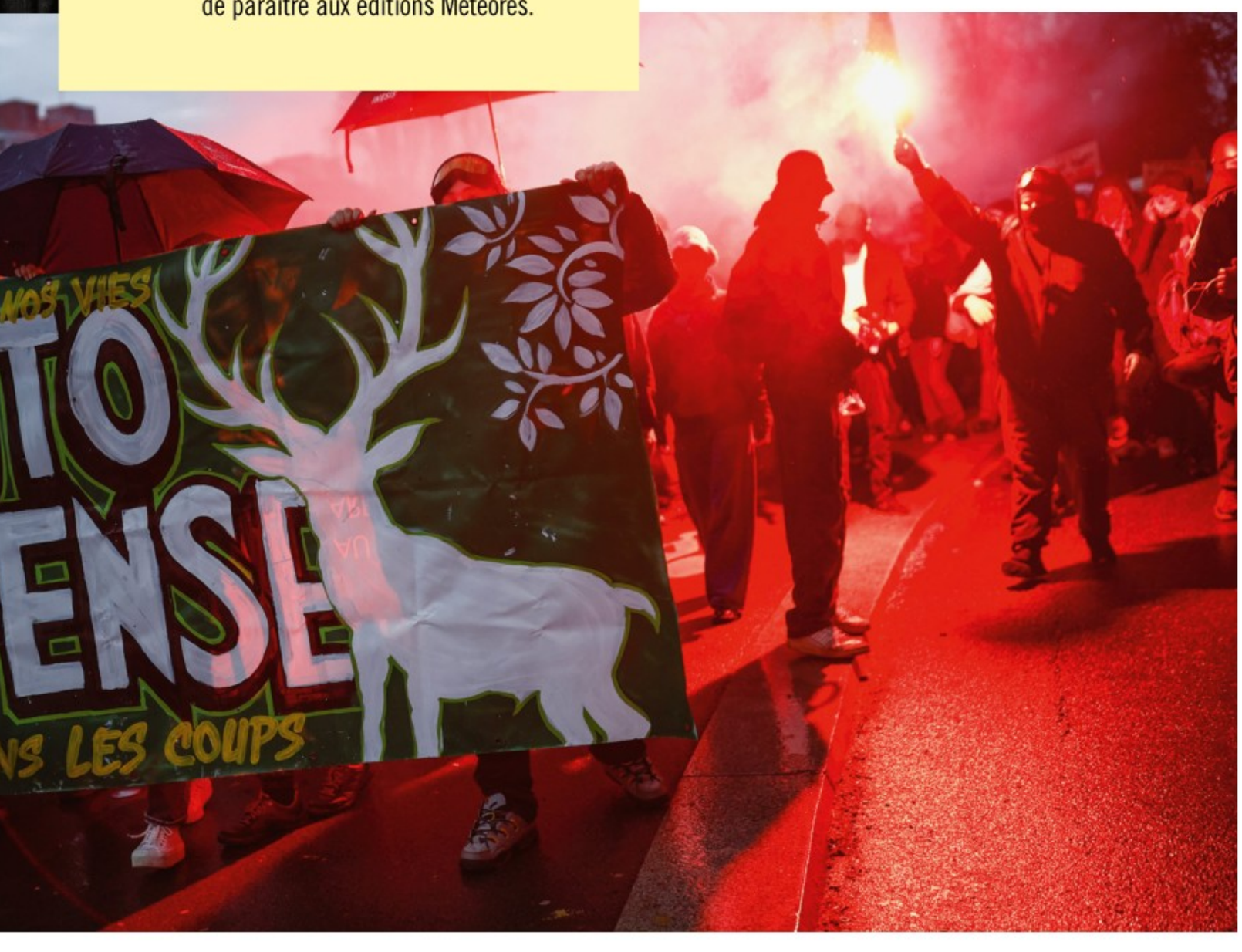
NORMAN AJARI*
Docteur en philosophie, spécialiste des études décoloniales et des pensées noires francophones, il a notamment publié *Violences identitaires* (Mialet-Barrault Éditeurs, 2024, avec Laurent Dubreuil) et *Le Manifeste afro-décolonial. Le rêve oublié de la politique radicale noire* (Seuil, 2024). Son dernier essai, *Technofascisme : le nouveau rêve de la suprématie blanche* vient de paraître aux éditions Météores.

Dans un contexte différent sur lequel vous avez aussi travaillé, les Black Panthers ont également revendiqué une forme de violence. Dans quel but ?

Norman Ajari — Les Black Panthers se sont inspirés de la tradition du nationalisme noir représentée notamment par l'Organization of Afro-American Unity de Malcolm X. Ils y ont insufflé davantage de marxisme, de maoïsme. Leur approche de la violence s'inscrit dans une réflexion sur l'autodéfense contre le harcèlement de la police. Leur stratégie repose sur une mise en scène dissuasive : défilés de brigades armées en uniformes noirs. Cela peut sembler « exotique » pour nous, mais parader en armes est une stratégie légale, constitutionnelle aux États-Unis – garantie par la loi Open Carry, à condition que les armes soient visibles. Les Black Panthers ont rendu leurs armes « hypervisibles » pour envoyer un message : nous sommes capables de répondre si on nous attaque illégitimement. L'idée était de faire réfléchir à deux fois ceux qui voudraient s'en prendre à la communauté.

Dans quelle mesure le recours à la violence est-il lié à des situations où il y a un enjeu de vie et de mort ?

N. A. — Très souvent, il y a dans ces mouvements des enjeux existentiels – on l'a vu récemment avec le meurtre de George Floyd. Fanon montre que la violence coloniale cherche à produire du deuil, pensant que la mélancolie va clouer les gens dans l'inaction. Ça arrive parfois. L'enjeu est alors de transformer le deuil en mobilisation. L'idée de mettre sa vie en balance prend sens pour celui qui a perdu un être ⟶



Rassemblement pour condamner les violences policières et soutenir deux manifestants tombés dans le coma après avoir été blessés lors d'affrontements avec les forces de l'ordre à Sainte-Soline, près de Nantes, le 30 mars 2023.

« Certaines sociétés sont violentogènes. Si vous voulez que la violence diminue, il faut transformer la société. »

⟶ cher ou quelqu'un auquel il peut s'identifier. Est-ce que ça conduit au recours à la violence? Dans certains cas, oui.

Si certains mouvements de résistance utilisent la violence, d'autres au contraire – par exemple les manifestants No King en costumes loufoques d'animaux – s'efforcent de montrer qu'ils ne sont pas dangereux…

N. A. — Il y a une polarisation des manifestations aujourd'hui. D'un côté, on a des formes de désobéissances civiques, parfois burlesques, qui cherchent à court-circuiter toute accusation de violence par laquelle la répression pourrait s'autolégitimer. De l'autre côté, certains promeuvent les destructions et reprennent les défilés en armes – un chapitre des Panthers s'est reconstitué à Philadelphie contre l'ICE. Chaque stratégie a ses limites. Les premiers, qui refusent d'entrer dans une logique de rapport de force, risquent de ne pas être pris au sérieux. La mobilisation devient une mise en scène sur les réseaux sociaux. Les autres s'exposent au risque d'être délégitimés comme terroristes. Les objectifs, cela dit, ne sont pas les mêmes. Pour les Panthers de Philadelphie, l'enjeu est de protéger des personnes qui risquent d'être capturées. C'est très pragmatique. On n'est pas dans la démonstration mais dans la tactique concrète.

Parfois, des mouvements non violents se retrouvent qualifiés de terroristes…

N. A. — En effet. On se rappelle la séquence sur « l'écoterrorisme » lors des manifestations à Sainte-Soline. Occuper des champs et ne pas se laisser déloger par les forces de l'ordre, ce n'est pas du terrorisme. Mais l'étiquette infuse un fantasme de danger dans la tête des gens pour légitimer la répression. Remarquez d'ailleurs que la violence contre les biens semble être devenue aussi grave que l'attaque contre les personnes dans certains discours politiques.

Quelle distinction faites-vous entre résistance et terrorisme?

N. A. — Le terrorisme vise à propager la crainte chez l'ennemi. Pas seulement à détruire mais à montrer à l'adversaire qu'une force occulte peut frapper n'importe où n'importe quand. Le recours à des mises à morts peut être une forme de terrorisme. Mais dans certains cas, une atteinte spectaculaire aux infrastructures peut aussi susciter une forme de terreur. La résistance, de son côté, consiste en des actions qui s'affranchissent de la légalité contre un ennemi. Le terrorisme peut être une forme de résistance, mais vendre des journaux clandestins de propagande sous l'Occupation en est une aussi. Enfin, un État ne résiste pas. Il se défend contre des gens qu'il a tendance à repeindre en terroristes pour les discréditer. Certains États qui crient au terrorisme n'hésitent pas à le pratiquer, y compris des démocraties libérales représentatives.

Quelles formes de terrorisme sont légitimes à vos yeux, dès lors qu'elles sont employées par des mouvements de résistance?

N. A. — Il n'y a rien d'intrinsèquement abominable dans le terrorisme tel que je l'ai défini. Ce qui peut poser problème, ce sont les cibles. Le meurtre de masse de civils n'est pas une forme de résistance qu'on peut légitimer moralement. Mais on admet la légitimité de la mise à mort de certains leaders d'une organisation ennemie – la Résistance sous l'Occupation l'a utilisée.

Un mouvement de résistance ne doit-il pas s'astreindre à certaines limites éthiques pour ne pas perdre son âme?

N. A. — Pour Fanon, il est impossible de supprimer d'un coup de crayon la violence. Certaines sociétés sont violentogènes. Si vous voulez que la violence diminue, il faut transformer la société. Mais pour y parvenir, il faut faire avec la violence qui est là, et la réorienter. L'enjeu, c'est de la fédérer, de lui donner des voies de sortie encadrées, sans quoi on entre dans un cycle infernal de destruction.

Au moment du 7 octobre, la philosophe Judith Butler avait beaucoup choqué en qualifiant l'action du Hamas de *« résistance »*. Qu'en pensez-vous?

N. A. — Il y a toute une rhétorique qui voudrait que tout ce qui porte atteinte à une démocratie libérale

ne puisse pas relever de la résistance, seulement du terrorisme, et que ce terrorisme soit radicalement illégitime. C'est passer à côté de la réalité. Le 7 octobre est un acte évidemment terroriste. Mais du point de vue des organisations palestiniennes, c'est aussi un acte de résistance. Il faut rappeler les exactions d'Israël qui ont précédé, et qui relèvent pour moi du terrorisme.

Mais vous comprenez que cette prise de position ait choqué ?

N. A. — Je comprends que ça ait choqué. Je ne suis pas favorable à ce type de mises à mort de masse. Mais je veux souligner que le contexte de colonialisme de peuplement crée une situation particulièrement violente. Beaucoup d'exemples historiques montrent que quand deux groupes se considèrent réciproquement illégitimes à se trouver là où ils sont, la montée aux extrêmes est inéluctable. Ces situations mènent presque toujours à des crimes contre l'humanité, des génocides. Beaucoup de gens considèrent aujourd'hui que l'existence de l'État d'Israël, né du colonialisme, est un fait acté, incontestable. Mais ce n'est jamais aussi simple que ça. Le cas de l'Afrique du Sud le montre bien. Même dans un pays comme le Canada, où les colons se sont installés il y a cinq cents ans, il y a encore une poignée d'autochtones qui contestent leur légitimité. Ces conflits peuvent durer des siècles.

Carl Schmitt, dans sa *Théorie du partisan*, insiste sur cet attachement à la terre…

N. A. — Schmitt souligne en effet la ferveur du partisan enraciné, en évoquant aussi bien l'OAS que le Vietminh. Il abhorre cependant Lénine, cet internationaliste indifférent à sa patrie. Schmitt déteste ça, beaucoup plus que les mouvements décoloniaux. À ses yeux, chacun doit rester dans sa « *substance spirituelle* », qui est fondamentalement tellurique. C'est l'appartenance au territoire qui importe : on menace ma légitimité à être là où je suis.

Et vous, vous sentez-vous plutôt du côté de Schmitt ou de Lénine ?

N. A. — Pour ma part, je suis plutôt du côté de l'internationalisme. Je crois davantage aux valeurs qu'aux appartenances. Lénine disait en substance : ne te préoccupe pas de la nationalité, regarde les intérêts des opprimés, indépendamment du drapeau. Ce sont là, entre Schmitt, le juriste du Troisième Reich, et Lénine, le fondateur de l'URSS, deux conceptions radicalement opposées qui s'affrontent. Ceux qui sont du côté de la légitimité du sol et du sang, laquelle fonde une vision hiérarchique de la société, sont hostiles à la solidarité internationale dans laquelle je me reconnais. Le militantisme fasciste prône la domination d'un groupe immuable. Je ne peux en aucun cas soutenir sa violence, alors que je peux soutenir l'autodéfense antifasciste.

Est-ce que le « *technofascisme* », auquel vous consacrez votre dernier ouvrage, rebat les cartes ?

N. A. — Le technofascisme est une vision hiérarchique du monde sécrétée par les magnats de la tech. Dans cette vision, la puissance organisatrice de la société n'est plus la forme État, mais la forme entreprise. Le pouvoir vertical qui y règne doit s'appliquer partout. C'est la théorie de Curtis Yarvin et de Peter Thiel. Pourquoi parler de fascisme ? Parce qu'il implique une répartition inégale de l'avenir. Pour les technofascistes, le seul groupe capable de s'ouvrir au futur, ce sont les Occidentaux blancs. Seule leur race peut être améliorée – un des grands projets du transhumanisme. C'est une hiérarchie raciale réinventée, qui se conjugue avec une nouvelle forme d'autoritarisme.

Comment résister au technofascisme ? Que pensez-vous des néoluddites qui refusent d'utiliser les nouvelles technologies voire préconisent de casser les machines ?

N. A. — Le système technocratique gagne du terrain partout. On ne peut pas se contenter de le repousser à sa petite échelle, en refusant d'utiliser ses outils. Cela étant, on observe des formes intéressantes de sabotage. Prenez le cas d'Elon Musk. Il a rapidement quitté le gouvernement Trump. Pourquoi ? Parce que l'action Tesla a plongé. À cause de son implication politique bien sûr, mais aussi à cause d'un tas d'actions menées un peu partout : piratages de logiciel Tesla qui empêchaient le démarrage, sabotage des superchargers et des chaînes de production, rayures et tags des véhicules… Ces actions accumulées ont eu un effet sur les marchés, en créant l'inquiétude chez les investisseurs et les acheteurs. Ces activistes ne sont pas des terroristes mais des « inquiétudistes » !

Contre le technofascisme, vous plaidez pour l'intercommunalisme. De quoi s'agit-il ?

N. A. — C'est un concept que Huey P. Newton, fondateur des Black Panthers, a élaboré dans la continuité de l'internationalisme. Avec la mondialisation, les frontières nationales perdent de leur importance. Il faut donc créer des résistances transnationales. C'est ce qui s'est passé contre Telsa : des communautés se sont mobilisées en Europe comme aux États-Unis. C'est très innovant.

GÉRARD RABINOVITCH

POUR/CONTRE

LA RÉSISTANCE PEUT-ELLE AVOIR RECOURS À LA VIOLENCE TERRORISTE ?

« NON, LA TERREUR DÉVOIE L'ESPRIT DE LA RÉSISTANCE »

ENTRETIEN GÉRARD RABINOVITCH*



La résistance implique parfois une lutte armée. Est-il pour autant impossible de la distinguer du terrorisme ? Le philosophe Gérard Rabinovitch – dont le père, Léopold, a fait partie des résistants armés FTP-MOI – a consacré un essai à cette question en 2014. Dans *Terrorisme/Résistance. D'une confusion lexicale à l'époque des sociétés de masse* (Le Bord de l'eau), il fustige la tendance, notamment chez les intellectuels progressistes, à mélanger les deux pour excuser le recours à la terreur.

Propos recueillis par Octave Larmagnac-Matheron et Anne-Sophie Moreau

Le 2 septembre 2024, à Jérusalem : des manifestants appellent Netanyahou à conclure un accord de paix afin d'obtenir la libération des otages enlevés par le Hamas le 7 octobre 2023.

On pourrait croire que votre essai *Terrorisme/Résistance*, sorti en 2014, condamne la lutte armée. Vous mettez pourtant résistance armée et résistance civile à égalité de mérite, sans les opposer. Vous dédiez d'ailleurs sa rédaction à la mémoire des combattants FTP-MOI, qui menèrent des actions armées contre l'occupant, et à la résistance civile des « Justes parmi les Nations », qui sauvèrent pourchassés et persécutés.

« *Le monde n'est pas une chambre d'enfant* », rappelait Sigmund Freud. Si les recours de la civilité démocratique vous sont retirés par des formes de tyrannie despotiques ou totalitaires qui vous annihilent comme sujet humain, et comme sujet politique, la résistance est requise d'advenir. Elle peut se trouver fondée à être *armée*. La résistance « civile », notamment de « sauvetage » des persécutés et des pourchassés, comme ce fut le cas durant la Seconde Guerre mondiale, repose sur le même socle éthique. C'est la même révolte qui les fonde et les justifie. La résistance civile non armée, ce n'est pas du « pacifisme ». Ce dernier, hélas, dissimule trop souvent lâchetés et compromissions. La résistance civile est engagée. Elle prend des risques vitaux face à l'oppresseur, et n'est pas moins héroïque. Elle a seulement une autre vocation dans le combat contre la tyrannie.

Vous dites aussi que la lutte armée contre le nazisme ne s'autorisait pas tout…

Gérard Rabinovitch — La résistance armée contenait dans ses actions l'empreinte du motif de son combat. Elle ne se permettait pas tout. La légitimité des moyens y était corrélée à l'équité des fins. En se posant des limites, les résistants faisaient une distinction qui avait une signification éthique entre ceux qui pouvaient être tués et ceux qu'on devait impérativement éviter de tuer. Les fins de la Résistance – abattre la tyrannie, sous forme d'oppression ou d'occupation, sauvegarder quelque chose du « sentiment d'humanité », éléments constitutifs d'une civilisation de vie – bornaient les moyens en retenue. Ce qui la différencie originairement et dynamiquement du terrorisme. La résistance *armée* et la résistance de *sauvetage* furent, à l'époque de la furie nazie, un moment de « société éthique ». Quand bien même fut-elle exceptionnelle, contingente, provisoire.

Justement, sous l'Occupation, les nazis traitaient les résistants de terroristes. La différence entre les uns et les autres n'est-elle qu'une question de point de vue ?

G. R. — C'est, en effet, l'adage préféré des piliers de comptoir du relativisme – prononcé avec un air entendu. La Seconde Guerre mondiale demeure la scène ⟶

GÉRARD RABINOVITCH*
Philosophe, sociologue, chercheur au CNRS et à l'université Paris-Diderot, il est vice-président de l'Institut universitaire Rachi à Troyes et dirige l'Institut européen Emmanuel Levinas-AIU. Il a notamment publié *Terrorisme/Résistance. D'une confusion lexicale à l'époque des sociétés de masse* (Le Bord de l'eau, 2014) et vient de sortir *D'une permanence païenne. Sur quelques invariants anti-judaïques* (Le Bord de l'eau).

© Eyal Warshavsky/Sopa Images via Zuma Press Wire/Réa

⟶ d'étalonnage, condensé en absolu, de ce que peut l'humain générique en matière d'ignominies et de jouissances destructrices. Tout comme – à l'opposé de celles-ci – elle demeure la scène de référence de grandeurs anoblissantes d'esprit, de vaillances héroïques, et d'empathies civilisantes. Encore convient-il ne pas en dévoyer les figures et les traits dans des emplois excessifs ou des envolées de tribune, des détournements malséants de mérites ou des appropriations de gloire… C'est là le cœur éthique des enjeux narratifs du moment.

Vous récusez donc fermement que la résistance pour les uns est le terrorisme pour les autres, et inversement…

G. R. — Un tel adage entérine d'office une confusion possible et la tolère; là où, au contraire, est requis l'ancrage d'une distinction. Les actions de résistance n'étaient pas traitées autrement que de « terroristes » par l'occupant nazi et ses affidés fascistes en Europe. En matière de terreur et de terrorisme, il n'y a pas de doute vers qui la qualification était justifiée au plus exact, *a contrario* des schèmes menteurs et falsificateurs de la langue du IIIe Reich. L'embrouillamini contemporain vient lorsque ce qui relève du terrorisme se trouve adoubé du noble nom de résistance. Si l'embrouillamini est aujourd'hui incandescent, l'amorce de ce biais est ancienne.

Vous relevez dans votre ouvrage que les notions de résistance et de terrorisme prennent leur racine dans la Révolution française. Que désignaient-elles?

G. R. — L'usage actuel du mot « résistance » se sédimente dans l'expression « *droit de résistance à l'oppression* » de la Déclaration des droits de l'homme, dès 1789. Le terme de « terreur » – une peur extrême qui paralyse – prend le sens de peur collective pour briser une population, en désignant l'ensemble des mesures d'exception et de liquidation instaurées après la chute des Girondins (juin 1793). Le terme de « terrorisme » désigna la politique de terreur de cette période, pointant l'emploi systématique de la violence pour atteindre un but politique: des actes de violence qu'une organisation exécute pour impressionner une population et créer un climat d'insécurité. L'inclusion de « terrorisme » dans la langue universelle se fit par voie de presse lors de l'attentat de la rue Saint-Nicaise visant Bonaparte, en 1800. Un baril explosif à mèche posé sur une carriole. Le modèle séminal de la voiture piégée. Il manqua sa cible mais tua vingt-deux personnes et en blessa une centaine.

Qu'est-il resté de ces significations premières?

G. R. — Pour la notion de résistance, tout est simple. Elle appartient à la logique émancipatrice et anti-tyrannique, congruente à l'humanisme de l'élan de la première époque révolutionnaire en 1789. Son modèle pratique axial contemporain: les « codes » éthiques de combat en valeur absolue, acquis durant la Seconde Guerre mondiale. Éclairons-nous du témoignage de Raymond Aubrac: « *Tous les mouvements de Résistance avaient exprimé leur accord pour pratiquer l'action immédiate, mais contre des cibles bien déterminées: sabotage des moyens de transport, des installations industrielles travaillant pour l'ennemi, personnel de la Gestapo, de la Wehrmacht, des polices et milices de Vichy. Et jamais d'attentats aveugles ne furent exécutés.* » Il y a aussi le témoignage de Marek Edelman, dirigeant *bundiste* du soulèvement du ghetto de Varsovie: « *Dans le ghetto, nous n'avons jamais attaqué les femmes et les enfants des soldats de la Wehrmacht.* » Et pour avoir, enfant, côtoyé de près d'anciens combattants FTP-MOI, j'ai retenu combien ils étaient fiers entre eux de divers actes armés commis, et simultanément fiers de ce qu'ils ne s'étaient pas autorisés à faire.

Et pour la notion de terrorisme?

G. R. — Là, tout se complique. Pour la supposée sauvegarde de la Révolution, les jacobins reprennent à leur compte les attributs de la tyrannie identifiée par Aristote. Dans ce retournement, la tyrannie, pourvu qu'elle serve le dessein révolutionnaire, cesse d'être ce à quoi résister, blanchie par l'idéologie qu'elle est censée servir. Si la résistance fait objection, obstacle, à la jouissance de la domination, la terreur est la signature du principe de tyrannie. Le signal anticipé de la politique à venir de ses tenants. Elle accueille encore – par tropisme et nécessité – les profils mentaux les plus criminels et barbares, et contredit *de facto* l'horizon émancipateur de tout projet de libération. Associée en réhabilitation à la perspective révolutionnaire, la terreur honnie regagne une légitimité scélérate. Elle reviendra en héritage chez les « attentateurs » anarchistes du XIXe siècle qui glisseront rapidement du tyrannicide strict à l'anonymat des victimes en masse en finalité attentatoire; chez les nationalistes divers, puis les fascistes; chez les bolcheviques appelant à la terreur de masse contre les ouvriers révolutionnaires en grève antibolchevique. Sur ce boulevard ouvert, le terrorisme invente des procédés de mort en masse, y compris contre les « siens ». Il instrumentalise ces derniers en « boucliers humains », ou refuse d'en assurer la protection tout en se revendiquant d'en être le représentant. Il détourne en écran tout ce qui pourrait forcer à la retenue, ceux qu'il affronte (écoles, hôpitaux, établissements de culte…). De fait, il consone avec les structures mortifères de la modernité, dont il constitue un des aspects, même lorsqu'il croit la rejeter. La résistance *consent* à la violence, protège ceux dont elle est issue, sollicite des processus de solidarité jusque chez ses adversaires. Le terrorisme *héroïse* la

« *La résistance* consent *à la violence, le terrorisme l'*héroïse. »

violence jusqu'au jouir de cruauté, se bat comme un gangstérisme, et est dynamiquement « totalitaire » par méthode et par horizon. Aucune démocratie réelle, aucun socialisme sincère n'est jamais sorti du sceau d'un modèle terroriste.

Certains auteurs, se référant à Frantz Fanon, tentent de justifier des actes de terrorisme. La philosophe Judith Butler a qualifié la journée du 7 octobre 2023 d'actes de résistance du Hamas. La confusion entre terrorisme et résistance est-elle l'apanage de penseurs progressistes, arguant que la violence, quelle qu'elle soit, est l'arme du faible ?

G. R. — L'œuvre de Frantz Fanon a bien des motifs et mérites. Elle a été dénaturée par l'esthétisme ampoulé de cruauté apathique de son célèbre préfacier, Jean-Paul Sartre. Quant à Judith Butler, la dame patronnesse d'outre-Atlantique, elle a ses « pauvres » aperçus de loin, auxquels elle passe tout, même le pire, avec un frisson de volupté, détachée des réalités… Finalement, ce qui fait défaut à une autoproclamée pensée progressiste, c'est l'ignorance à distinguer deux mentalités de guerre : la guerre selon Clausewitz et celle selon Ludendorff. La première conçue comme théorie de la violence « *raisonnablement employée* », « *continuation de la politique par d'autres moyens* ». Ce que fut principiellement la Résistance. La seconde conçue comme « guerre totale », installant la prééminence mentale du guerrier sur le politique. L'air pouvait être empoisonné, la vérité démolie par l'arme affûtée du mensonge de propagande, l'immunité des populations civiles profanée, les actes de barbaries les plus archaïques sollicités. C'est la matrice des terrorismes contemporains. Et c'est l'engluement moral dans un sociologisme sacerdotal qui tient le prétendu « faible » pour le « juste » par principe, et le supposé « fort » pour le criminel par définition, au même étalon. Nous continuerons à jubiler aux coups de pied de Charlot dans les fesses des gros méchants et des policiers, mais c'est sucer encore son pouce que d'en faire une matrice manichéenne du discernement. Il s'agit là – pour le moins – d'une scénographie puérile, pour laquelle il semble inconcevable que le présupposé « faible » puisse être autre chose que « bon », et que le stipendié « fort » puisse être autrement que « mauvais ».

***« La signification du langage est la responsabilité elle-même »*, écrit Thomas Mann, que vous citez dans la conclusion de votre essai. Mélanger terrorisme et résistance, c'est faire preuve d'irresponsabilité ?**

G. R. — Ne pas distinguer entre terrorisme et résistance participe d'une anomie lexicale générale ; destructrice des aptitudes à penser, conditions de l'autonomie et de la liberté. Habiller, par mille contorsions discursives, de la légitimité déclarative de « résistance » une réalité terroriste, c'est se faire affidé d'une terreur mortifère dans une déshérence complaisante, et saper le sens de l'esprit de résistance. C'est disqualifier son éthique pratique, par l'assimilation inclusive de pratiques terroristes. Les contrefacteurs lexicaux sont les contrebandiers d'un double crime. Ils sabordent le droit de résistance dans la civilisation, et la civilisation de ce droit. Ça ne sert que les domesticateurs et les loups. Ils salissent la mémoire des authentiques résistants, anonymes ou réputés, qui ont fait l'honneur sauvé des hommes, dans des époques sans honneur. La barre éthique est une barre cognitive.

RÉSISTER : MODE D'EMPLOI



Comment lutter concrètement contre ce qui nous révolte ? Trois penseurs contemporains ont rédigé de véritables manuels pour nous sortir de la léthargie et défendre de justes causes avec efficacité. Voici une sélection de leurs meilleurs conseils.

Par Octave Larmagnac-Matheron et Anne-Sophie Moreau

CONSEIL N° 1

NE PAS OBÉIR À L'AVANCE

Selon l'historien Timothy Snyder, le pouvoir des régimes autoritaires repose en grande partie sur « *l'obéissance anticipée* ». Après les élections de 1932, qui portèrent les nazis au pouvoir, ou les élections tchécoslovaques de 1946, dont sortirent vainqueurs les communistes, beaucoup de gens se crurent obligés de servir l'idéologie des nouveaux dirigeants, allant au-delà de leurs exigences. Pour éviter qu'un nouveau régime vire à la tyrannie, commençons par ne pas surestimer son pouvoir de nuisance !

CONSEIL N° 2

COMMENCER PETIT MAIS VOIR GRAND

Tout mouvement de contestation a besoin d'une « *vision pour demain* » capable de fédérer largement, souligne l'activiste serbe Srdja Popovic. Il faut proposer un autre régime, une autre société. Pour autant, chercher à atteindre directement ces objectifs, c'est mettre la charrue avant les bœufs. La résistance se construit progressivement. Elle commence par des petites actions isolées qui donnent l'exemple, l'impulsion à d'autres actions de plus grande envergure. Il faut prendre soin de construire l'unité entre les différents mouvements d'opposition qui émergent afin de coordonner les opérations.

CONSEIL N° 3

SE TROUVER UNE ÉQUIPE

Pour défendre une cause, rien ne vaut l'action collective. « *Rejoignez une bande d'illuminés* », conseille l'historien Rutger Bregman. Vous pouvez créer un mouvement ou – si vous ne vous sentez pas l'âme d'un leader – en rejoindre un autre. Bregman invite à méditer cette citation de l'anthropologue Margaret Mead : « *Ne doutez jamais de la capacité d'un petit groupe de citoyens engagés et réfléchis à changer le monde. En réalité, il en a toujours été ainsi.* »

© Istock

Penser par soi même, c'est *déjà* résister.



© Astrid Nippoldt / Studio Nippoldt

Abonnez-vous à *Philosophie magazine* à partir de 4€/mois

Flashez et laissez-vous guider

- ▶ **Chaque mois, le magazine** dans votre boîte aux lettres.
- ▶ **Chaque jour, des éclairages philosophiques** de l'actualité sur notre site.
- ▶ **Chaque soir, la Lettre de la rédaction** dans votre boite mail.
- ▶ **À tout moment, l'encyclopédie en ligne :** 12 000 articles, 400 dossiers, 500 entretiens...
- ▶ ***Expresso*, les parcours interactifs** sur philomag.com.
- ▶ **Des invitations aux expositions et spectacles** partenaires.
- ▶ **Les masterclass, offertes aux abonnés** : pour rencontrer et échanger avec des philosophes.

BULLETIN À AFFRANCHIR ET RENVOYER AVEC LE CHÈQUE
***Philosophie magazine* - Service Abonnement - Sciences Humaines - BP256 - 89004 Auxerre**

HS68 AP

Je préfère les formules d'abonnement à régler en une fois : **je choisis l'offre d'abonnement au magazine papier (10 n°/an) + le numérique, le tout pour 69 euros** (UE/DOM : 85 euros – reste du monde : 91 euros)

Je règle par chèque payable en France à l'ordre de *Philo Editions* – Je remplis mes coordonnées

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____ Code postal _____

Ville _____ Pays _____ Mail _____ @ _____

Indispensable pour activer votre compte

Conformément à la loi Informatique et Libertés, vous avez un droit d'accès, de modification et de suppression des donnnées vous concernant, à exercer au près de Philo Editions (10, rue Ballu, 75009 Paris). En retournant ce formulaire, vous acceptez que Philo Editions, responsable de traitement, collecte et conserve vos données 5 ans après la dernière interaction avec vous, suivant notre politique de confidentialité et de traitement des données personnelles, que vous pouvez consulter à l'adresse internet : www.philomag.com/confidentialite-et-protection-de-vos-donnees-personnelles. Les informations que vous fournissez à Philo Éditions sont confidentielles et ne seront jamais communiquées à des organismes extérieurs à l'exception de ceux nécessaires à la bonne mise en œuvre du présent prélèvement.

Offre valable jusqu'au 30 septembre 2026.

CONSEIL N° 4

UTILISER L'HUMOUR

Pour Popovic, le *laughtivism* (activisme par l'humour) a trois vertus. Premièrement, il défait la peur sur laquelle reposent les pouvoirs autoritaires. Deuxièmement, il est mobilisateur: « *Les mouvements d'humour sont considérés "cool" et les personnes aiment se joindre aux choses "cool".* » Troisièmement, l'humour désarme le pouvoir. Les dictateurs ne savent pas comment réagir quand on les tourne en ridicule: ne rien faire reviendrait à encourager les moqueries; mais envoyer l'armée réprimer des manifestations burlesques serait grotesque.

CONSEIL N° 5

NE PAS RECULER DEVANT LES TÂCHES RÉBARBATIVES

Un idéaliste doit être réaliste et apprendre à se servir d'outils techniques. Trop de militants croient qu'il suffit de discourir alors que la lutte implique de mobiliser des compétences précises. « *Apprenez à pleurer devant un tableur Excel* », résume Rutger Bregman: les plus efficaces des résistants n'ont pas été de doux rêveurs, mais des gestionnaires, des informaticiens... qui ont su mettre leur savoir-faire au service de leurs convictions.

CONSEIL N° 6

DÉFENDRE LES INSTITUTIONS

Nous avons tendance à croire que les institutions nous protègent. Grave erreur: c'est à nous de les défendre. Par ailleurs, ce n'est pas parce qu'un dirigeant a accédé au pouvoir via une institution – le vote démocratique, par exemple – qu'il la maintiendra une fois en place. « *Les institutions ne se protègent pas elles-mêmes,* avertit Snyder. *Elles tombent l'une après l'autre à moins qu'elles ne soient d'emblée défendues. Choisissez donc une institution qui vous tient à cœur – tribunal, journal, loi, syndicat – et prenez son parti.* »

CONSEIL N° 7

RENONCER AU PURISME

Lorsqu'on défend une cause, on cherche à convaincre ses contemporains du bien-fondé de ses arguments. Or il faut savoir se rappeler que, souvent, « *de bonnes choses se produisent pour de mauvaises raisons* ». Rutger Bregman prend l'exemple du militant abolitionniste Thomas Clarkson qui, pour lutter contre la traite des esclaves, choisit de sensibiliser l'opinion sur le sort des marins britanniques embarqués à bord des navires négriers. Les psychologues appellent cette tactique le « recadrage moral » (*moral reframing*). À essayer!

CONSEIL N° 8

IDENTIFIER LES POINTS DE FRAGILITÉ

Pour qu'une action soit efficace, il faut commencer par analyser les piliers sur lesquels repose la dictature, affirme Popovic. Armées, police politique, médias officiels... les différents vecteurs de la domination ont souvent des failles (conflits internes, loyauté bancale, etc.) Cet examen permet, étape par étape, de mettre en place des stratégies précises et efficaces pour saper le pouvoir.

CONSEIL N° 9

FAIRE PREUVE DE COURAGE

« ***Si aucun de nous n'est prêt à mourir pour la liberté, nous mourrons tous sous la tyrannie*** », annonce Snyder. Face à un pouvoir véritablement répressif, la véritable lutte n'a de chances de l'emporter que si ses membres sont prêts à mettre en péril leur propre existence.

Sources:

Rutger Bregman, *Ambition morale* (Seuil, 2025).

Srdja Popovic, *Comment faire tomber un dictateur quand on est seul, tout petit, et sans armes* (Payot, 2015).

Timothy Snyder, *De la Tyrannie. Vingt leçons du XXe siècle* (Gallimard, 2017), aussi disponible en version bande dessinée.



MARC BLOCH, SERVIR SANS S'ASSERVIR

Marc Bloch, historien, penseur et combattant juif marqué par l'affaire Dreyfus et son expérience de la Première Guerre mondiale, était aussi critique de sa génération, qu'il jugeait coupable de « *l'étrange défaite* ». Portrait.

› p. 112

CAHIER culture



« QUAND ON PANTHÉONISE, C'EST QUE L'ON A QUELQUE CHOSE À SE REPROCHER »

À l'occasion de l'entrée au Panthéon de Marc Bloch, prévue fin juin, l'historien Patrick Boucheron explore la portée et dénonce les récupérations politiques d'une œuvre exigeante, qu'on réduit trop souvent à *L'Étrange Défaite*.

› p. 120

ERNEST PIGNON-ERNEST, L'HOMME DES OMBRES

Amateur de poésie et de philosophie, auteur de collages iconiques, l'artiste retrace son parcours et le sens de sa démarche alors qu'une exposition au musée Inguimbertine de Carpentras célèbre ses créations napolitaines.

› p. 124



© Collection particulière © Sebastien Calvet / Mediapart © Mantovani © Gallimard/opale.photo/



© Photographe inconnu

Marc Bloch, servir sans s'asservir

PAR
VICTORINE DE OLIVEIRA

Le 23 juin, l'historien Marc Bloch entrera au Panthéon, soit quatre-vingt-deux ans après son exécution par la Gestapo, le 16 juin 1944. Qui était ce penseur et combattant juif, marqué par l'affaire Dreyfus et son expérience de la Première Guerre mondiale, mais aussi grand critique de sa génération, coupable de « *l'étrange défaite* »? Portrait d'un historien aux premières loges de l'histoire.

Sur le monument commémoratif de Saint-Didier-de-Formans, un village de l'agglomération lyonnaise où trente « patriotes » ont été fusillés le 16 juin 1944, Marc Bloch est de beaucoup le plus âgé. À 57 ans, l'historien fait presque figure d'ancêtre au sein d'un mouvement de Résistance qui parie plutôt sur la jeunesse – les autres ont entre 19 et 47 ans. Ses décorations militaires reçues lors de la Grande guerre ainsi qu'une carrière universitaire brillante de spécialiste du Moyen Âge et de cofondateur d'une revue scientifique novatrice, les *Annales d'histoire économique et sociale*, font-elles de lui un mentor pour une jeune génération pressée de libérer la France de l'Occupation et du régime de Vichy? Pas vraiment. Celui qui entre désormais au Panthéon a dû faire des pieds et des mains pour se voir accorder ne serait-ce que de modestes fonctions au sein du mouvement lié au journal *Le Franc-Tireur* – son expérience lui vaut en revanche assez vite des responsabilités, et une arrestation en mars 1944. L'étudiant en philosophie de 22 ans qui lui sert d'agent de liaison fin 1942, Maurice Pessis, se souviendra dans les années 1990 : « *J'avais beau arguer de ses compétences militaires, et d'une renommée dont j'ignorais tout,* [...] *nul ne voulait de lui. Il était trop vieux.* » Il décrit alors l'état d'abattement que ce refus provoque chez celui qui ne peut même plus enseigner, l'université étant désormais interdite aux Juifs sur l'ensemble du territoire français : « *Que de peine pour offrir sa* →

vie ! Est-ce alors qu'il me dit qu'il se sentait amoindri par l'âge, vieilli dans ses facultés intellectuelles ? Son œuvre était terminée. Lui aussi. »

Un doyen lucide

Le mouvement cherche un temps quoi faire de cet intellectuel qui refuse de s'avouer personnellement vaincu. À l'usure, les cadres de Franc-Tireur finissent par accepter sans grand enthousiasme sa participation. Contre toute attente, Marc Bloch s'adapte très rapidement à la clandestinité et à une vie aussi fruste que solitaire, alors qu'il vit séparé de toute sa nombreuse famille. Un membre du directoire des Mouvements unis de la Résistance (MUR) rapporte : « *Il était de loin notre doyen, il tranchait parmi notre faune par sa courtoisie d'un autre âge, sa discrétion, la modestie avec laquelle il faisait valoir son opinion ; dans son long dialogue avec l'histoire lointaine, il avait acquis un large esprit de tolérance* [...] *et par-dessus tout, ainsi qu'en témoigna sa fin, une fermeté d'âme digne de ces temps de chevalerie dont il avait été le découvreur passionné.* » À force de ténacité, il se fait une place dans la hiérarchie du mouvement, au point que les Allemands se féliciteront d'une arrestation inscrite dans un coup de filet plus large, véritable coup porté au réseau de résistance lyonnais.

> *« Jusqu'au bout, notre guerre aura été une guerre de vieilles gens ou de forts en thèmes »*, dira Marc Bloch dans *L'Étrange Défaite*.

Si Marc Bloch a sans doute été agacé et frustré de ces difficultés premières, il n'en a toutefois sûrement pas été le premier surpris. Après tout, il est l'un de ceux qui ont diagnostiqué avec le plus de finesse l'une des principales raisons de l'effondrement du pays en 1940 : « *La superstition de l'âge, le respect d'un prestige, vénérable certes, mais qu'il eût fallu bien plutôt, ne fût-ce que pour le protéger, rouler révérencieusement dans le linceul de pourpre des dieux morts, le faux culte, enfin, d'une expérience, qui, puisant ses prétendues leçons dans le passé, ne pouvait que conduire à mal interpréter le présent.* » Si l'armée française et l'ensemble de la classe politique de la IIIe République ont été soufflées comme un château de cartes, c'est bien faute de ne pas avoir pris la mesure du changement d'ère qui se jouait outre-Rhin. « *Jusqu'au bout, notre guerre aura été une guerre de vieilles gens ou de forts en thèmes,* tance Marc Bloch dans *L'Étrange Défaite* (1940), *une guerre toute pénétrée par l'odeur de moisi qu'exhalent l'École, le bureau d'état-major du temps de paix ou la caserne.* » Son plus célèbre essai n'ayant été publié qu'à titre posthume en 1946, les cadres de Franc-Tireur ne peuvent savoir à quel point l'historien ne se fait aucune illusion sur ses propres limites et tient volontiers à se ranger sous la houlette de plus jeunes et exaltés que lui. C'est donc à un mélange d'obstination et d'humilité que Marc Bloch doit son destin tragique : attachement à des valeurs qui le poussent à défendre une certaine idée qu'il se fait de la France, dans l'esprit du patriotisme issu de la Première Guerre mondiale, et modestie de l'historien qui n'a que trop conscience de la sanction impitoyable qui guette ceux dont le regard demeure désespérément coincé vers le passé, sans rapport dynamique au présent.

L'élève modèle devenu sergent

Il serait tentant de voir des éléments de prédestination dans l'environnement familial de Marc Bloch, typique d'une bourgeoisie juive alsacienne viscéralement attachée à la République, jusqu'à ce que l'antisémitisme de la société française ne transforme brusquement Bloch et les siens en parias. Le père du jeune Marc, qui naît le 6 juillet 1886 à Lyon, est en effet lui-même professeur d'histoire ancienne à l'université de Lyon, et ancien élève de l'École normale supérieure à Paris. Alsacien de naissance et issu d'une famille juive présente dans la région depuis plus de deux siècles, Gustave Bloch choisit la nationalité française en 1871, après s'être engagé comme pompier volontaire lors du siège de Strasbourg par les Prussiens. Sceptique dans un premier temps, il se range dans le camp des partisans du capitaine Dreyfus lorsqu'éclate l'affaire en 1894. « *J'ai dû à mon père ma meilleure formation d'historien* », affirme le fils dans l'avant-propos de son essai consacré au mythe des *Rois thaumaturges* (1924), au point que « *ses leçons commencées dès l'enfance et qui, depuis, n'avaient jamais cessé, m'ont marqué d'une empreinte que je voudrais ineffaçable* ». Quant à sa mère, Sarah Ebstein, elle est issue d'une famille de commerçants locaux.

La scolarité de Marc Bloch est une suite de premiers prix et de démonstrations d'excellence qui le mènent des bancs du lycée parisien Louis-le-Grand à ceux de l'École normale supérieure, qu'il intègre à 18 ans. Agrégé d'histoire et de géographie en 1909, il commence à enseigner trois ans plus tard, après un séjour d'un an en Allemagne. La déclaration de guerre de cette dernière le cueille à la fin de l'été 1914 alors qu'il n'est plus tout à fait un jeune homme, du moins selon les critères de l'époque. C'est peut-être ce qui explique la fermeté, parfois teintée de ce que nous pourrions lire aujourd'hui comme une forme d'insensibilité, du sergent Bloch, mobilisé dans le 272e régiment d'infanterie. Dans ses *Souvenirs de*

guerre (1969, posthume), ce dernier se désole parfois des « *quelques froussards de* [s]*a section* » et se félicite de leur « *manifester ouvertement le dégoût très sincère* » qu'ils lui inspirent. À l'inverse, il loue le courage militaire qu'il croit « *certainement très répandu* », « *fruit d'un effort* » qui devient vite, selon lui, une « *habitude* ». À la fin du conflit, on le citera pour « *son bel exemple de crânerie et de froide résolution dans l'accomplissement de ses missions* », de quoi signaler un « *officier remarquable* ».

L'épreuve de la guerre jette le jeune historien dans une expérience sans commune mesure avec l'étude, au milieu de « *l'effroyable violence* » des bombes.

Reste que l'épreuve jette le jeune historien dans une expérience sans commune mesure avec les heures de tranquille étude en bibliothèque, au milieu de « *l'effroyable violence* » des bombes et du corps des camarades parfois vaporisés en une fraction de seconde. Bloch prend part à certaines batailles dont les bilans noircissent les pages les plus sanglantes du conflit : la Somme en 1916, et le Chemin des Dames en 1917. Devenu alors officier de renseignement, il ne se trouve pas en première ligne, mais en reste suffisamment proche pour devenir ce témoin direct qui fait tant défaut, d'ordinaire, à l'historien, qui plus est médiéviste. Une fois n'est pas coutume, c'est le présent qui devient la source principale et l'historien passe en tête de colonne, pour reprendre une image qu'il emploie dans *Apologie pour l'histoire* (1941) : « *L'historien se sent, par rapport au bon témoin d'un fait présent, dans une position humiliante,* remarque-t-il. *Il est comme à la queue d'une colonne où les avis se transmettent depuis la tête, de rang en rang. Ce n'est pas une très bonne place pour être renseigné. J'ai vu naguère, durant une relève nocturne, passer ainsi le long de la file le cri : "Attention ! Trous d'obus à gauche." Le dernier homme le reçut sous la forme : "Allez à gauche", fit un pas de côté et s'effondra.* » Cette « *riche moisson d'expérience* » forme le terreau d'œuvres futures, de l'analyse de la circulation des rumeurs, les *Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre,* publiées en 1921, jusqu'à *L'Étrange Défaite*.

L'école des Annales

L'armistice signé, Bloch peut enfin fonder une famille et se consacrer corps et âme à l'enseignement. Il se marie ainsi en juillet 1919 avec Simone Vidal, issue d'une autre famille juive historiquement implantée en Alsace – ensemble, ils auront six enfants en dix ans, et elle deviendra une indispensable secrétaire et assistante, selon une répartition très genrée des tâches. Quelques mois plus tard, il est nommé maître de conférences dans l'université de Strasbourg tout juste créée, où les nombreuses prises de premier poste créent un climat d'effervescence intellectuelle. S'ouvrent devant lui des années particulièrement prolifiques, entamées avec la ⟶

EXTRAIT

JAMAIS DEUX FOIS LE MÊME ÉVÉNEMENT

« L'histoire est, par essence, science du changement. Elle sait et elle enseigne que deux événements ne se reproduisent jamais tout à fait semblables, parce que jamais les conditions ne coïncident exactement. Sans doute, reconnaît-elle, dans l'évolution humaine, des éléments sinon permanents, du moins durables. C'est pour avouer, en même temps, la variété, presque infinie, de leurs combinaisons. Sans doute, admet-elle, d'une civilisation à l'autre, certaines répétitions, sinon trait pour trait, du moins dans les grandes lignes du développement. Elle constate alors que, des deux parts, les conditions majeures ont été semblables. Elle peut s'essayer à pénétrer l'avenir ; elle n'est pas, je crois, incapable d'y parvenir. Mais ses leçons ne sont point que le passé recommence, que ce qui a été hier sera demain. Examinant comment hier a différé d'avant-hier et pourquoi, elle trouve, dans ce rapprochement, le moyen de prévoir en quel sens demain, à son tour, s'opposera à hier. »

Marc Bloch, *Souvenirs de guerre, 1914-1915* (1969, posthume)

⟶ rencontre à l'automne 1920 de Lucien Febvre. C'est avec lui qu'il fonde en 1929 la revue des *Annales d'histoire économique et sociale*, qui servira de socle scientifique à ce que l'on appelle « l'école des Annales ». Contre l'école dite « méthodique » dont Fustel de Coulange était le plus célèbre représentant, les Annales envisageaient différemment la discipline historique en la nourrissant de tout le champ des sciences sociales, de l'économie en passant par l'anthropologie, la sociologie ou la psychologie. La thèse de Bloch, soutenue en 1920, en est un premier exemple. *Rois et serfs, un chapitre d'histoire capétienne* cherche avant tout à examiner un problème plus qu'une période donnée : comment comprendre le fait social du servage, soit la dépendance des paysans à l'égard de seigneurs ?

Lecteur critique de Durkheim et de Marx, Bloch cherche à problématiser l'histoire, sans toutefois complètement y appliquer une unique grille de lecture.

Lecteur critique de Durkheim et de Marx, Bloch cherche à problématiser l'histoire, sans toutefois complètement y appliquer une unique grille de lecture.

Au sociologue Durkheim, il emprunte les notions de phénomènes, qu'il préfère à celle d'événements, et celle de structures, croisant cette dernière avec la définition qu'en propose Marx. Dans *L'Étrange Défaite*, Bloch confie ainsi avoir « *pour l'œuvre de Marx l'admiration la plus vive* » tout en nuançant aussitôt, non sans humour : « *L'homme était, je le crains, insupportable ; le philosophe, moins original, sans doute, que certains n'ont prétendu le dépeindre. Comme analyste social, nul n'eut plus de puissance. Si jamais les historiens adeptes d'une science renouvelée décident de se donner une galerie d'ancêtres, le buste barbu du vieux prophète rhénan prendra place, au premier rang, dans la chapelle de la corporation.* » Si Bloch étudie les serfs en relation avec un autre groupe social, celui des seigneurs dominants responsables de ce que l'on nommerait l'assignation de classe des premiers, c'est donc sans prêter allégeance au marxisme comme doctrine. Il n'emploie ainsi jamais la notion de rapports de production et préfère l'expression « *guerre des classes* » à celle de lutte. L'idée d'une conscience de classe retient toutefois vivement son attention, avec cette définition qui servira de socle à la notion de mentalité : « *L'idée – à la fois changeante et terriblement difficile à traduire dans le langage – que les hommes en société se font de leur propre hiérarchie.* »

L'histoire des mentalités

Ce cadre d'analyse le mène à s'intéresser à ce qu'il appelle les mentalités, soit la combinaison, lors d'une période historique donnée, de certaines représentations sociales et religieuses, d'un certain imaginaire, résultant d'une fusion collective des consciences individuelles. Bloch n'invente pas la notion, qu'il reprend au sociologue Lucien Lévy-Bruhl ainsi qu'à Durkheim. Mais l'approche que Febvre et lui en ont donne toute son

Le sous-lieutenant Bloch *(à gauche)* et les officiers d'état-major du 72e régiment d'infanterie autour du lieutenant-colonel Auvergon Constantine, en janvier 1917.



© Photographe inconnu

« J'étais à demi couché sur mon voisin de gauche. Je crois que je n'ai jamais détesté personne autant que cet individu, que je n'avais jamais vu jusqu'à ce jour, que je n'ai jamais revu depuis et que je ne reconnaîtrais pas si je le rencontrais. Il avait des crampes dans ses jambes, sur lesquelles je pesais et il voulait absolument qu'afin de le soulager je me levasse, ce qui eût été m'exposer bêtement à la mort. Je suis encore heureux aujourd'hui d'avoir refusé et j'espère que cet égoïste souffre souvent de rhumatismes. Devant moi, à côté de S. le dos appuyé à la pente, l'adjudant de ma compagnie était assis; il avait mis, pour se protéger, sa musette sur sa tête. Chaque fois qu'un obus sifflait, il tressaillait. Des blessés criaient. L'un d'eux implorait le colonel, le conjurant tour à tour de le secourir ou de le faire achever. Je crois que j'étais assez calme. L'esprit de curiosité, qui m'abandonne rarement, ne m'avait pas quitté. Je me souviens avoir remarqué pour la première fois que les fumées des obus fusants ont une couleur ocre, à la différence de celles des percutants, qui sont très noires. Mais je trouvais que la guerre est une chose assez vilaine. Je jugeai que les visages d'hommes qui attendent la mort et la redoutent ne sont pas beaux à voir, et je me remémorai vaguement quelques pages de Tolstoï. »

Marc Bloch, *L'Étrange Défaite* (1940)

EXTRAIT

UN ESPRIT DE CURIOSITÉ INTACTE

originalité aux *Annales*. Après la circulation des rumeurs lors de la Grande Guerre, Bloch s'intéresse ainsi aux *Rois thaumaturges* (1924) et aux structures sociales et politiques qui permettent à la croyance aux miracles royaux – la guérison des écrouelles, par exemple – de perdurer, une analyse qui suppose de croiser de multiples sources et de manifester une compréhension multidimensionnelle de la société étudiée.

« Si j'étais antiquaire je n'aurais d'yeux que pour les vieilles choses. Mais je suis historien, c'est pourquoi j'aime la vie », écrit Bloch dans son *Apologie pour l'histoire.*

Bloch se sent en effet à l'étroit dans la figure de l'historien héritée du XIX[e] siècle et précise dans son *Apologie pour l'histoire*: *« Si j'étais antiquaire je n'aurais d'yeux que pour les vieilles choses. Mais je suis historien, c'est pourquoi j'aime la vie. »* Pour décrire ce qu'il appelle sa *« méthode régressive »*, qui consiste à partir des traces laissées dans le présent pour remonter vers le passé, il prend soin d'utiliser une métaphore qui mobilise un art et un média synonyme de modernité et de dynamisme: le cinéma. *« Au proche passé, la méthode régressive, sainement pratiquée, ne demande pas une photographie qu'il suffirait ensuite de projeter, toujours pareille à elle-même, pour obtenir l'image figée d'âges de plus en plus lointains,* avance-t-il. *Ce qu'elle prétend saisir, c'est la dernière pellicule d'un film, qu'elle s'efforcera ensuite de dérouler à reculons, résignée à y découvrir plus d'un trou, mais décidée à en respecter la mobilité. »* Durant cette période d'entre-deux-guerres, son appétit de travail et sa curiosité se traduisent non seulement en publications personnelles, mais aussi en nombreux comptes rendus d'ouvrages – 115 par an entre 1928 et 1939! –, Bloch considérant sa discipline comme une matière vivante en discussion permanente.

Le vent du fascisme

Une ombre ternit néanmoins le tableau. À deux reprises, en 1928, puis en 1934-1935, Bloch postule au Collège de France: sa candidature est refusée. Difficile de l'affirmer avec certitude, mais ce frein à la carrière d'un des historiens les plus dynamiques et influents de sa génération n'est sans doute pas sans rapport avec un antisémitisme qui va croissant au sein de la société française – lui-même refuse de faire le lien. Détaché de tout judaïsme religieux, l'historien des mentalités n'a toutefois que trop conscience de ce qui se joue depuis « l'Affaire », au point de se sentir part d'une *« génération de l'affaire Dreyfus »*. Mais c'est moins en coreligionnaire qu'en républicain convaincu qu'il défend un certain esprit teinté à la fois de patriotisme, de justice, et d'amour de la vérité. Quand bien même il a vent ⟶

⟶ des persécutions subies par ses confrères en Allemagne dès le début des années 1930, il n'envisage pas que de telles dispositions puissent passer la frontière, malgré les nombreuses démonstrations de force du fascisme à la française, le 6 février 1934 notamment.

La promulgation des deux statuts des Juifs, en octobre 1940 puis en juin 1941, le force à ne plus tergiverser, quand bien même Bloch fait d'abord l'objet d'une dérogation qui lui permet encore d'exercer ses fonctions à l'université de Strasbourg. Dans une lettre à Lucien Febvre datée d'avril 1941, le constat se fait néanmoins plus tranchant: « *L'antisémitisme est un poison subtil, contagieux, polyfiltrant.* [...] *J'ai vu cette évolution s'annoncer, lentement, sûrement, dans les années qui ont précédé la guerre. C'était de cette façon que se faisait, chez nous, l'osmose de l'esprit raciste d'à côté. Et elle était, cette évolution, beaucoup plus dangereuse que l'antisémitisme avoué, stupide, violent.* »

« Je suis juif, sinon par la religion, [...] *du moins par la naissance.* [...] *Je ne revendique jamais mon origine que dans un cas: en face d'un antisémite »* (*L'Étrange Défaite*).

C'est dans ce contexte, entre juillet et octobre 1940, qu'il écrit l'ouvrage, resté inachevé, pour lequel il est désormais le plus célèbre: *L'Étrange Défaite*. Pour se présenter dans les toutes premières pages, Bloch écrit: « *Je suis juif, sinon par la religion, que je ne pratique point, non plus que nulle autre, du moins par la naissance. Je n'en tire ni orgueil, ni honte.* [...] *Je ne revendique jamais mon origine que dans un cas: en face d'un antisémite.* » Le manuscrit a failli être perdu, confié par Bloch à un ami qui lui-même le donna à un autre ami qui dut l'enterrer dans son jardin toute la durée de la guerre. À sa publication, dans l'immédiat après-guerre, l'essai ne connaît pas un succès fulgurant. Il faut attendre sa réédition en format poche en 1990 pour que le diagnostic sévère de Bloch rencontre son public. Alors que la France tout juste libérée n'est pas encore prête à faire face à ses propres renoncements, lâchetés et turpitudes, celle de la fin du XX^{e} siècle accepte davantage le miroir tendu par des historiens comme l'Américain Robert Paxton. Dans sa *France de Vichy* (1972), ce dernier met à jour l'étendue de la collaboration française, l'enthousiasme, même, avec lequel le régime mis en place par le maréchal Pétain s'est coulé sous le joug nazi. Le regard de Bloch apparaît alors singulièrement lucide pour celui qui, une fois de plus, se retrouve malgré lui en tête de colonne.

L'étrange défaite

Ce « *procès-verbal de l'an 1940* » est concis... et pourtant tout y est. Tout autant historien qu'ancien combattant et citoyen affligé, pas encore tout à fait paria mais trop peu sûr de son avenir, Bloch cherche à identifier les raisons « *du plus atroce effondrement de notre histoire* ». Elles sont multiples, mais peuvent se résumer en une phrase: les vieux barbons au pouvoir n'ont rien compris, rien vu venir. Bloch ausculte aussi bien l'incapacité de l'état-major à percevoir le changement d'ère – la négligence du rôle de l'aviation notamment – que l'apathie d'une classe politique qui a « *trop souvent favorisé l'intrigue au détriment de l'intelligence et du dévouement* ». La défaite n'a ainsi pas été uniquement militaire, mais bien morale: « *Nos chefs et ceux qui agissaient en leur nom n'ont pas su penser cette guerre. En d'autres termes, le triomphe des Allemands fut, essentiellement, une victoire intellectuelle et c'est peut-être là ce qu'il y a eu en lui de plus grave* », analyse-t-il.

« Le triomphe des Allemands fut, essentiellement, une victoire intellectuelle et c'est peut-être là ce qu'il y a eu en lui de plus grave » (*L'Étrange Défaite*).

Moins sévère qu'autrefois sur la conduite à tenir face au danger, Bloch fait désormais preuve d'une indulgence qui n'est peut-être pas étrangère à son âge: « *Quiconque a vu le feu le sait bien: aux âmes les plus trempées il arrive parfois de ne dompter qu'à grand-peine la peur; tandis qu'à d'autres moments, chez le même homme, l'indifférence semble s'établir sans le moindre effort, comme un produit spontané de l'action nécessaire, de l'habitude ou, simplement, du bon équilibre cérébral.* » Plus loin il disserte sur le courage, disposition de l'âme qu'il estime avec optimisme « *couramment répandu* » chez « *les hommes un peu sains* ». Il vante également la nécessité d'un « *cerveau encore souple* » et d'un « *corps encore irrigué par un sang généreux* » pour contrer « *l'ankylose du caractère* ».

Si la biologisation du discours peut sembler étonnante, il faut se souvenir que Bloch est l'homme d'un siècle où les sciences ont parfois eu l'ambition de

tout expliquer. Il faut surtout comprendre, en creux, que les responsables de la débâcle se sont rendus coupables d'une faiblesse tant de corps que d'esprit. Une analyse qui lui permet à la fois de s'engager à nouveau dans l'action et de ne pas se leurrer sur l'importance du rôle à jouer, notamment pour celui qui rappelle, non sans sourire, qu'il a « *le malheur d'être fort rhumatisant* », en souvenir de la précarité des tranchées. Il conclut ainsi: « *Ce n'est pas aux hommes de mon âge qu'il appartiendra de reconstruire la patrie. La France de la défaite aura eu un gouvernement de vieillards. Cela est tout naturel. La France d'un nouveau printemps devra être la chose des jeunes.* »

« Vive la France! »

Détaché fin 1941 à l'université de Montpellier, il n'est plus en sécurité après l'invasion de la zone libre fin 1942. Se cacher? Très peu pour celui qui se veut du côté de la vie, comme il l'a sans relâche clamé. Arrêté sous le nom de Maurice Blanchard en mars 1944, on lui connaît également les pseudonymes de Narbonne, ou encore Arpajon et Chevreuse, que la presse allemande se délecte de diffuser après son arrestation, facilitant ainsi le travail des historiens futurs. Incarcéré au fort Montluc, il est soumis à la torture à de multiples reprises, sans jamais divulguer d'information stratégique. En représailles du débarquement des Alliés en Normandie le 6 juin, la Gestapo exécute par petits groupes des prisonniers, choisis probablement au hasard sans que l'on en connaisse aujourd'hui la raison. Les sources historiques fiables étant à ce stade absentes, la légende dit qu'il cria « *Vive la France!* » juste avant de mourir de balles tirées dans son dos, ou encore qu'il tenta de rassurer un jeune homme de 20 ans qui tremblait comme une feuille, en lui promettant qu'il n'aurait pas mal.

POUR ALLER PLUS LOIN

***Marc Bloch. L'histoire en résistance*, dirigé par Florian Mazel et Yann Potin,** Seuil, 2026

Sans refaire à proprement parler une biographie, cet ouvrage collectif multiplie les angles d'approche sur une vie qui recèle encore quelques inconnues.

Marc Bloch, *L'Histoire, la Guerre, la Résistance,*
Gallimard, coll. Quarto, 2006

Rassemblant la majeure partie de ses œuvres, de *L'Étrange Défaite* aux écrits sur le métier d'historien, cet ouvrage a bénéficié de l'œil de son fils, Étienne Bloch, qui ajoute une touche plus personnelle à l'appareil scientifique.

Un site dédié à Marc Bloch sera prochainement mis en ligne par l'EHESS, avec notamment des archives issues du fonds familial et des ressources inédites.

EXTRAIT

OBSERVER LE PASSÉ AU TÉLESCOPE

« Le présent, qu'est-ce que cela veut dire? Défini en toute rigueur, un point minuscule de la durée, un instant qui disparaît aussitôt né. À peine ai-je parlé que les mots sombrent dans le passé. À la vérité, dans le langage courant, le terme a naturellement un sens plus large. Mais, même si nous adoptons les habitudes d'une langue pure de toute philosophie, ce n'est certes pas seulement au présent, dans le sens du vocabulaire usuel, à l'année en cours, aux trois ou quatre dernières années qu'on a jamais prétendu limiter le champ de l'observation économique. En sorte qu'en réalité, le choix dont je parlais tout à l'heure se fait entre le proche passé et un passé plus lointain – voire tout le passé. D'un côté, l'observation à l'œil nu, sans plus, de l'autre l'observation à la jumelle, voire au télescope. Comme cette dernière forme d'enquête, celle qui s'applique au passé lointain est, au propre, l'apanage de l'historien, dire qu'on y aura recours, c'est ce qu'on exprime ordinairement en disant qu'on fera appel à l'histoire. »

Marc Bloch, *« Que demander à l'histoire? »*, conférence de 1937

Il entrera au Panthéon en juin prochain. Mais quel Marc Bloch honore-t-on ? L'historien, le résistant, le patriote ? Alors que les politiciens de tous bords se disputent son héritage, l'historien Patrick Boucheron tente de démêler la portée d'une œuvre exigeante, qu'on réduit trop souvent à *L'Étrange Défaite*.

Propos recueillis par Octave Larmagnac-Matheron et Anne-Sophie Moreau

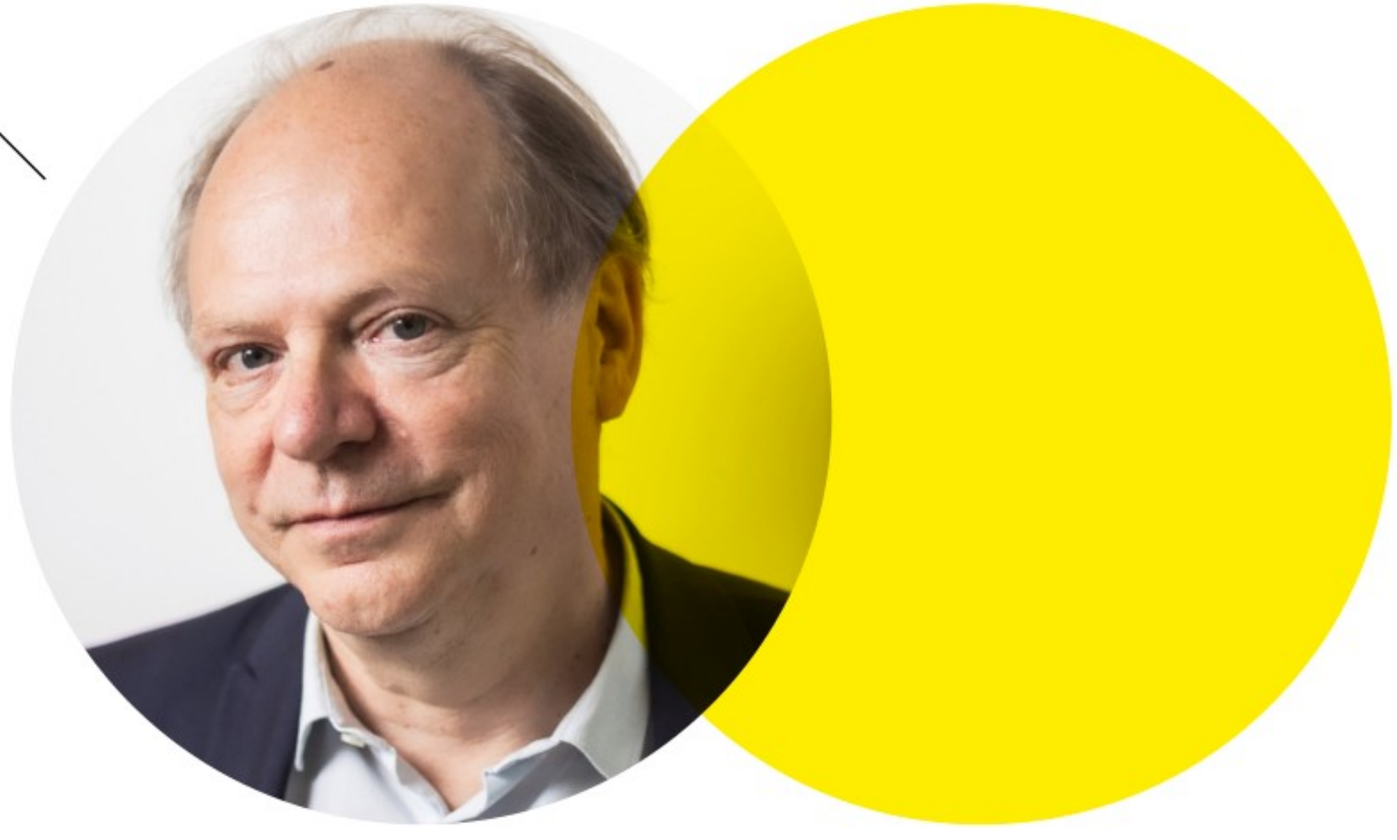


Manifestation contre l'accord UE-Mercosur le 14 octobre 2025, à Paris.

© Eric Broncard/Hans Lucas/ AFP © © Sébastien Calvet / Mediapart

« Quand on panthéonise, c'est qu'on a quelque chose à se reprocher »

*Entretien avec Patrick Boucheron**



Quel sens donnez-vous à la panthéonisation de Marc Bloch ?

C'est une idée déjà ancienne, qui est revenue à plusieurs reprises. Sans doute n'était-elle pas si évidente. Bloch a été un patriote ardent, mais pas un historien du national. Il n'a cessé de prôner l'histoire comparée, de mettre en garde contre « *l'idole des origines* » et de défendre l'esprit critique. Le placer dans la nécropole nationale de la mémoire ne va pas de soi. Ce sera aux historiens du futur de déterminer les motivations de cette décision. Mais rares sont les panthéonisations qui ne s'accompagnent pas de tentatives d'instrumentalisation. Ce moment d'exaltation nationale est toujours une violence faite à la mémoire. Tout est exposé, offert aux tentatives de récupération en tous sens. Chacun trouvera Bloch à sa porte – et il ne servira à rien d'essayer de faire la police des interprétations. Cela étant, la panthéonisation ne se résume jamais à l'intention de départ, et elle est aussi l'occasion de faire de l'histoire. Depuis que la décision a été annoncée, beaucoup d'initiatives →

→ universitaires, scolaires, éditoriales ont émergé. La panthéonisation est en train d'advenir collectivement.

Marc Bloch est donc une figure qui parle à la société française ?

Patrick Boucheron — Cette décision a manifestement touché un air du temps. Mais il ne faut pas exagérer la notoriété de Bloch. C'est bien entendu un héros tutélaire pour les historiens : l'historien des historiens, l'historien au carré. Auteur d'*Apologie pour l'histoire*, cofondateur de la revue des *Annales*, il a contribué à libérer l'histoire des carcans idéologiques et à adopter une approche plus globale et transdisciplinaire. Mais au-delà des cercles universitaires, Bloch est beaucoup moins connu, et c'est souvent pour autre chose : son entrée en Résistance à un âge avancé (55 ans) et sa mort héroïque. Il n'y a qu'en France qu'il est ramené aussi systématiquement à un seul livre, *L'Étrange Défaite*, sur la bataille perdue en 1940. Partout ailleurs, on lit d'abord *Apologie* et *La Société féodale*. Bloch, c'est l'histoire en résistance – il ne s'agit pas pour autant de dire que l'histoire est un acte de résistance en soi ni que Bloch a été résistant parce qu'il était historien. Quand il entre dans la clandestinité et s'engage dans la lutte armée, il quitte le confort de sa condition d'universitaire. C'est un renoncement, un sacrifice. Mais il n'abandonne pas pour autant son « œil historien ».

En quoi consiste cet « œil historien » ?

P. B. — Bloch a des problèmes d'historien qui sont aussi ses problèmes de citoyen : dans *Les Rois thaumaturges*, grand livre d'histoire médiévale, comme dans *Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre*, écrit à l'aune de son expérience de soldat pendant la Première Guerre mondiale, il se pose la question de la crédulité. Son rationalisme féroce, intransigeant, intraitable est une caractéristique de son œuvre d'historien comme de son engagement de citoyen. Par ailleurs, son thème le plus constant est la servitude : le rapport entre le servage et l'esclavage, mais aussi l'affranchissement, la liberté qu'on arrache à son seigneur, la capacité de s'émanciper dans la société féodale. Bloch était un républicain de combat. Il avait la passion de servir la société et son pays, mais cette passion se conjugue toujours avec le souci farouche de ne pas renoncer à sa liberté individuelle. Sa question morale et politique peut se résumer ainsi : comment servir sans s'asservir ? S'engager dans une cause collective tout en y maintenant son irréductible singularité ? Cette question, on la retrouve tant dans le travail d'historien de Bloch que dans son engagement.

Il y a donc une dualité, mais tout de même une unité ?

P. B. — Oui, sans aucun doute. « *Deux Marc Bloch ? Celui de la Résistance, le Martyr ? Celui de l'Université, l'Historien ?* [...] *Non.* [...] *Il n'y en a jamais eu qu'un* », disait Lucien Febvre, son compagnon de la revue des *Annales*. S'il y a, je crois, une unité dans cet homme, elle est liée au fait de se sentir redevable de la jeunesse. Il y a un rapport très fort entre Bloch, qui a fait de la transmission le nerf de sa vie, et la jeunesse. Il a passé son temps à écrire à ses enfants. Dans la Résistance, il s'est retrouvé à obéir à des gens beaucoup plus jeunes que lui.

De Bloch, on évoque surtout *L'Étrange Défaite*. L'expression est reprise à l'envi pour parler des renoncements européens en Ukraine, de l'inaction climatique… Pourquoi ?

P. B. — Cette insistance sur *L'Étrange Défaite* ne date pas d'hier ! Le texte, paru à titre posthume après la Seconde Guerre mondiale, connaît d'abord une vie éditoriale relativement discrète. Les choses changent quand le texte est réédité dans les années 1990. Cet examen de conscience d'un témoin, qui pointe du doigt, de manière implacable, la responsabilité de chacun dans la défaite, résonne dans un moment mémoriel particulier où, en France, on entreprend de reconstruire une histoire du rapport entre Vichy et la Shoah.

***L'Étrange Défaite* est aussi convoqué pour parler de l'impuissance des démocraties face à la montée de l'extrême droite. Ce parallèle vous semble-t-il pertinent ?**

P. B. — La situation n'est évidemment pas la même. Bloch essaie de comprendre la défaite française de 1940. Il reproche notamment à l'état-major d'avoir fait la Seconde Guerre mondiale comme la Première. Quand on s'attache trop à l'histoire, au passé, « *on pense en retard* », affirme Bloch. On est pris au piège de la volonté de faire des ponts entre les époques. Le bon historien dit : « Ne soyez pas toujours historien ! » L'historien, en effet, pense le changement social. Or entre la Première et la Seconde Guerre mondiale s'est produit un changement que les autorités militaires n'ont pas vu. On pourrait transposer cette leçon à notre époque : à ceux qui alertent sur le retour du fascisme, on pourrait répondre : « Il y a un danger, mais ne lui donnez pas le nom du passé ; ne pensez pas que le fascisme reviendra tel quel. » D'autre part, si Bloch attaque beaucoup l'état-major, il souligne également beaucoup la responsabilité, ou plutôt l'irresponsabilité de la bourgeoisie, des milieux d'affaire, des élites qui n'ont pas compris les potentialités historiques du Front populaire. Tout le monde en prend pour son grade dans *L'Étrange Défaite*, mais particulièrement les élites – parce que Bloch en fait partie. Le texte est aussi une autocritique.

Si Bloch est utilisé pour alerter sur la montée de l'extrême droite, il est également mobilisé aujourd'hui par l'extrême droite. Jordan Bardella

PATRICK BOUCHERON*
Historien et professeur au Collège de France, il est titulaire de la chaire « Histoire des pouvoirs en Europe occidentale, XIIIe-XVIe siècle ». Spécialiste du Moyen Âge et de la Renaissance italienne, il est aussi l'un des pionniers de l'histoire globale. Son dernier ouvrage, *Peste noire,* vient de paraître au Seuil.

le citait il y a peu : « *Notre peuple mérite qu'on se fie à lui et qu'on le mette dans la confidence* »…

P. B. — Il y a un consensus savant sur le fait qu'on trahit Marc Bloch quand on en fait une lecture nationaliste. Bloch ne défend ni un nationalisme guerrier ni une identité nationale fantasmée. Son approche de l'histoire est marquée par une volonté impitoyable de désessentialiser l'histoire de France, qui ne l'intéresse d'ailleurs toujours que rapportée à un cadre européen : il s'agit de nous comprendre comme « les autres des autres ». Nicolas Sarkozy, pendant la campagne présidentielle de 2007, convoquait à l'envi ce passage célèbre : « *Il est deux catégories de Français qui ne comprendront jamais l'histoire de France, ceux qui refusent de vibrer au souvenir du sacre de Reims ; ceux qui lisent sans émotion le récit de la fête de la Fédération.* » Or ce dont parle Bloch quand il s'enflamme pour la France, ce n'est pas de l'exaltation d'une appartenance naturelle mais de l'expression d'un désir d'identification. Une partie des reproches adressés à la bourgeoisie dans *L'Étrange Défaite*, c'est qu'elle est restée indifférente aux grandes fêtes du Front populaire. Pour un Juif républicain comme Bloch, ce ressenti n'est pas naturel. Et pourtant, cet événement ne le laisse pas froid parce qu'il a le désir, la volonté d'appartenir. La nation – c'est le projet républicain – est un projet que l'on se donne. Aucune page de Bloch n'essentialise l'appartenance. C'est pourquoi toute récupération par l'extrême droite est mensongère : ce qui ressort de *L'Étrange Défaite*, c'est que l'extrême droite est le parti de la défaite.

Un autre texte de Bloch est également mobilisé en ces temps de *fake news* et de théories du complot : *Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre*. Y a-t-il des ressources dans ce texte pour penser le contemporain ?

P. B. — Traduire « fausses nouvelles » par *fake news*, ce n'est pas prendre un grand risque ! Par ses convictions, Bloch est un rationaliste obstiné – même s'il est aussi un pourfendeur du positivisme. Il ne doute pas que le vrai réside au-delà du langage, dans les choses. Lorsqu'il décrit, dans *Les Rois thaumaturges*, la croyance dans le pouvoir guérisseur des souverains, il parle d'« *erreur collective* » – et même de « *bobard* », un mot d'argot des tranchées. On prendrait plus de précautions aujourd'hui ! Bloch serait sans doute aujourd'hui du côté des *fact checkers* impitoyables. Mais ce n'est pas le plus intéressant. Dans ce texte, il revient sur la formation des rumeurs pendant la Première Guerre mondiale, lors de laquelle il commanda des paysans et des ouvriers dans les tranchées. Il fait l'expérience de la diversité sociale. Beaucoup de ses collègues normaliens, par dédain culturel, assimilaient volontiers la porosité aux rumeurs à la crédulité populaire. Ce n'est pas comme cela qu'en parle Bloch. La propagation des fausses nouvelles de guerre n'est pas le produit d'un sous-développement culturel ou d'une faillite de l'éducation. Il remarque d'ailleurs que les plus cultivés ne sont pas les moins vulnérables à la propagande. Ce qui importe, pour Bloch, c'est moins l'erreur collective en elle-même que la fabrique de l'ignorance – l'identification, en particulier, des entrepreneurs en fausses nouvelles qui exploitent ce désir répandu de croire.

Une grande partie du travail de Bloch est consacrée à l'histoire de la paysannerie. A-t-il quelque chose à nous dire sur la crise actuelle du monde agricole ?

P. B. — L'histoire agraire est au cœur de la vocation historienne de Bloch. Ses plus belles pages sont sans doute celles consacrées aux paysans, aux moulins – un monde qui n'est pas le sien. Bloch, contrairement à l'historien Georges Duby qui étincelle quand il parle des chevaliers, n'est pas si intéressé par ce qui domine. Il s'intéresse davantage à ce qui cherche à se libérer, de même qu'il prête attention à ce qui n'est plus. Une part considérable de son travail consiste à décrire un monde ancien, perdu – à rendre compte des « *façons de sentir et de penser* » de la société féodale. Bloch a ce souci de rendre compte de la dignité du réel. *Les Caractères originaux de l'histoire rurale française* sont d'abord une histoire de paysage fondée sur cette intuition phénoménologique que le paysage est toujours la trace d'un monde que l'on est en train de perdre. La fin de la paysannerie ne date pas d'hier, mais ce long processus a atteint aujourd'hui des proportions inédites. Que Bloch soit mis à l'honneur au moment même où l'on enterre le monde agricole n'est sans doute pas tout à fait un hasard. Il en va souvent ainsi : quand on panthéonise, c'est qu'on a quelque chose à se reprocher. Les panthéonisations révèlent des angoisses, des culpabilités. Comme tout événement historique de mémoire, elles nous donnent de nos nouvelles. Mais pas toujours des bonnes…

Ernest Pignon-Ernest, l'homme des ombres



© Mantovani © Gallimard/opale.photo/ avec l'aimable autorisation de l'artiste

Alors qu'une exposition au musée Inguimbertine de Carpentras célèbre ses années de création napolitaines, Ernest Pignon-Ernest nous a ouvert les portes de son atelier, à Paris. Amateur de poésie et de philosophie, auteur de collages iconiques, il retrace son parcours et le sens de sa démarche.

PAR
CÉDRIC ENJALBERT

Il a gravé l'allure de Rimbaud dans toutes les têtes. « *Presque trop* », me confie Ernest Pignon-Ernest quand je le retrouve à la Ruche. Féru de poésie, il a collé entre 1978 et 1979 des centaines d'images de Paris à Charleville – où est né le poète. Rimbaud y apparaît sous les traits d'un jeune homme, un contemporain se détachant sur les murs et les portes, à l'angle des rues telle une ombre vivante. Quelques années plus tôt, Ernest Pignon-Ernest s'était installé dans son atelier parisien de la Ruche, dont il est désormais l'une des figures majeures. Cette cité, où près d'une soixantaine d'artistes butinent encore, a accueilli des noms comme Modigliani, Brancusi, Fernand Léger ou Marie Laurencin…

Pignon-Ernest a son atelier tout près de celui qu'occupait Chagall – qu'occupe aujourd'hui un ami plasticien, avec lequel il suit aussi les matchs de foot. Enfant, il s'est volontiers imaginé coureur cycliste ou footballeur, mais la poésie et le dessin l'ont cueilli. Chez lui, les livres nous encerclent. Sur un petit bureau, au-dessus d'un encadrement de son certificat d'études et d'un dessin potache signé Jean-Marc Reiser, s'empilent des éditions de Gérard de Nerval et des carnets où l'artiste consigne depuis longtemps ses notes pour un projet autour d'*Aurélia*. Cet hommage romantique à la « *dame* » aimée et perdue commence ainsi: « *Le rêve est une seconde vie.* […] *C'est un souterrain vague qui s'éclaire peu à peu, et où se dégagent de l'ombre et de la nuit les pâles figures gravement immobiles qui habitent le séjour des limbes. Puis le tableau se forme, une clarté nouvelle illumine et fait jouer ces apparitions bizarres* ».

Cet univers souterrain, ce royaume des ombres, Pignon-Ernest n'a cessé de les explorer, jusque dans sa nouvelle exposition au musée Inguimbertine de Carpentras, du 23 mai au 1er novembre. Le parcours intitulé *Ombres de Naples* met en lumière l'œuvre créée dans la péninsule italienne entre 1988 et 2015, sur les traces du Caravage, d'Artemisia Gentileschi, de José de Ribera, Luca Giordano ou Massimo Stanzione… L'artiste puise l'inspiration à ces sources classiques puis, dans les ruelles de cette « *cité ensoleillée* » hantée par les ténèbres, il colle la nuit ses dessins imprimés sur un fragile papier d'imprimerie. Marqué par cette ville capitale en Europe au XVIIe siècle – comme Nerval avant lui –, il y retrouve une culture latine et une sensibilité méditerranéenne qu'il chérit à travers la figure de Pétrarque. L'humaniste italien a fait ses études à Carpentras; le dessinateur est né à Nice. À Naples, il observe la manière dont les mythes se mêlent à la vie, dont les cultures grecque, romaine et chrétienne se superposent. « *Niçois, j'y ai retrouvé une familiarité ancienne* », affirme l'artiste, évoquant « *des retrouvailles avec des origines immémoriales* ». Dans cette ville proche du Vésuve qui a connu éruptions, tremblements de →

À VOIR

Ernest Pignon-Ernest. Ombres de Naples
Musée Inguimbertine
de Carpentras,
du 23 mai au 1er novembre.

« J'ai eu cette intuition qu'il fallait jouer sur la relation entre les images et les lieux, pratiquer une écriture du réel. »

⟶ terre et grande peste, où la visite des catacombes relève de l'habitude, il déploie « *une peinture nourrie d'une hantise de la mort qui semble viser à travailler la forme des ténèbres qu'absorbent les corps plus qu'à figurer ceux-ci* ».

Peste noire, le dernier livre de Patrick Boucheron (Seuil, 2026), compte parmi les ouvrages posés en évidence sur le bureau de l'artiste. L'historien y a reproduit l'un de ses dessins à la fin de l'ouvrage. De l'intérêt qu'éprouvent pour lui les érudits, Pignon-Ernest semble presque s'étonner, bien que sa bibliothèque regorge d'essais. « *Je n'ai pas fait beaucoup de philosophie, mais j'ai fréquenté pas mal de philosophes*, concède-t-il modestement. *Comme pour la poésie, je ne sais pas d'où cela est venu.* » Paul Virilio ou Régis Debray l'ont rejoint à Naples pour des séances de collage. Jean-Luc Nancy lui a commandé des dessins pour l'un de ses ouvrages. Il a illustré *Voile* (Galilée, 1998), d'Hélène Cixoux et Jacques Derrida. Avec ce dernier, il s'est engagé. « *En 1974, le maire de Nice a décidé de jumeler cette ville pourtant cosmopolite avec Le Cap. C'était la seule au monde jumelée avec l'Afrique du Sud encore sous le régime d'apartheid!* » Un soir, sur le parcours prévu pour accueillir le maire du Cap, Pignon-Ernest, aidé par Yvette et des amis, convoque le « *cortège des absents* » en collant des centaines d'images d'une famille noire derrière des barbelés – en prison, Mandela lui en dédicacera une reproduction, qu'il me montre avec fierté.

C'est à cette occasion qu'il rencontre Derrida, par l'entremise de son ami peintre Antonio Saura, alors que le comité des Nations Unies contre l'apartheid le sollicite. Tous trois décident de créer l'association Artistes du monde contre l'apartheid. Ils réunissent une centaine d'œuvres signées des plus grands noms, promises au premier gouvernement démocratique d'Afrique du Sud. « *Derrida préparait un texte sur mon travail quand il est mort, malheureusement. J'ai fait son portrait, qu'il a détesté, parce qu'il y reconnaissait la maladie. Il avait pourtant une belle gueule!* » complète Ernest Pignon-Ernest. En 2009, il réalise un autre portrait-hommage, celui de Mahmoud Darwich, son ami. Le dessin a été collé à Gaza dans les endroits fréquentés par l'écrivain grâce à des artistes sur place guidés par téléphone par l'auteur, qui n'avait pas pu entrer sur le territoire palestinien.

Des images en fuite

Trois caractéristiques marquent dans le travail d'Ernest Pignon-Ernest. D'abord, son art de l'anachronisme, qui rend toute beauté inactuelle. Par des effets de superposition, collant sur des surfaces chargées d'histoire, il ramasse en une image toutes les strates d'une vie, comme il le fait avec sa représentation de *David et Goliath* inspirée du Caravage, réunissant les têtes tranchées de Caravage et de Pasolini, à Naples, en 1988 (*voir p. 130*).

Ensuite, son exploration d'un temps enfoui ramène à un présent immémorial. Ce présent qui semble avoir été de tout temps, l'écrivain Pascal Quignard – qui compte parmi les admirations littéraires de l'artiste – le nomme « *jadis* », parlant d'un temps « *vétustissime* » avec la conviction que « *les êtres vivants sont truffés de morts, de fantômes affamés de vie, d'être beaucoup plus anciens que nous-mêmes* ». Le parcours que le plasticien imagine par exemple autour des « *femmes vénérées* », à Naples, réunit ainsi une variation sur *La Mort de la Vierge* du Caravage et *Antonietta*, portrait d'une vieille vendeuse de rue dessiné après sa mort qu'il colle sur le mur contre lequel elle a passé des années.

Enfin, il y a la fulgurance de ces images éphémères, leur capacité à créer des brèches. Dans un essai intitulé *La Vitesse de l'ombre* (Flammarion, 2023), Annie Le Brun se demande pourquoi certaines œuvres nous retiennent. C'est qu'elles ménagent un « *appel d'air* » : ces « *images en fuite* » se présentent comme un antidote au déluge de visuels vides, diffusés en masse sans laisser de traces. Les collages de Pignon-Ernest, paradoxalement résistants parce que fragiles, rouvrent au contraire une zone d'ombre où se plaît l'imagination. L'écrivain Christian Bobin loue chez son ami ce don de faire « *œuvre de résistance et de rappel étonné au réel* ». Avec l'étonnement pour guide, premier des ressorts philosophiques, suivons l'artiste dans sa démarche et explorons Naples avec lui.



© Ernest Pignon Ernest/ Courtesy Galerie Lelong/ avec l'aimable autorisation de l'artiste

La Porte de Déméter,
Naples, 1990. Dessin sur papier.

« Mon matériau, c'est la réalité »

Ernest Pignon-Ernest: *« L'idée de cette exposition vient de loin. J'ai quitté l'école vers 15 ans avec mon certificat d'études, que vous voyez accroché là, juste au-dessous d'un dessin de Jean-Marc Reiser. J'ai rapidement été indépendant économiquement, je travaillais pour un architecte qui m'avait repéré grâce à mes dessins. J'avais déjà l'envie d'être peintre, sans venir d'un milieu très cultivé. Je n'ai pas le souvenir d'un livre à la maison. Vers 1964, avec l'argent économisé, je suis parti vivre à Nice avec Yvette, mon épouse. J'avais une vision du Vaucluse comme d'une Toscane rêvée. J'avais souvent visité le musée du Petit-Palais à Avignon, où sont réunis les peintres du Quattrocento. J'ai acheté une camionnette remplie de matériel, de la toile, des pinceaux, des couleurs, et je suis parti au hasard, sans attache, si ce n'est la poésie de Pétraque et de René Char. Depuis les tours de Venasque, j'ai repéré les ruines de Méthamis. Je me suis dit: "C'est là, j'y vais." J'y ai loué une piaule pour peindre. Les organisateurs de l'exposition, compte tenu du lien que j'entretiens avec cette région où tout a commencé, ont pensé qu'il serait bien d'organiser cette exposition, sur les traces qui fondent ma culture latine et méditerranéenne. »*

Le plaisir et la connaissance

Ernest Pignon-Ernest: *« En 1965 a été implantée sur le plateau d'Albion la force de frappe atomique. René Char s'est mobilisé contre, il a produit une affiche avec un dessin de Picasso:* Provence Point Omega. *J'ai cru d'abord que cette violence potentiellement mille fois supérieure au drame de Hiroshima,* →



Étude pour la flagellation.
En vignette, photographie du collage via del Sole, à Naples, en 1988.

© Ernest Pignon Ernest/ Courtesy Galerie Lelong/ avec l'aimable autorisation de l'artiste

→ *la possibilité d'annihiler l'humanité, l'obsolescence de l'homme menacé par la technique, seraient de bons thèmes pour la peinture. Mais j'ai mesuré l'impossibilité de peindre cette puissance de mort sous les oliviers. La peinture m'a paru dérisoire, pas à la hauteur. S'est imposée la nécessité d'opérer hors cadre. J'ai alors déterminé une méthode de travail en choisissant d'intervenir directement sur le territoire. À partir d'une photo d'Eiichi Matsumoto prise le lendemain de l'explosion de Nagasaki, où un éclair nucléaire a décomposé un homme dont il ne reste qu'une ombre sur un mur, j'ai réalisé un pochoir et imprimé ces empreintes autour du plateau d'Albion. J'ai eu cette intuition de ne pas pouvoir illustrer, qu'il fallait davantage jouer sur la relation entre les images et les lieux. Pratiquer une écriture du réel, en faire mon matériau. J'essaie depuis de prendre en compte ce qui se voit et ce qui ne se voit pas. Prenons Naples. J'ai tout lu à son sujet, de Virgile à Erri De Luca. Se situerait là l'entrée des Enfers, au lac d'Averne selon Virgile, et un bus mène aujourd'hui jusqu'à l'antre de la Sibylle de Cumes... La relation à l'histoire biblique et mythologique y est quotidienne. Dans la rue, vous croisez des sculptures grecques ou romaines, qui convoquent l'approche sensible et la connaissance acquise. Il faudrait que mes travaux soient du même ordre, qu'ils suggèrent à la fois le plaisir et la connaissance. »*

Un jeu de citations

Ernest Pignon-Ernest: « *Pour toutes mes interventions depuis cinquante ans, je n'ai jamais demandé d'autorisation ni de subvention. Je peux donc faire des "coups". Imprimer et coller trois cents images dans une ville est à ma portée. J'ai une totale liberté. À Naples, alors que je collais un soir, je me suis fait interpeller du haut de l'échelle par deux policiers. Ils pensaient que je commettais un larcin. Je leur ai dit que j'étais artiste et ils ont reconnu dans mon collage une citation d'*Artemisia Gentileschi. *Ils m'ont invité à poursuivre en m'applaudissant, comme au théâtre, jusqu'à me proposer de remiser mon escabeau, en cas de besoin. Le mur peut interdire le passage mais il peut susciter la rencontre. Régis Debray a quelques pages amicales pour moi dans son essai* Contre Venise, *où il évoque à propos de mes dessins des* "excroissances ou stigmates d'une invisible poussée du temps" *décalquée sur le mur* "pour la rendre visible au passant". *Nous sommes amis et avons été ensemble à Naples. Je l'ai rencontré après qu'un matin de 1980 j'ai reçu un coup de fil de l'ambassade de Cuba. L'écrivain Alejo Carpentier venait de mourir et son corps devait être transféré à La Havane pour ses funérailles. J'étais invité à être du voyage. Quand j'ai atterri, sa veuve a demandé qui était Ernest Pignon-Ernest et m'a dit que son mari avait beaucoup aimé mon exposition au musée d'Art moderne, la première, en 1979, passant directement de la rue au musée. Alejo Carpentier l'avait vue. J'avais tout lu de lui avec admiration:* Le Partage des eaux, Le Siècle des Lumières... *Il était pour moi l'égal de Gabriel García Márquez. À Cuba, j'ai fait un collage inspiré de son* Concert baroque, *qui est un manifeste pour le réalisme magique mais aussi pour l'intertextualité, où l'auteur fait se côtoyer les artistes. Il cite Lucrèce, Dante ou la Bible. Il glisse parfois des lignes de Cervantès, sans signaler ses emprunts. Je pense qu'il a aimé mes œuvres, parce qu'il y a reconnu ce jeu avec les citations de peintres napolitains. »*

Du mur au musée

Ernest Pignon-Ernest: « *Le street art est devenu une mode. Mais quand j'ai commencé sur le plateau d'Albion, avant 1968, personne ne le pratiquait. J'avais cherché un nouveau moyen d'expression pour dire une réalité nouvelle. Dans la mesure où j'interviens dans la rue, j'ai parfois*

été assimilé à une défiance pour les institutions. Mais je n'ai jamais tenu le discours maoïste anti-musée, qui me semble un luxe de nanti. Il reste que mes œuvres prennent place dans un lieu, à un moment précis. Je travaille comme pour une scénographie, en m'assurant, par exemple, des effets de la lumière du jour sur le dessin. Ces dessins ont le maximum de densité le jour où ils sont collés. Ils s'inscrivent dans un parcours, dans une histoire. À Naples, elle est syncrétique: grecque, romaine, chrétienne… Ces collages fonctionnent donc comme des palimpsestes. Ils historicisent un lieu, qu'ils rendent indissociable d'une sensation. La fiction, le réel et la réalité communiquent, dans une forme dialectique. »

Créer des brèches

Ernest Pignon-Ernest: « *J'emprunte souvent mes citations au répertoire classique. Dans* Épidémie (voir ci-dessous), *par exemple, j'ai emprunté la façon de porter le corps dans les peintures de la peste du XVII*e *siècle, que j'ai recomposée en faisant circuler la lumière sur le tissu d'une manière qui fait penser au Caravage. Je ne colle pas les dessins comme des affiches. Ils sont placés au centimètre près, après des dizaines de repérages. Il faut un certain sens civique pour intervenir dans l'espace public, qui représente plus qu'un espace: un vécu, du symbolique. Chaque sérigraphie est imprimée sur un papier journal très modeste. Je travaille la nuit car ce papier reste très fragile avant d'avoir séché mais aussi pour que le dessin apparaisse comme une épiphanie, un matin, dans un lieu où les habitants passent pourtant tous les jours. Le fait que je colle* Épidémie *près d'une église construite comme un ex-voto à la peste, la nuit du Vendredi saint, en sachant qu'il sera découvert lors des processions de Pâques, fait partie de l'œuvre. Ma palette est faite de tous ces éléments: du temps, de l'espace, de la circonstance et du projet. Mon matériau, c'est la réalité. Les Latins parlent du* "genius loci", *de l'esprit du lieu. Cette dimension non plastique, contextuelle ou symbolique, il est bien sûr difficile de l'exposer dans un musée. Alors je montre une démarche à travers des croquis préparatoires – il y en a 200 dans l'exposition. Je ne fais pas le malin en faisant un jeu de mots: le dessin montre bien le dessein. Il témoigne d'un projet, porteur d'un suspens, d'un devenir. Christian Bobin dit que nous avons subi pendant* "des dizaines d'années des bombardements d'images qui ont fait de nos âmes un champ de ruines", *qui saturent notre imaginaire et contaminent nos pensées, nos gestes et nos paroles. J'espère que ces dessins, qui font irruption dans la rue, créent un accident, des brèches et nous ramènent au réel.* »

Un art de l'anachronisme

Ernest Pignon-Ernest: « *Le livre* Peste noire *de Patrick Boucheron se termine avec une de mes images,* Épidémie. *Je l'ignorais avant de le rencontrer, à l'occasion d'une conférence dans une librairie. C'est lui qui me l'a indiqué, et j'étais très surpris, comme il l'était que je vienne l'écouter! Dans ce collage de Naples, certains ont vu un écho à l'épidémie de sida – Patrick Boucheron lui-même dresse des parallèles avec nos hantises contemporaines. Les Napolitains accumulent les malheurs – la peste en 1656, les tremblements de terre et éruptions du Vésuve en 1631, à une époque où la cité est l'une des plus grandes capitales d'Europe – mais ils les transcendent. Chez eux, la présence de la mort est partout, mais habitée et vivante, presque théâtralisée. Ils entretiennent une relation avec le monde souterrain, présente en littérature depuis l'Enéide jusque chez Laurent Gaudé. L'historien de l'art Pascal Bonafoux a écrit un livre à mon sujet qui l'a entraîné sur le thème de l'anachronisme. Je l'aurais* "déclenché", *selon lui. Il faut dire que la vie à Naples est en soi anachronique. J'ai un soir croisé deux voleurs venus dévaliser un magasin. L'un d'eux s'est arrêté pour admirer le dessin que je collais. J'étais passé le matin même dans le journal mais de façon anonyme, pour préserver le mystère. Le journaliste avait parlé de mes œuvres comme de* "suaires →

Épidémie, collé à Naples en 1990.





Dessin à la pierre noire inspiré de *David et Goliath* du Caravage, Naples, 1988.

© Ernest Pignon Ernest / avec l'aimable autorisation de l'artiste

⟶ de papier". *Tout le monde se demandait qui j'étais. J'ai demandé au voleur de ne pas révéler que j'étais français. Le lendemain, il m'a montré dans la cour de son immeuble des vestiges grecs et romains. Les Napolitains ont longtemps été fiers de leur histoire, parlant de Virgile sans se dire qu'il avait 2000 ans. L'histoire était incorporée, comme la religion et les mythes. Je me demande, comme le fait Pier Paolo Pasolini dans ses* Écrits corsaires, *s'il n'y a pas eu un recul de la culture, un appauvrissement anthropologique, et que sont devenues les* "lucioles" *dont il parle, que la pollution atmosphérique, le bruit et la lumière ont fait disparaître en même temps que la nuit. »*

Le réel et la fiction

Ernest Pignon-Ernest: *« À Naples, les ruelles – les* vicoli *– sont étroites. Pour* La Mort de la Vierge, *qui mesure environ trois mètres, j'ai dû réaliser une distorsion pour qu'elle soit visible dans l'espace – j'ai raccourci le bras pour qu'il puisse être vu de biais. Si je dessinais le tableau comme il est vu au Louvre, de face, ce bras apparaîtrait comme un moignon. Les collages ne sont donc pas de simples projections. Dans une lettre à son frère Théo, Vincent Van Gogh écrit:* "Il me semble que faire de la peinture d'après ces dessins de Millet soit les traduire dans une autre langue bien plutôt que de les copier." La Veillée (d'après Millet) *n'est donc pas qu'une reprise. La création est une traduction. De même, si j'emploie le noir et blanc plutôt que la couleur, cela vient du théâtre. Mon travail consiste à appréhender un lieu dans toute sa réalité historique, physique et plastique mais, pour ce faire, je viens y glisser une fiction. C'est une démarche brechtienne. Je ne dessine pas un homme, je dessine le dessin d'un homme. Je l'affirme comme dessin, en laissant d'ailleurs souvent le papier autour du collage. Il ne s'agit pas d'un trompe-l'œil. Au contraire, je dis ce que je montre. Il faudrait que l'on puisse vivre ainsi, en se représentant l'espace public comme un théâtre. Nous avons déjà tous eu ce sentiment, devant un paysage, de vivre un moment aussi riche que le serait une scène romanesque, de rendre un bout de réalité porteur d'une dimension imaginaire et sensible aussi puissante qu'un roman. Tout mon travail consiste à exacerber ce potentiel romanesque pour sortir un lieu de la banalité et lui rendre sa charge émotionnelle. Par exemple, quand je colle une image dans les escaliers du métro Charonne, à Paris, je réactive le souvenir des neuf personnes qui y ont été tuées le 8 février 1962 à cause de violences policières sur fond de guerre d'Algérie. Je ravive pour les passants le potentiel symbolique de ce lieu. L'image crée un accident, elle perturbe le réel en même temps qu'elle nous trouble. Ma référence, à ce sujet, c'est Georges Didi-Huberman. Il écrit ainsi dans un article de la revue* Europe, *que j'ai tenu à faire reproduire dans le catalogue de l'exposition, qu'il* "faudrait savoir, sur le plan théorique comme sur le plan pratique, ne pas immobiliser les images, c'est-à-dire ne pas les isoler de leur propre capacité à rendre sensible un certain ensemble, un instant, une certaine durée, une certaine mémoire, un certain désir, etc. Bref, un certain temps humain où se conjoignent les dimensions objectives et subjectives du temps dans ce que nous appelons l'histoire". »

Le magazine des passionnés d'histoire

L'Histoire

www.lhistoire.fr

23 juin
MARC BLOCH
Un historien au Panthéon

NOS AVANT GUERRES

1870
Celle qu'on n'a pas vue venir

1914
L'erreur de Jaurès

1939
Tous munichois ?

1950
L'attaque atomique n'aura pas lieu

2026
Veillée d'armes ?



Mobilisation à Paris, le 6 août 1914

En kiosque le 21 mai et sur www.lhistoire.fr

CITÉ
ARCHITECTURE & PATRIMOINE

EFFACER
RÉSISTER
RÉPARER

PATRIMOINES EN RÉSISTANCE
DE TOMBOUCTOU À ODESSA

20.05.2026
03.01.2027

UNE EXPOSITION À LA CITÉ DE L'ARCHITECTURE ET DU PATRIMOINE
TROCADÉRO

Partenaire de l'exposition
GrandPalais Rmn

unesco
Commission nationale française pour l'UNESCO

MINISTÈRE DE LA CULTURE
Liberté Égalité Fraternité

Télérama · TC TROISCOULEURS · philosophie magazine · LA CROIX L'Hebdo · Le Point · LE FIGARO · france culture · LCI · arte